

LANA

fiction du réel

Avant-propos

Lana est une fiction issue du réel. Si la plupart de mes travaux d'autrice interrogent la violence faite aux femmes, ce texte est issu de témoignages recomposés en fiction.

Dès 2003 et la publication de *Trauma*, mon premier roman, j'ai reçu des confidences de personnes victimes de violences sexuelles. Puis de personnes dont les pratiques ont généré ce type de violences.

J'ai enquêté, rencontré des soignant.es, noté et consigné. J'ai compris l'équation de l'impossible capacité à se remémorer des événements traumatiques que relatent les victimes de violences sexuelles, qu'il y ait eu ou pas usage de drogues. Et, de fait, leur impossible capacité à porter plainte.

Puis j'ai écrit cette fiction. Je l'ai voulue crue, aussi violente que certains réseaux de sexe organisé peuvent l'être.

À l'heure où les douleurs de la domination se disent à travers le monde, quand il est indispensable d'en poursuivre la « libération », il me semble aujourd'hui important de donner ce texte en partage.

Hélène Duffau
24/07/19

1

Furieux. Il est furieux. Il enrage.
Elle le sait. Elle le sent. Le ressent.
Ses yeux parlent pour lui. Ses mains dans son dos aussi.
Il la pousse dans le couloir. La bouscule. La nuit a été longue. Il est chargé. Contrarié.
Malmenée elle chancèle. Se retient aux murs blancs du corridor. L'ascenseur privatif à gauche. En face, le dégagement vers le bureau. Le salon dédié aux soirées à droite.
Elle s'arrête. Révise mentalement le plan de l'appartement. À partir de l'entrée, le couloir quasi circulaire desservant les parties publiques et les privatives. Les lieux d'accueil en place centrale. Ceux qui leur sont réservés organisés vers l'extérieur. Elle pense à la cuisine avec la porte donnant sur l'escalier de service. Se répète le code. Quatre chiffres deux lettres.
Il la pousse à nouveau. Ses mains projetées devant lui. Brutal. La porte du bureau approche.
Le décor défile. Froid comme jamais. Blanc. Suintant pour autant. Dégoulinant même. Exsudant l'ordure de ce qui se joue dans ces lieux.
Ce soir elle n'en peut plus. Tout cela fuit hors d'elle. Mais elle tiendra tête. Ça aussi elle le sait.

Il est rivé dans sons dos. Sa transpiration le précède. Pris par le jeu des psychotropes et des hormones en un cocktail ensorcelant. Odeur animale. Bête jouissant de sa colère qui monte. Progresses. Se tend. Avant la décharge.

Son odorat en allié éprouvé, elle contracte les ailes de son nez. Âcre l'odeur du mâle au corps acidifié. Son aridité dégoulinant par ses pores. Sa folie impossible à cacher. Impossible à dissimuler à qui a du flair. Ses manigances puantes elle en a maintenant plein les cornets. Dépassée par les événements elle sent une nouvelle énergie pousser en elle. Une jeune pousse. Une arrogance même.

Tout son chahut qu'elle connaît comme personne lui semble particulièrement pathétique ce soir. Elle le trouve pathétique. S'étonne de la distance qu'elle pose dans ses observations.

Tabac. Alcool. Drogues. Frénésie du pouvoir. Du contrôle. De l'asservissement. Goût immodéré pour l'argent. Tout cela s'épanche de lui. Le fuit par la sueur. Se répand et dit tout ce qu'il s'évertue à dissimuler. Elle voit tout ça. Prend tout ça en plein corps. Haut-le-cœur.

Elle connaît par trop l'odeur du type qui n'a cessé de boire. Vodka sur vodka. L'odeur du type qui n'a cessé de fumer. Craven A sans filtre. L'odeur du type qui n'a cessé de conspirer. Son fiel circulant par sa peau. Sa haine de tout ce qui n'est pas lui aigrissant ses exhalaisons.

Ce soir ces odeurs lui retournent le cœur. Elle n'en peut plus de respirer ce fumet d'intrigues. De supporter l'insupportable. De fomenter l'immonde. Saturée.

Épuisée par les nuits sans sommeil bourrée d'expédients, elle sent son corps ranci. Farci. Broyé de l'intérieur. Elle est au bord de l'implosion. À la tête d'un dangereux trop-plein. Elle pourrait faire mal. A pleinement conscience de sa propre violence.

Elle pourrait lui hurler à la face qu'elle ne peut plus le sentir. Qu'il la débecte littéralement. Qu'il lui donne envie de vomir. Crier qu'elle perçoit le rétrécissement de ses poumons dorénavant quand elle l'approche. Le goudron de ses années de fumeur agglutiné sur les bronches au plus profond, elle le voit presque. Lui dire qu'il la répugne. Sa mascarade de vie de transpirant l'aigre. Ses relents devenus radicalement écœurants. Son être tout entier dorénavant.

L'insulter, l'humilier, le rouer de coups, le torturer, lui mentir, le manipuler, le blesser, l'accabler, l'incendier, le battre, le fouler aux pieds, lui arracher les yeux. Découper sa langue et chacune des rares parties encore souples de son corps. Elle visualise. S'en repaît sourire en coin. Trouve une force nouvelle dans ce déchaînement qui l'anime.

Elle a dix mille ans. Traîne derrière elle la violence du monde. La rage des hommes domestiquant tout, de la nature à l'humain. Leur fantasme de dépasser les dieux. Leur haine fascinée des femmes. Leur peur de l'autre sexe. Leur incompréhension puérile de l'invisible. Du sensible. Du profond. Leur maladie du contrôle. Du profit personnel. De l'enrichissement sans foi ni loi. Leur goût morbide pour l'asservissement. La mécanisation. Leur rêve de progrès en paravent à leur volonté machiavélique de dominer. Leur croyance en leur toute puissance qui n'est que leur angoisse de vivre. Leur cauchemar d'être au monde.

Lui, ce soir, concentre tous ces travers. Elle ne sait le voir autrement qu'en représentant cynique d'une gent peu honorable. Chef d'orchestre sans pupitre ni musiciens qui ordonne et coordonne. Calcule et passe contrat. Obtient des résultats. De bons résultats qui lui permettent de vivre sans compter depuis de longues années. Elle se reprend : qui leur permettent de vivre sans compter.

Les mains poussent dans le dos. Elle se tord la cheville gauche. Perd l'équilibre, évite de justesse de se fracasser contre le mur. Il ricane. Se moque d'elle. La méprise.

Elle sent la virulence de sa propre colère savamment entretenue par une servitude à laquelle elle a consenti. Le plexus douloureux sous le poids d'une charge perforant sa cage thoracique. Pointe entre les omoplates. Elle éprouve sa crucifixion. Immense. Magistrale. Elle fulmine. Elle s'en veut. Voudrait se griffer au sang parce qu'elle se répugne.

Longtemps qu'une telle fièvre ne l'avait habitée. Explosive fureur.

Paradoxe de l'instant chaotique, elle sent qu'elle brûle d'un nouveau sentiment de liberté. Elle est vivante. Perçoit ce fil qui tire à l'intérieur. Fragile la tension de vie. Elle éprouve le besoin de s'agrandir. Comme elle s'étirerait à n'en plus finir après avoir gardé son corps au pli pendant trop longtemps. Elle veut déployer ce qui a été maintenu recroquevillé. Enserré. Piégé.

Libre. Elle veut redevenir libre. Retrouver son autonomie quitte à en payer le prix.

Elle est épuisée mais ses idées cavalent. Une éternité que cette fougue ne l'avait visitée. Sourire en coin. Elle est à bout mais elle vibre d'une incroyable force. Une force bien à elle. Elle s'en souvient maintenant de cette ardeur qui l'habitait avant. Avant l'apathie. Avant l'assujettissement. Avant son entrée consentie dans une vie artificielle.

Il l'attrape par les cheveux. Gueule. Tire. Brutalise. La tire par le bras dans le bureau. Insultes. Elle tente de réprimer une envie de rire qu'elle sent naître et grandir dans son ventre. Elle tombe sur ses genoux. Leur bruit mat sur le parquet point de Hongrie en chêne clair.

Elle ricane au-dedans. Connaît le cérémonial sur le bout des doigts, ses cellules en écho à ce qui se prépare. Mode survie opérationnelle en cours d'acheminement. Préparation au pire avec commande de résistance personnelle profonde. Les produits synthétiques approchent. Elle tiendra bon. Une fois encore. La toute dernière. Elle s'en fait la promesse ce soir.

Elle sait qu'elle va recevoir. Se moque éperdument des menaces qu'elle a entendues tant de fois à son encontre ou contre d'autres. Elle connaît le protocole.

Tout ce cinéma la tient à distance. Il se croit le plus fort mais n'a aucune prise. Il n'a plus aucune prise. Elle le réalise maintenant. Quelque chose a bougé. Quelque chose a lâché. Sûre d'elle elle n'a plus peur de lui. S'étonne encore de ce revirement.

Elle a reconnecté ses débris. Revu la mosaïque de son existence. La nuit aura sa peau. Retour à la couleur. À des journées en lumière. Elle a fait le choix de vivre en plein jour, sa vie en bascule pour un regard. Comment a-t-elle pu attendre si longtemps ?

Elle se demande combien de fois elle a déjà vécu cette scène qui se déroule sous ses yeux. Amusée. Distanciée. Loin d'elle à l'instant quand elle aurait tremblé quelques temps auparavant. Elle ou d'autres piégés par la réprimande du chef. Le passage à tabac exutoire supposé remettre à l'endroit quiconque aurait fonctionné à l'envers.

Combien de fois la scène de la grande trahison suivie de celle de la grande punition suivie de celle du grand pardon.

Ni victime ni proie, elle a choisi. Elle a été partie prenante. Elle a consenti. Elle a contribué. Elle a profité. Stop.

Ce soir elle se sent folle. Têtue. Tient tête. Elle ira jusqu'au bout. Le poussera à bout. Elle ne lâchera plus. Elle s'en fait la promesse. Se

jure d'être sincère. Se demande toute la force de parvenir au grand dépassement. Une fois pour toutes.

Le temps est venu de changer les choses. L'impression manque de clarté mais un bruissement en elle intime d'insuffler un autre mouvement. De faire tourner la roue dans le sens contraire. De prendre le large. Il s'agit de sauver sa peau. Comme s'il était encore temps.

Maintenant. Maintenant ou jamais. Le temps est venu de goûter à sa vie par elle. Pour elle. De profiter de la beauté du monde.

Elle s'entend ricaner : la beauté du monde, quelle connerie ! Elle reçoit une claque qui lui fait valser la tête sur les cervicales.

Quelle connerie, oui ! Elle pourrait le hurler mais se dit que ça n'est pas le moment.

Le bon moment viendra. Elle le provoquera.

2

« J'étais... à quatre pattes dans les escaliers. Je me souviens de ça. Jamais je n'ai été aussi mal. Mes jambes comme coupées. J'avais mal dedans. Je sentais mon corps meurtri. Il y avait... une sensation d'angoisse dans mon ventre. Les tripes nouées, brassées. Et puis, cette douleur au derrière... aux fesses. J'avais atrocement mal au sexe, mal au cul, mal aux seins, mal à la tête. Je...

Je ne sais pas ce qui est arrivé. Cette nuit-là, j'avais l'impression que j'allais y rester... Là, entre deux marches...

Mourir entre deux marches, ça serait vraiment trop con comme fin de partie, vous ne croyez pas ? Et puis, surtout, mourir sans savoir de quoi... Sans savoir pourquoi votre corps hurle à la mort...

Je me souviens que j'ai tenté de me mettre debout mais les murs se sont mis à tourner autour de moi. J'ai eu de violents écœurements, une envie de vomir qui n'allait pas jusqu'au bout. C'était comme si je sentais que j'avais besoin de me retourner l'estomac pour le vider, mais, évidemment, ce n'est pas possible... En tout cas, ça n'a pas été possible au moment où j'ai ressenti cette envie.

Dans les escaliers, c'était comme si quelqu'un soufflait le froid jusque dans ma moelle. Profond... Oui, jusque dans mes os. C'était comme une force invisible... J'avais des frissons partout dans le corps, jusque dans les os. Et puis, il y avait ce besoin de serrer mes

tempes entre mes mains pour empêcher ma tête d'exploser. J'avais tellement mal à la tête...

Évidemment, je peux dire ça maintenant. Mais pendant que je vivais ce cauchemar dans les escaliers, pendant que je tentais de rentrer chez moi pour me mettre à l'abri du monde, j'étais dans un état... Un état d'un autre monde... C'était quelque chose que je n'avais jamais ressenti avant. C'était... comme si j'étais perdue dans mon corps. Comme si je n'étais plus moi. Comme si on avait rebouté mon logiciel et que j'étais devenue quelqu'un dont je ne savais rien, avec un corps complètement en vrac. En vrille même...

Je me sens quelqu'un d'autre. C'est complètement dingue comme sensation.

Avec le recul, je crois que c'est ça la survie. La capacité de passer en fonctions animales pour demeurer en vie. En vie à tout prix. Et pour que ça tienne, il faut laisser le corps se concentrer sur le vital, pour que le cerveau envoie les ordres en direct, en urgence, sans détour. Il fait battre le cœur, plus fort que tout, il fait respirer les poumons, parce qu'il faut irriguer ce corps en danger de reformatage, il donne à ressentir chaque contraction cardiaque et à suivre le flux sanguin à travers l'organisme. Dans les escaliers, j'étais un organisme vivant, rien que cela. Un organisme encore vivant... Avec toutes mes sensations décuplées. Je sentais le moindre mouvement dans mes cellules, je sentais mon cerveau gérer une crise de survie, mais je ne contrôlais rien du tout.

C'était comme si... je n'étais pas une humaine. Je n'avais plus d'intelligence, plus de savoir, plus rien que cela... de la fonction survie, point. Une banque de données brassant des milliards d'informations à la seconde. C'était comme ça dans les escaliers. Un chambardement... un fracassement...

Je me demande pourquoi j'ai tenu bon dans cette angoisse. Je me sentais devenir folle, mon cœur prêt à traverser la cage thoracique. Il cognait de façon irrégulière, il était violent dans ses contractions. Je me souviens de ça... de la brutalité avec laquelle je le sentais dans mes carotides. Comment je captais chaque arythmie, comment, à chaque fois, je m'attendais à ce que tout s'arrête. Que la mort l'emporte. Mais, en même temps, je sentais que ça n'était pas le moment de mourir. C'est bizarre non ?

Avant ça... Avant les escaliers, le trou noir. Rien. Qui j'ai vu, où j'étais, ce que j'ai fait... Rien !

Pourtant, j'en ai fait des soirées où je suis rentrée chez moi dans un état second. Des soirées à boire trop, à fumer sans compter... Des joints, de la coke parfois. Des soirées pour oublier comment je suis trop mal dans ma tête, des fêtes dont je suis rentrée avec les carotides en cavale et la gerbe au bord des lèvres... rarement seule d'ailleurs. Des soirées où je m'imprégnais de substances hallucinogènes, violemment je crois. Et puis, une fois fracassée, le besoin d'apaiser le feu dans mon ventre. Le besoin d'un homme dans ma nuit pour m'éteindre... et éteindre ce que j'avais consciencieusement allumé...

Quand j'y pense... Le nombre d'hommes avec lesquels je suis rentrée à la maison ! Ce besoin d'un homme avec moi... Ce besoin de rentrer en compagnie chez moi et de me réveiller dans mon lit garni. Comme si je ne savais pas faire autrement. Comme si je me supportais mal toute seule. C'est curieux non, cette angoisse de la solitude, la nuit ?

Mais ça... cette sensation, ce malaise dans les escaliers, jamais je n'avais rencontré ça avant cette nuit-là.

Il y a une chose aussi... Quand je me suis déshabillée, je portais une robe qui sort rarement de mon placard. Enfin, c'est le lendemain,

quand je me suis levée que j'ai vu ça. Par terre dans la salle de bains, une robe très moulante, que j'ai achetée il y a longtemps, mais que je n'ose jamais porter. À l'extérieur je veux dire. C'est plutôt une robe à usage restreint, quasiment privé. Oui, confidentiel je peux dire. Mais là...

J'ai mis un temps infini à gravir les escaliers. Dix-neuf marches... comme autant de stations de ma pénitence. Je les ai comptées et recomptées depuis. Je les compte à chaque fois maintenant, le cœur en cavale dans ma poitrine. Comme si les escaliers détenaient un fil de mémoire qui m'a complètement échappé et que le comptage, le comptage maniaque, systématique, le TOC qui m'oblige maintenant à compter les marches pouvait faciliter la remémoration...

Dix-neuf marches impossibles cette nuit-là. Dix-neuf marches ennemies, dangereuses et désirables à la fois... dix-neuf marches pour arriver au palier, glisser la clé dans la serrure et me réfugier chez moi.

Ça a duré des heures cette escalade. C'est comme si j'étais retombée en enfance, au moment d'apprendre à marcher, à progresser dans un escalier. Comme si, à chaque mouvement de déséquilibre, je prenais conscience de l'extrême dangerosité de cette ascension. C'est comme si je ne savais plus faire ça et que j'apprenais à marcher, à quatre heures du matin dans un état second ! C'est complètement absurde, non ?

Maintenant... j'ai... j'ai mal partout dedans. J'ai le sentiment qu'un rouleau compresseur est passé dans mon corps. Je sens que j'ai des bleus sous ma peau qui ne s'en vont pas. Des bleus enfermés ! Des angoisses aussi. Quand je sors de chez moi, quelque chose dedans se demande dans quel état je vais rentrer. Ça me fait mal. Ça me fait peur. J'ai la peur au ventre maintenant. C'est comme si tout était menaçant dehors. Je... je n'ai jamais ressenti ça avant. J'ai

absolument peur de ma vie aujourd'hui et j'ai le sentiment que cette sensation est nouvelle. Qu'elle est arrivée depuis ce passage à vide dans les escaliers...

Dix-neuf marches et pas de mémoire...

Alors, je ne sais pas faire autrement que de me dire qu'une chose est survenue. J'en suis convaincue. Une chose dont je ne me souviens pas mais qui, maintenant, empoisonne ma vie. Je me sens marquée au fer. Vous voyez ? Je sens qu'il y a quelque chose de piégé dans mon corps qui détraque l'équilibre fragile de ma vie... de mes choix de vie...

Est-ce que je deviens folle ? Est-ce que c'est comme ça la folie, au début ? »

3

— Parce que tu ris en plus ! Rien ne va plus ce soir Madame, rien ne va plus !

— Écoute...

— Tais-toi ! C'est la première et la dernière fois, tu m'entends ? Assieds-toi !

Il tourne autour d'elle. Animal enragé. Jean noir. Chemise noire retenue dans le pantalon ouverte sur sa poitrine épilée. Ceinturon cuir noir à boucle métallique carrée. Derby avec coutures surpiquées noirs. Pas de chaussettes. Elle, torse nu. Pantalon lycra blanc moulant chacune de ses formes. Mains sur cuisses. Assise dans un fauteuil à coque plastique au contact froid. Apaisant. Ses escarpins blancs enserrant ses pieds qu'elle sent gonflés.

Il assène ses mots tout près de son visage. L'haleine aigre lui fait baisser la tête. Nouvel écœurement.

— Il s'est passé quelque chose Baude !

Il envoie une claque. Joue gauche cette fois.

— Je t'ai dit de te taire ! Tu m'entends ? T'as besoin d'une leçon, c'est ça ?

Elle ne répond pas. Connaît le refrain et la ritournelle. Les recadrages du patron n'ont plus aucune surprise pour elle. Interrogatoire pousse-au-crime. Criant manque de créativité.

D'après sa conception du monde, selon son code d'honneur et ses grandes convictions, il doit punir. Se donnera les moyens de se déculpabiliser en obtenant l'attitude à réprimer. Qu'elle soit en phase avec le reproche, qu'importe. Il cherche la faille. La trouve. Condamne. Châtie.

Il fait sa loi, l'applique et s'en repaît. La méthode fonctionne à chaque fois et il vaut sans doute mieux qu'il l'admoneste une dernière fois ce soir. Elle est prête.

Debout derrière elle il s'éloigne. Le tiroir d'un des meubles bas roule sur les billes. Frottement métallique délicat. Presque silencieux. Elle attend. Le sait capable de tout quand il est excédé. Agressif. Soif de tout contrôler. Déplacement d'objets au son mat. Elle a froid.

Les semelles de crêpe vibrent sur le paquet.

— Regarde-moi !

Elle lève ses yeux fatigués. Tristesse démesurée. Des années d'une vie corrompue affichées dans ses cernes.

— Épargne-moi ton regard d'épagueul, tu veux ! T'as merdé, tu paies ! C'est la règle ici et tu la connais.

— Vas-y, joue à la toute puissance.

— Pardon ?

Elle tend son menton et plante des yeux rageurs dans les siens. Échange de regards durs.

— Elle était sur le point de crever cette gamine !

— Et alors ? On a des quotas de perte ici. C'est comme à l'armée. Mère Teresa c'est toi ? On t'a demandé de l'aider ?

Elle hésite.

— Oui... je...

Il saisit son poignet droit. L'enserme d'une menotte et tire le bras vers l'arrière. Elle résiste.

— Donne Lana ! donne l'autre bras !

Il tend la main et attend. Elle ne bouge pas.

— Qui t'a demandé de l'aider ?

Elle se tait. Baisse lentement sa tête jusqu'à ce que son menton repose contre les côtes hautes. Elle étire lentement son dos. Son sacrum devenu pierre. Elle essaie d'apaiser le feu dans son corps avant la réplique de l'ouragan. Avant la suite du programme et ses effets secondaires.

Il tient son bras droit en arrière. Le chaînon et l'autre menotte pendouillent. Il empoigne les cheveux de Lana, les glisse par-dessus son épaule. Caresse la nuque offerte à son regard. Porte un baiser sur le tatouage de l'omoplate. Lèche la peau. Sa voix adoucie de façon artificielle.

— Tu m'emmerdes, tu m'entends... Tu m'emmerdes Lana...

Il s'empare brutalement du bras gauche qu'il tord vers l'arrière. Elle échappe un son rauque. Son corps se tend. Elle ouvre la bouche sans un cri. Grimace.

— Qui t'a demandé de l'aider ?

— Certainement pas toi, ni aucun de la bande.

— Qui alors ? Parle ou je te fais parler Lana ! Et magne-toi, je n'ai pas que ça à foutre ce soir !

Il s'énerve à nouveau. Enserme les deux poignets dans sa main gauche et fixe l'autre menotte. Brutal.

— Si je veux, je te déboite les deux épaules maintenant. C'est ça que tu veux ? Hein ? Une semaine d'hosto en suivant. Et de longs mois de rééducation. Ça te va comme programme pour l'année à venir ? Dis ! Tu me réponds ? Ça te va ?

Elle secoue la tête mollement. Il tire les bras vers lui. Elle soupire. Il saisit une poignée de cheveux. La tête cède au mouvement. Bascule vers l'arrière.

Lana s'arcboute sur le fauteuil coque plastique. Elle fait glisser ses escarpins, les envoie valdinguer devant elle. Pieds au sol elle décroche les fesses. Tente un coup de pied en arrière qu'il esquive. Il riposte en la précipitant sur le parquet. Cri.

— Si je ne peux plus compter sur toi Lana, ça va très très mal se passer. Tu le sais !

Il s'assoit dans le fauteuil qu'elle occupait précédemment. Le seul de la pièce. Deux meubles bas blancs. Un fauteuil blanc.

Grimace de plaisir.

— Oh, c'est délicieux de passer après ton petit cul chaud ma chérie !

Il bouge sur ses fesses. Se penche en avant. Ôte délicatement ses chaussures. Frotte ses pieds sur le parquet. Porte son regard alentour. Gémissement de satisfaction.

Elle se replie lentement et bascule sur ses genoux. Il feint l'ignorer.

— Qui t'a demandé de l'aider ? Lana, je veux savoir et je saurai !

Il se lève. S'agenouille près d'elle. Colle son visage au sien et souffle dans son nez. Elle retient sa respiration.

— Tu sais que je sais toujours tout Lana. Tu le sais ma chérie. Rien ni personne ne m'échappe. Jamais, tu m'entends ! Jamais ! Alors mets-toi à table et tout le monde gagnera du temps.

Nouveau haut-le-cœur réprimé.

Il se relève. Marche autour d'elle. Tire encore sur ses cheveux pour parler près de son visage. Il est derrière elle cou cassé.

Elle ferme les yeux. Ne retient pas son souffle cette fois. Elle est prête. Que l'écoeurement s'arrache d'elle. Qu'elle éructe rage et colère. Que son corps cède et dégage de ses entrailles ce nœud qui

l'opresse. Qu'elle le vomisse. Lui et sa folie dégénérative une fois pour toutes.

Elle sait qu'elle finira par dire. Qu'elle le veuille ou pas. Elle sait qu'il connaît tous les artifices pour parvenir à ses fins. Toutes les drogues capables de relâcher la retenue. Toutes les associations chimiques promptes à faire dire puis laver la mémoire de l'incident de parcours.

Programmer, déprogrammer, faire faire, faire oublier, faire taire. Ce qu'il veut comme il le veut. À l'insu. En un projet malveillant pour autrui, enrichissant pour son commerce lucratif. Elle en maillon d'une chaîne de sa société de « services à la personne. »

S'ensuivra pour elle une sacrée gueule de bois. Une perte de repères pendant quelques jours. Des angoisses nocturnes. Le risque de crises phobiques qui viendront exacerber ce qui est tapi et n'a pas été soigné.

Lana sait tout ça. Elle a vécu la torture. A vu d'autres la subir. A contribué parfois. Elle sait qu'il sait doser. Ajuster. Elle sait qu'il peut tout miser aussi. Ce soir elle s'en moque. Elle n'a rien à perdre mais s'est fait une promesse, la répète, y croit, s'encourage à la tenir.

Si elle en réchappe cette fois encore, les heures qui viennent la tiendront enfermée dans le noir pour calmer la torpeur. Pour soulager ses yeux et la tension de ses nerfs optiques. Elle attendra que ça passe — autant de temps que de besoin — avant de reprendre pied. Que son corps accepte de continuer à fonctionner. Une fois encore.

Elle ne brusquera rien. Veillera sur elle. Accompagnera la repousse et prendra soin de chaque bourgeon, de chaque éclosion. Elle s'écouterà à nouveau, se chérira.

Elle se répète que c'est la toute dernière manipulation qu'elle accepte de subir. Elle se le dit encore et encore. Pour aller au bout de

son projet, elle doit d'abord vivre une dernière fois la tempête intérieure.

Avant de sortir de l'enfermement pour venir en aide à une autre personne. Elle dira l'importance de guérir sans précipitation de cette mise à mal sans mémoire. Se presser est dangereux. Elle a déjà vécu des sorties de crise calamiteuses. Erré des mois entiers dans un corps devenu étranger. Cauchemars. Crises d'angoisse. Intoxication à la chair. Elle ne veut pas de ça. Plus de ça pour personne.

Paradoxe de l'instant où Lana se sent étrangement épuisée et remuée. Agitée. Motivée. Après ce qui l'attend, elle aura besoin de temps pour se recomposer. Elle le prendra. Il le lui concèdera.

— Lana, fais-nous gagner du temps, j'insiste. Si quelqu'un a triché, tu dois me dire qui. Ça s'est toujours passé comme ça et c'est la règle. Tu travailles ici, tu obéis. C'est ça la règle !

Il s'assoit sur ses cuisses étendues sur le parquet. Serre ses jambes autour d'elle.

— C'est Mariono, c'est ça ?

Elle revoit la combinaison en latex dans laquelle il s'était camouflé, corps et visage. Elle secoue lentement la tête en signe de dénégation.

— Mariono ? Je ne savais même pas qu'il était là ce soir.

Elle tente de se dégager du poids sur elle.

— Tu me fais mal !

— Mariono n'était pas là. Je teste ta probité Lana. Qui t'a demandé d'aider cette fille ce soir ?

— Personne ! Personne ne m'a rien demandé, d'accord ? Tu me fais mal. Sors de là !

— Ici, ma chérie, c'est moi qui décide ! Tu le sais. Ici, c'est moi le chef, Lana. Tant que je ne te dis rien, tu fais ton boulot. C'est clair ?

— Je suis fatiguée Baude... Fatiguée...

— Eh bien, prends des vacances ! Barre-toi une semaine au soleil et reviens avec les idées claires, ok ? Deux semaines si tu veux, je ne suis pas à ça près maintenant que tu as foiré la soirée...

— Tu me fais mal. Arrête ! S'il te plaît ! Si je ne l'avais pas sortie de l'arène...

— Ah, tu coopères, voilà qui me réjouit Lana. Si tu ne l'avais pas sortie de l'arène ?

— Elle serait morte. Elle allait mourir, je l'ai vu dans ses yeux.

Des larmes coulent sur ses joues en une douleur qui extrait d'elle une chaîne de blessures. Pandore libérant le couvercle d'une boîte sans fond, Lana pleure. Elle pleure sa vie. Son inertie pendant tant d'années. Elle pleure l'absence. Elle pleure la douleur de ce regard exploré, ce soir.

Il prend du recul. La regarde sourire narquois. Apitoiement. Puis il s'approche et lèche son visage. Elle secoue la tête. Haut-le-cœur plus fort. Rictus sur ses lèvres. Elle affiche une moue de dégoût. Ce geste...

Ce geste qu'elle n'a jamais supporté la ramène à l'enfance. Quand certains adultes s'autorisaient à essuyer une trace sur son visage après avoir humecté de leur salive la pointe d'un doigt. L'odeur honnie de la salive étrangère sur sa propre peau.

Une claque arrive sur sa joue droite.

— Qu'est-ce qui se passe Lana bordel ? Tu peux me dire ce qui se passe dans cette maison ? Hein ! Tu peux me dire ce qui ne va pas pour toi ? Dans cette tête-là ! Pourquoi tu te mets à déconner ? À devenir... je ne sais pas moi... romantique !

Il se lève et ricane, répète ces deux mots : Lana, romantique. Se déplace nerveusement dans la pièce. Les cent pas à la parallèle des deux meubles bas bordant la porte. Allers retours tendus.

Grincement de pieds humides sur les lames de bois à chaque changement de direction.

— Ça ne rime pas Lana, tu m'entends ? Lana, romantique : ça ne rime pas. Réveille-toi ! Tu es dans un mauvais rêve qui ne veut pas de toi.

Allers retours. Au fond de la pièce, un tableau blanc accroché au mur blanc. Carré. Un mètre vingt de côté. À peine un peu de matière sur la toile en minces plis de pâte blanche fendillée. Il s'en approche, caresse délicatement la toile du plat de la main gauche. Traverse la pièce. Reprend sa marche mécanique.

— Lana romantique. Tsss !

Lana bascule sur le côté. Replie ses jambes sous elle. Pose un instant ses fesses sur ses chevilles. Prend appui sur ses pieds et allonge ses jambes dans un froissement discret de tissu. Tension douloureuse pour se mettre debout. Trouve difficilement son équilibre bras menottés en arrière. Elle s'étire.

Il ouvre un tiroir. Reste un moment suspendu à l'étude de son contenu. Le repousse d'un mouvement de jambe. Il frotte son visage. Appuie sur ses paupières. Les allonge sous ses doigts.

Contractée, Lana est filiforme. Ses traits amaigris par la fatigue creusant son visage. Ses pieds instables au sol la font chanceler. Pantin pris dans la bourrasque.

D'un mouvement de l'index il fait glisser le tiroir inférieur qui s'ouvre en silence. Saisit une boîte de comprimés. Il sort. Claque la porte.

Lana s'approche silencieusement de l'autre meuble. D'un pied elle accompagne le mouvement du tiroir du milieu. Elle s'agenouille. Fouille du regard. Ne trouve pas ce qu'elle cherche. Réfléchit. Insiste.

Bruit métallique de poignée. Il entre. Verre à cocktail en main. Une paille posée sur le rebord.

— Tu cherches quelque chose peut-être ?

Il glisse la main dans sa poche. Exhibe un jeu de clés.

— Ça ?

Il pose le verre sur le meuble resté ouvert. Coup de pied dans les côtes. Elle retient un cri et s'échoue sur le bois.

— Je t'emmène en vacances ma chérie. Allez, viens, on y va !

Il s'accroupit près d'elle. Tend les mains avec le geste assuré de l'adulte en direction de l'enfant qui apprend à marcher. L'appelle d'un mouvement des lèvres qui transforme l'enfant en animal de compagnie. Elle se redresse avec peine sur un coude. Ses yeux plantés dans les siens.

Il l'aide à s'asseoir. Puis la saisit sous les bras. La soulève pour qu'elle se mette sur pieds. Il l'enlace. La caresse. L'étreint. Sa chemise mouillée de sueur colle à la peau de Lana. Il esquisse quelques pas de danse avec elle raidie. Lui glisse des mots obscènes à l'oreille.

Elle est décalée. Contrecarre son rythme. Ne veut pas danser dans ses bras.

Lui lèche. Étreint. Pétrit. S'agite. S'excite.

Il la traîne jusqu'au fauteuil. L'installe sur l'assise. Passe ses bras derrière le dossier. Les pousse contre la coque plastique. Il se redresse, regarde Lana, esquisse sa posture d'un mouvement de mains suivant la trace de ses formes.

Il rapproche le verre.

— Tu vas boire ça maintenant Lana. Ça va te faire du bien.

— Je n'ai pas soif... Pas soif de ça !

— Bois Lana ! Tu es dans tous tes états. Crois-moi, tu as besoin de redescendre. Pour contenir tes émotions. Maintenant !

Le ton est dur. Autoritaire. Négociation impossible.

Il caresse les longs cheveux bruns. Pose un baiser sur la joue. Lèche encore la peau. Approche la paille des lèvres de Lana. Elle entrouvre la bouche.

— Allez ma chérie. Je sais ce qui est bon pour toi. Tu peux me faire confiance. Tu le sais... Je t'ai tirée plus d'une fois d'affaire ma belle. Depuis cette toute première fois. Tu te souviens ? Tu étais si mal en point que je n'ai pas eu à cœur de laisser les ordures qui te tortureraient t'achever. Ils auraient pu les salauds. Tu sais...

Il lâche un rire nerveux.

— Ah non, tu ne peux pas te souvenir... Évidemment non ! On découvrirait les benzodiazépines et leur merveilleuse capacité d'effacement de mémoire. C'était... c'était il y a si longtemps Lana. Si longtemps. Mais je t'ai montré, hein ! Tu as vu ta tête ravagée. Ton cul et ton con défoncés. Tu t'es vue dans de sales draps ma chérie... si je puis dire, de sales draps...

Il ricane, tourne autour d'elle, approche son visage et l'éloigne. La torture a commencé.

— Difficile ma chérie, hein, douloureuse même la confrontation au réel quand la tête a tout fait pour laver l'affront. Quand, pour préserver ta petite virginité émotionnelle, la violence des actes non consentis sur ton corps innocent a été effacée. Tellement innocent ce corps brûlant de désir ! Houh... Ce jeune corps frémissant à l'idée d'être abusé... Porté vers des horizons inconnus... Oh Lana, comme tu étais belle cette nuit-là ! Et désirable, Lana...

Il rit. Descend sa main sur son sexe. La glisse dans son pantalon. Il se caresse.

— C'est fou comme tu m'excites ma chérie. Comme cette nuit-là où tu étais si bandante. Mais tu es la seule Lana, l'unique... Rien ne s'efface, tu le sais bien. Ta mémoire a été piégée. Elle est retenue, c'est tout. Piégée et retenue comme toi maintenant !

— Épargne-moi ça, s'il te plaît Baude...

— Alors, pendant des nuits, des mois, des années, une vie même... Pendant que ton cerveau a choisi de préserver la vie en oubliant l'immonde, ton corps, lui, sait. Ton corps sait. Ton corset... Tu es corsetée Lana ! À jamais ma chérie !

Il mime la contrainte physique et sourit à son jeu de mots. Tourne la paille dans le contenu du verre.

— Corsetée pour la vie. Mais... mais, mais, mais... il y a des fuites. Des mémoires obscures qui rappellent le sombre dont certains êtres sont capables. Ce noir, qui vit en chacun et exulte chez certains. Profond... Sombre... un noir angoissant comme nul autre...

Il s'approche du tableau. Se remémore quelque scène avant de reprendre. Le ton se fait débonnaire.

— Faut dire qu'ils étaient un peu trop cons les mecs sur lesquels tu étais tombée. Tu vois, grâce à toi, c'est là que tout a commencé pour moi. J'ai compris que je devais constituer une équipe pour ne pas avoir affaire à de tels bras cassés. Des petits joueurs qui n'ont pas mesuré ce qui s'ouvrait à eux. Ils sont complètement passés à côté de leur avenir ces cons. Tant mieux ! Ces connards ont fait plus pour moi. Plus d'avenir pour moi ! Pour nous ma chérie... Et depuis, je te suis fidèle. Fidèle, grâce à toi, grâce à ma Lana.

Il se satisfait un instant de sa formule. Sourire narquois et inquiétant à la fois à l'opposé du geste tendre qui lui fait caresser les cheveux, l'épaule, le bras.

— Allez, bois ma belle, bois ! Ça va te faire du bien. C'est bon pour nous Lana.

— Ose le faire sans ça ! Ose me torturer les yeux dans les yeux, vieille école, comme tu dis.

— Fais pas chier Lana ! Bois ça et je t'emmène en vacances. Grouille maintenant, j'ai pas que ça à faire ! Le boulot continue pendant que

madame pique sa crise. J'ai des soirées à organiser figure-toi. Et puisque là, je ne peux pas compter sur toi, ça m'en fait un peu plus à gérer. Tu le sais bien. Grouille, je vais finir par perdre patience.

Lana ouvre la bouche. Saisit la paille entre ses dents. La tête. Remplit sa bouche. S'arrête.

— Je veux changer de vie Baude.

Le liquide s'écoule sur son menton. Se répand entre ses seins. Baude envoie aussitôt une claque. Joue droite. Cervicales malmenées. Tension au cou. Elle penche la tête en avant. Joue brûlante. Pleure silencieusement.

— Bientôt tu vas me dire que tu as viré ta cuti, c'est ça ? Que tu as rencontré l'homme de ta vie. Que tu veux te marier. Élever de beaux enfants bien chiants et que c'est cette vie-là qui te fait envie ! T'es vraiment trop bête parfois Lana... Si tu ne bois pas, je te pique !

Elle relève ses jambes qu'elle glisse dans l'assise du fauteuil. Se recroqueville.

— T'as pas compris ? Pas encore compris ? Tu ne le sais pas ? Non... je le crois pas. Quand on commence dans ce business, on y est pour l'éternité ! Pas de changement possible. C'est à la vie à la mort, *one way ticket darling* !

Il la fixe de son regard inquisiteur. Elle, les yeux rouges de tristesse mêlée à de l'épuisement. Immense fatigue au corps.

— Ah ! Tu fais moins ta maligne là ! Tu as compris cette fois ? Grand bien t'en fasse ma chérie ! Alors, tu choisis quoi pour commencer tes vacances dorées ?

— Pique-moi ! Ça au moins ça peut me faire crever.

— Tss, tss, pas question *darling*. Le grand départ, t'es pas assez mûre. Tu ne m'as pas encore fait assez chier et pourtant, tu es excellente parfois. Presque diplômée en art de me briser les couilles... Tu t'occupes bien des filles Lana. Elles sont en confiance

avec toi. Tu sais bien faire ça. D'ailleurs, c'est pour ça que je te paie. Pas pour les faire déguerpir alors qu'on a encore besoin d'elles. Tu entends ?

— Qui c'est le dingue en cagoule qui était là ce soir ?

— Tss, tss... Ça, c'est mon business ma chérie, pas le tien. Chacun son pré carré et les vaches seront bien gardées. Ne deviens pas trop curieuse Lana. Ne sois pas gourmande d'informations que je n'ai pas à te donner ou les ennuis vont t'arriver avant que tu aies eu le temps de t'en rendre compte.

Il ralentit sa respiration. Semble réfléchir.

— J'ai besoin de toi Lana. Tu sais combien je compte sur toi. Tu es ma partenaire de longue date, nous accomplissons des prouesses ensemble, mais je serai intraitable si tu te mets à déconner. Le fait que tu sois ma *number one* ne change rien à la donne, tu comprends ?

Il pose le verre sur l'un des meubles. Ouvre le tiroir supérieur. Sachet plastique. Poussière blanche. Cuillère. Briquet. Il prépare la poudre et la chauffe avant de la faire monter, liquéfiée, dans une seringue étroite.

Lana l'écoute débiter son discours. Elle pourrait presque formuler les phrases qu'il énonce quelques secondes avant lui. Aucune surprise dans le scénario qui se déroule dont elle voit venir les séquences. Elle sait. Elle est prête. Elle se tait. Ce sera la dernière fois, elle en prend l'indéfectible engagement.

— Tu vas voir ma chérie, le grand saut ! Cette poudre est divine ! Un peu comme toi quand tu fais ce qu'on te demande. Quand tu fais ça seulement, n'est-ce pas ? Allez, détends-toi ! On se voit après tes vacances et tu as intérêt à reprendre goût au travail bien fait d'ici là, hein ? *Have a good trip baby... See you in a week or two. Have fun Love.*

4

« Je vais au travail, je fais ma journée. Je rentre du travail. Je passe la soirée. C'est terne. Taciturne. Ça ne me ressemble pas. Il n'y a plus...

Il n'y a plus de joie... plus d'envie... plus de plaisir à vivre... Et c'est tellement pas moi ça !

Et là, le soir, impossible d'aller me coucher. Je traîne, je vire, je trouve mille choses à faire pour ne pas rejoindre ma chambre. Pour éviter l'homme que j'aime quand il dort chez moi. Éviter son regard appuyé plein de sous-entendus. Éviter son contact, la place qu'il prend dans le lit, son odeur, ses ronflements. Mais, surtout... je fuis ses envies... Ses mains sur moi, son sexe qui se tend et me terrorise.

Éviter, éviter, éviter... Ma vie se résume à ça maintenant, c'est pathétique...

Je suis dégoûtée quand il dit ce qu'il espère, ce dont il veut profiter avec moi. Ça me dégoûte quand il me complimente et me donne l'impression de négociateur, quand il quémande même l'accès à mon corps. Ça me dégoûte tout ça ! Je n'ai pas envie de lui. Jamais... Jamais plus ! Heureusement qu'on ne vit pas ensemble. Ça me serait insupportable...

Il s'est passé un truc dans ma vie. Quelque chose est arrivé qui me lamine, qui me ronge... Oui, quelque chose qui me bouffe de l'intérieur. Mais je ne sais pas quoi. Je ne comprends pas ce qui a pu

se passer. Tout ce que je sais... ou plutôt ce que je ressens, c'est qu'il y a un « avant » et un « après »... C'est... au-delà de la crise d'angoisse, vous comprenez ?

Avant, j'avais du plaisir à vivre, du désir, le sourire au corps, un esprit dynamique, de la joie même. Oh, des angoisses quand même, je le sais bien. Et quelques artifices pour ne pas m'y attarder et passer dessus. Mais qui vit sans angoisse, hein ? Dans ce monde où la concentration de névroses au kilomètre carré bat son plein !

Avant j'étais... drôle, un rien m'amusait, je m'en sortais plutôt bien je trouve... Après, il y a du dégoût de tout... de moi surtout. Et puis, plus rien qui ne roule comme avant. Juste des complications, des crises, des choses qui font mal, terriblement mal, mais que je ne peux pas identifier... Vous comprenez ?

Il y a comme une greffe de mystère qui a pris corps dedans. Un bout de torpeur angoissée qui a germé. Qui vit à mon insu, qui s'étale, qui prend de la place et m'empêche de respirer, d'aimer... de vivre, tout simplement...

Vous comprenez ? Il y a un avant, un après. Entre les deux, il y a les escaliers : dix-neuf marches... mon agonie... mon cœur prêt à implorer... Et maintenant j'étouffe dans ma vie !

Je ne sais pas, je ne sais plus... Vous comprenez ?

Je peux prendre un mouchoir ?

Et puis, cette envie de mourir qui ne me lâche plus. Je ne me reconnais pas. Je ne me reconnais plus. C'est comme si j'avais été modifiée, lobotomisée à mon insu. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais je ne me supporte plus. Tout chez moi me déplaît. Jusqu'à l'odeur de ma peau, l'odeur de mon sexe qui ne sont plus les mêmes. Alors, je force le trait de parfum. Je mets la dose en espérant que la couverture dure. J'ai même acheté une recharge de sac à main pour m'inonder dès que j'en éprouve le besoin. Cette odeur...

Pour faire comme si ce n'était pas moi qui me dégoûtait, je maquille... oui, c'est ça, je maquille cet état de moi que je ne connais pas et qui me flanque une trouille impossible à supporter.

Depuis les escaliers, mes mâchoires se sont élargies. En fait, j'ai l'impression d'avoir musclé mes mandibules. À force de serrer les mâchoires comme une presse d'imprimerie, j'ai mal aux dents, mal aux mâchoires, aux cervicales... J'ai mal partout et j'use mes dents à les frotter sans m'en rendre compte. Particulièrement dans mon sommeil.

C'est mon ami qui me l'a dit. Il m'a dit que je grinçais des dents la nuit et que je ronflais maintenant. Il m'a dit aussi que j'avais un sommeil très agité et qu'il avait un mal fou à rester dormir avec moi. Souvent, le matin, je le retrouve sur le canapé du séjour, enroulé dans une couverture. Il se réveille bougon. Et je me sens coupable d'avoir gâché sa nuit.

Mes nuits sont mauvaises. Ses nuits sont mauvaises. Nos nuits sont devenues des étrangères.

Je n'en peux plus... Est-ce que vous pouvez m'aider à trouver cet *alien* qui s'est réfugié dans mon corps ? M'aider à arrêter ce monstre tapi dedans qui me fait peur. Oui, peur... Parce que, si ça se passe comme dans le film, il va me massacrer quand il essaiera de s'extraire de moi.... Et moi, j'ai vraiment pas envie d'être massacrée.. Ah non, pas comme ça, avec le thorax déchiré...

J'ai très peur de mourir quand je parviendrai à me refaire une place dans mon corps... quand je pourrai reprendre possession de mes moyens... pleinement...

Est-ce qu'il faut mourir pour rester en vie ? Est-ce que, c'est possible de mourir pour renaître ? Comme pour les chats... pour renaître à une vie nouvelle... sept fois... de son vivant.

C'est possible vous croyez ? »

5

Elle était arrivée titubante. Son regard affolé par des pupilles dangereusement dilatées. Pitz et Nacham la soutenaient. Il était plus de vingt-trois heures et elle avait été vidée et chauffée comme ils l'avaient crânement annoncé à Lana. Depuis, elle n'avait pas ingéré d'eau.

Fiers d'avoir suivi à la lettre et mené à bien la mission intimée par leur chef, ils avaient envie de raconter leur périple avec la reine du jour. C'est Pitz qui avait rabattu. Il s'était aussitôt lancé dans le récit de sa rencontre avec cette nouvelle Natacha.

Le bon observateur qu'il se vantait d'être avait repéré la jeune femme cinq semaines plus tôt. Il avait été convaincu par la facilité qu'elle avait de s'enivrer, parfois seule, parfois avec des amis, dans un bar du circuit. De ce point de vue elle était une bonne candidate, il l'avait déjà testée et approuvée question alcool. Il l'avait regardée vivre dans les lieux sans forcer le protocole édicté par Baude. En parallèle, il avait lancé l'enquête avant de chercher à ferrer le poisson. Respect systématique de la règle.

Chaque rabatteur devait suivre un même cérémonial : repérage, filature, enquête, approche, première série de tests, fichage, deuxième série de tests et conditionnement sous surveillance, nécessité d'entretenir le lien relationnel avant le passage dans l'arène. Pitz connaissait la leçon et la débitait à l'envi.

Il avait observé plusieurs fois la jeune femme s'enfoncer dans l'ivresse. Rendez-vous ajourné. Besoin de boire pour oublier. Angoisse existentielle. Il ne savait pas deviner ce qui la poussait à se rendre dans ce bar mais se formulait quelques suppositions. Du barman en complice il avait glané des informations à propos de la candidate.

Le moment venu il l'avait abordée sagement. Homme poli. Manipulateur et menteur. Avec une forme de retenue qu'il avait eu quelque peine à acquérir mais qu'il s'entraînait dorénavant à jouer pleinement. C'était un vendredi soir. Elle ne travaillait pas le samedi. Ils auraient tout leur temps car dans le planning de Pitz le jour J était arrivé. Il avait d'abord offert un verre qu'elle avait refusé. Il avait insisté comme il avait appris à le faire : « une femme qui dit non n'en pense pas moins » était une des règles en vigueur dans sa formation.

Il s'était installé à sa table sur une plaisanterie qui lui avait tiré un sourire. Il avait regretté qu'elle refuse son verre et se l'était arrogé en guise de gage. Il l'avait bu. Lentement. Dégustant chaque gorgée pendant qu'il fichait ses yeux dans les siens. D'abord mal à l'aise, le regard fuyant pour dissimuler sa gêne, elle avait relevé le défi et l'avait chauffé bien malgré elle de son regard brillant avec intensité. Elle avait accepté le verre suivant. Ils avaient sympathisé. Elle avait payé sa tournée. Il l'avait invitée à dîner.

Il la trouvait séduisante et se dit qu'elle ferait une bonne reine. Elle avait de la conversation. Une vraie vie. Son travail la passionnait. Elle avait une étonnante capacité à faire confiance. À livrer sa vie et le récit de son parcours. Elle était ce qu'ils appelaient « tout ce qu'il y a de plus normal » dans leur grille d'évaluation quand les rabatteurs avaient pour consigne de s'intéresser aux seules candidates ou candidats dits normaux.

Pitz s'était affiché électricien. Employé d'une grosse société dont il assumerait prochainement la gestion des équipes — la confirmation de promotion viendrait très vite, son chef la lui avait promise. Il aimait le terrain mais en avait assez maintenant. Depuis ses quatorze ans et son apprentissage, après toutes ces années, il était content de monter en grade et de se voir confier de nouvelles responsabilités. Pour un jeune qui avait détesté l'école qui le lui avait bien rendu, il se disait fier de son cheminement professionnel.

— Elle a tout gobé ! Je me suis dit que j'avais fait des progrès quand même. C'était pas si facile avant. Je m'embrouillais, j'avais peur de me tromper. Ce scénario, il marche à mort. C'est l'art du travail bien fait, hein ! Tu vois Lana, c'est quand, dans ma tête, j'ai coché la case « normale » que j'ai commencé à bander pour elle... À m'imaginer au lit avec elle.

En même temps qu'il avait prononcé ces mots Pitz avait caressé les cheveux de la jeune femme hagarde et glissé une mèche derrière son oreille en un geste trop artificiel pour être tendre. Après qu'il avait levé le bras pour jouer avec les cheveux de la reine du soir, Lana avait senti l'odeur de sa transpiration qui avait fait plisser les ailes de son nez. Cet homme lui déplaisait profondément. Physiquement. Émotionnellement. Jusqu'à son odeur. Elle abhorrait ce type qui avait depuis peu les faveurs de Baude.

Troublée par le regard animal de cette Natacha qu'ils venaient de lui confier Lana avait tenté d'interrompre le récit. Le même roman qu'elle avait entendu maintes fois raconter par un rabatteur vantard. Fierté masculine mal placée. Beau rôle auto attribué par celui qui ne faisait que tromper. Induire en erreur. Tendre sa toile autour d'une proie future victime dont il savait qu'il obtiendrait tout. Avec ou sans consentement. Les psychotropes en soutien appuyé.

— Ça va Pitz, n'en fais pas trop ! On connaît la chanson tu sais.

— Attends, attends... J'instruis Nacham, c'est important ! Il est encore tout jeune dans le métier. Il a besoin des retours d'expérience de ses collègues qui ont de la bouteille. Ça lui permettra de bien travailler, de gagner du temps, si tu vois ce que je veux dire. Hein, pas vrai Nacham ?

L'autre avait acquiescé. Lana s'était demandé si le besoin de fanfaronner qu'elle trouvait assez systématique chez les hommes de l'équipe était le révélateur de leur manque de confiance. Ou l'expression de leur impossibilité à se regarder dans les yeux en se rasant le matin. Elle ne croyait pas une seconde à cette prétendue volonté de transmission qui n'était qu'un prétexte pour se faire valoir une fois encore.

Les rabatteurs étaient des marionnettes asservies. Ils le savaient. Cela leur rendait-il la vie inconfortable au point qu'ils avaient besoin de forcer les traits de leur personnage ? Et elle ? Quelle genre de figurine asservie était-elle devenue ?

Lana avait tendu un verre d'eau à la jeune femme qui avait des difficultés à le boire seule. Elle l'avait aidée.

— Tiens ma Belle, bois... Ça va te faire du bien. Tu es complètement bouleversée. Mais, sois tranquille, je suis là pour toi. D'accord ? Dès que tu as besoin de moi, tu me fais signe. Je suis là pour toi Natacha...

Pitz avait poursuivi l'histoire. Après un premier dîner bien chargé en alcool : gin tonic en apéritif, vin durant le repas, manzana en guise de digestif, il avait testé la candidate chez elle. Respect des pratiques entre adultes consentants et normes d'hygiène préconisées. Il en était là du déroulement du protocole et devait ensuite poser le premier conditionneur en utilisant dans l'intimité un autre prénom pour la jeune femme. Un jeu lui avait-il dit alors qu'elle rechignait. Elle avait insisté pour qu'il l'appelle par son véritable prénom,

Sophia. Il avait tenu bon et elle avait cédé pour devenir inconfortablement Natacha le temps de leurs ébats.

Elle se prénomait Sophia tandis que Natacha la renvoyait à la bande dessinée *Natacha hôtesse de l'air*. Et hôtesse de l'air appelait aussitôt une fantasmagorie qu'elle n'avait pas envie de convoquer dans cette intimité. Décontenancé par des références dont il ne savait rien, Pitz avait dû prendre une pause avant de remobiliser son énergie sexuelle — ce qu'il se garda bien de rapporter dans son récit.

Il avait transmis son compte rendu au chef qui l'avait versé en termes utilitaires. Les capacités de la candidate — ou du candidat car il était nécessaire de convier dans l'arène reines et princes — seraient traduites en drogues ou molécules chimiques à tester pour en observer les effets. C'était la suite du processus d'évaluation avant les premiers rôles publics.

Natacha avait un travail stable dans le milieu culturel. Comme le règlement de recrutement l'exigeait la candidate s'exprimait correctement. Baude avait le goût du verbe dans l'arène. Il détestait la vulgarité et validait les candidatures avec un bon niveau d'étude ou des profils singuliers mais éduqués. Que les clients se lâchent, qu'ils aient recours à un vocabulaire ordurier, qu'ils perdent le contrôle : cela faisait partie du jeu voire du protocole. Du côté des reines et des princes il était en revanche impératif que les éléments de départ soient les plus contenus possible.

La femme était jeune. Elle était plutôt ronde. Entre vingt et trente ans, en plein âge des possibles, des errances, des questionnements existentiels et des expériences multiples. Avant le rappel à l'ordre de la vie conventionnelle, convenue, attendue même dans la plupart des milieux, avec foyer et enfants, carrière, congés payés, crédit immobilier et mise sous tutelle d'une prison consentie.

Lorsqu'il étudiait une nouvelle fiche en présence du rabatteur, Baude débitait son laïus à propos de la vie de la recrue. De maigres variantes selon l'âge, plus ou moins près de vingt ans. Mais les conventions à fuir étaient omniprésentes dans son discours et les bienfaits d'une routine passée par l'arène outrageusement vantés au-delà du réel.

Pitz détaillait ses notes, exposait les photos à Baude.

— Elle s'appelle Sophia, et elle déteste que je l'appelle Natacha ! Il a fallu que je sois convaincant, mais ça a fini par marcher. Elle fait à peu près un mètre soixante-cinq. Elle est ronde, pleine de formes à attraper. Elle aime bien que je l'attrape ! Sa vie est assez train-train : elle travaille, elle voit quelques amis dans les bars pour l'apéritif, elle y va aussi seule.

— Hum... Une beauté, chapeau ! Une beauté fragile on dirait. Peau translucide, regard clair. Un voile dans ce regard... Un voile d'inquiétude quand même. J'en connais quelques-uns qu'elle pourrait stimuler... Quelques lubriques obsédés par l'avalissement. Du genre qui a besoin de salir tout ce qui est beau.

— C'en est une qui va au cinéma et au théâtre, quelquefois au concert. Ses amies sont surtout des femmes. Elle a un partenaire plus régulier que les autres, mais elle vit seule. Et elle se laisse draguer et emballer sans problème !

— Ok, je vois... Premier étage, immeuble dans une rue pavée à sens unique... C'est mieux qu'un dixième étage, hein ? Au moins, si les drogues la rendent dingue et qu'elle finit par avoir envie de se suicider, ça fera moins mal du premier ! Et puis, imagine que son petit ami débarque un jour où tu la baises, tu peux sauter tranquillement par la fenêtre et prendre la poudre d'escampette sans risquer de te tuer... Ah ! une seule entrée dans cet immeuble, pas

d'escalier ni de porte de service dans l'appartement. Personne n'est parfait !

— Il y a des livres partout chez elle. Et des plantes vertes, assez belles. Elle écoute beaucoup de musique, même du classique. Il y a des reproductions de tableaux abstraits accrochées au mur.

— Mouais... une femme bien ordonnée dans un appartement bien rangé. Une qui aime la culture parce qu'elle croit que ça l'émancipe. Que les gens sont affligeants ! Pathétiques même ! Est-ce qu'un jour, tu crois, tu trouveras une nana avec une vraie vie ?

— Je ne comprends pas... Elle a quand même une vraie vie celle-ci !

— Mais non, tu ne comprends rien. Celle-ci a une vie de merde. Conventioneerelle à mort. Oh, mais toi tu crois que parce qu'elle baise avec qui elle veut, elle est libre, non conventioneerelle, tellement originale ! Parce qu'elle se cultive et pas toi, tu crois qu'elle est tellement différente. Crois-moi, tu n'as encore rien compris à la psychologie des femmes Pitz. Rien ! Mais c'est normal, tu débutes dans le métier... Ça viendra, avec l'âge et l'expérience, tu verras. En attendant, ta fiche est bonne Pitz, convaincante, bien écrite, c'est du bon boulot. On va tester ta candidate, qu'est-ce que tu en dis ? Sait-on jamais qu'elle déclame pendant qu'on l'agite, comme l'autre folle du métro, hein ?

Pitz avait opiné d'un mouvement brusque de la tête. Il aurait aimé demander quelque chose à Baude.

— Allez, laissez-moi travailler maintenant !

Il avait tourné les talons.

Un fossé séparait Pitz de l'univers de Sophia. Il n'avait plus ouvert un livre depuis qu'il avait quitté le collège. Ne fréquentait pas une exposition. Ne perdait de temps ni au théâtre ni au cinéma à

regarder des gens s'agiter pour raconter une histoire trop loin de la réalité.

Il s'était trouvé pauvre en conversation lors de ses rencontres avec la jeune femme. Manque de vocabulaire. Manque de culture. Sa vie dédiée à son travail. Les expédients qu'il consommait sans compter en guise de limitation intellectuelle voire de réduction intellectuelle comme il en avait parfois la sensation. Au près de la candidate il avait joué l'électricien consciencieux aux prises avec un complexe lié à une formation intellectuelle défaillante. Elle avait souri.

Pitz gardait pourtant une relation étroite avec l'écrit. Il était le meilleur de l'équipe dans les fiches produits comme Baude le lui répétait. Le rabatteur prenait soin de nommer dans les moindres détails. De décrire le physique avec minutie. Le mouvement du regard à jeun ou sous drogues. L'emplacement de signes distinctifs type grains de beauté ou marques particulières de la peau. La forme du nombril. Les tatouages, les percements. Le trafic de l'organisme après les diverses ingestions. La réponse aux sollicitations sexuelles. Le rythme du corps pendant les drogues. Les dérives mentales s'il en survenait. Il consignait avec un vocabulaire et un style simples. Il aimait briller aux yeux du patron avec cet atout dans son jeu.

Il arrivait qu'il s'essaie à écrire des poèmes dans les transports en commun. Près de six mois avant la débauche de Sophia, il avait fait une rencontre singulière.

— Vous êtes poète ?

Appuyé à la barre métallique, son carnet de notes et stylo en mains, il avait levé les yeux.

— J'adore la poésie. Mallarmé, Prévert... Vous connaissez Louise Labé ?

Il avait détaillé sans un mot le visage de celle qui lui adressait la parole. S'était aussitôt dit qu'il recevait les faveurs d'une future candidate. C'était son jour de chance.

Il avait engagé la conversation qu'ils prolongèrent dans un parc à l'ombre des platanes. Elle avait manqué son cours de littérature médiévale pour rester avec lui qui était spontanément devenu poète en quête d'un éditeur.

— Quelle chance vous avez d'écrire ! Moi j'adore lire, mais je me sens complètement incapable d'écrire. D'écrire vraiment, je veux dire. Je bricole des mots dans mes cahiers, mais rien de vraiment sérieux.

— Vous pensez que c'est du sérieux la poésie ?

— J'aimerais tellement être poétesse... Être publiée, donner des conférences sur mon art, sur ma vision du monde. Devenir une personnalité du monde des arts... Une Louise Labé contemporaine... Ou même, écrire un nouveau *Tristan et Iseut*, ça me fait rêver ! C'est du sérieux ça, les rêves, non ?

Il avait approfondi son enquête auprès de la jeune femme et avait découvert ses qualités secrètes dont une l'avait étrangement touché. Elle avait fait une excellente reine dès ses premières arènes. Dorénavant Baude la convoquait pour épater la galerie parce qu'une fois droguée, elle récitait des poèmes quoi qu'on lui fasse subir. Un cas comme il les aimait. Une de celles qui faisaient grandir la réputation de qualité et d'originalité des soirées d'arène comme du matériel que Baude y mettait à disposition.

Depuis cette rencontre dans le métro et les avantages qu'elle avait représentée pour le rabattage, écrire était devenu l'un des outils de séduction de Pitz qui répétait ses gammes sans pour autant consulter les ouvrages de poètes anciens ou contemporains.

Pitz aurait rêvé être un créateur complet : à la fois écrivain, peintre, sculpteur, il se voyait aussi photographe, graveur. Il avait franchi le pas de la création avec la poésie. Il avait osé là où d'aucuns se tenaient à distance d'eux-mêmes. Illégitimes dans quelque tentative créatrice que ce soit. Un pont-levis abaissé devant la moindre de leurs velléités. Il était souvent le photographe officiel des soirées d'arène quand Baude photographiait ou filmait à couvert.

Créateur complexé, Pitz noircissait ses carnets, les conservait, mais ne les montrait pas. C'était son jardin secret. Son lieu confidentiel. Il se relisait, raturait, récrivait et trouvait ses mots pauvres. Ses vers insipides. Il méprisait son absence de style. Mais il poursuivait son œuvre de jeunesse comme il se le disait sans pouvoir se passer de cette occupation de l'esprit. Ce faisant, il accédait à des pensées dont il ignorait tout avant de les écrire. Il se trouvait parfois profond.

En découvrant l'appartement de Sophia, il s'était approché des bibliothèques. Avait repéré quelques livres de poésie sur un rayonnage qui leur était dédié. Il avait laissé glisser son doigt le long des tranches alignées et s'était demandé s'il pourrait un jour partager quelques-uns de ses vers avec cette femme. Il avait aussitôt effacé cette question d'un mouvement incontrôlé de la main chassant une poussière invisible devant son visage. Le travail : il fréquentait cette femme pour le travail ! Devait s'en contenter et s'y tenir. Sans quoi Baude serait furieux d'apprendre que son poulain était capable de trahison — avec une femme qui plus est.

Il avait arrêté son doigt sur une tranche noire.

— Je peux emprunter *Paroles* ?

Elle avait accepté. Un excellent prétexte pour l'obliger à le revoir.

Selon le protocole, le rabatteur devait garder le contact si le coup était intéressant. Pitz qui avait pressenti les aptitudes de Sophia

avait confirmé l'intérêt de cette candidate. Il s'en était donné à cœur joie avec une jeune femme parfaitement sauvage au lit. Gourmande et désinhibée. Était-ce l'alcool ? Pas certain. Il pensait plutôt qu'elle était bien salope comme tout un tas de mijaurées qui ne demandaient qu'à être débridées par le dressage d'un étalon bien monté. Et lui plutôt bien mis et fier de son attirail savait y faire.

Dès lors il avait supposé que Baude serait content de sa nouvelle recrue ce qui lui avait donné encore plus de cœur à l'ouvrage. Il avait besoin d'être perçu comme étant le meilleur. Les autres rabatteurs à l'identique en un concours permanent qui se vivait à travers des sous-entendus et la tension des regards. Être le meilleur avant de devenir le nouveau chef un de ces jours.

Avec cette nouvelle Sophia-Natacha, Pitz serait bien vu et se verrait peut-être confier un autre type de missions : négocier l'achat de drogues, achalander des produits chimiques, écrire les marchés donnant lieu aux soirées, recueillir le montant des rackets... Tout en s'imaginant dans des responsabilités de cet ordre-là il repoussait le moment d'exprimer ses aspirations à Baude.

Au fond il craignait la moquerie du chef. Son refus en rejet. La dureté et les ordres cassants que Pitz fuyait comme une maladie transmissible. Le rabatteur détestait être malmené et préférerait patienter jusqu'à sentir venir le moment opportun de saisir sa chance pour exposer ses ambitions à son patron.

En attendant Pitz était veule sur demande. Traître ou fidèle. Honnête ou son contraire. Il grenouillait dans un milieu de magouille et nageait au fil des eaux en ajustant son style à ce que le courant d'influences du moment demandait. Exactement comme dans sa vie d'avant quand il mettait en rayon des tonnes de boîtes de conserve en hypermarché et qu'il avait vite compris les pressions. Celles des grands groupes obnubilés par le profit maximum généré par

l'écoulement de leurs produits fabriqués en surnombre. Celles qui s'exerçaient sur les producteurs mis à mal par des marges réduites. Et par effet rebond, celles qu'éprouvaient les membres des équipes en interne. Mettant le monde sous pression, les gros grossissaient sans vergogne, les maigres étaient au régime sec.

Pitz avait choisi son camp. Il serait du côté des gros bonnets. Profiterait de son passage sur terre pour remplir tout ce qui pourrait l'être chez lui : sa panse, son lit, son nez, et trouverait sur qui faire pression pour y parvenir. Alors, quand Baude l'avait débauché, il n'avait pas dû beaucoup insister pour convaincre Pitz que l'herbe était plus verte ailleurs et que son compte bancaire en tirerait rapidement de nets avantages. Le rabattage était nettement plus attrayant que la mise en rayons. Pitz l'avait très vite éprouvé.

Son heure de gloire viendrait. Pitz le savait. Il tentait parfois de l'écrire, versifiant son accession au trône. Son style devenait vite grandiloquent. Il s'agaçait de chercher sans trouver un rythme satisfaisant sa démesure.

Pitz saurait saisir sa chance. Quand le patron serait lassé des affaires, Baude ferait de lui son héritier. Il en rêvait. Il le voulait. Il se disait que ce jour-là il dégagerait cette vieille peau de Lana qui lui barrait trop souvent la route. Trop près de Baude. Trop complice. Elle prenait trop de place et l'empêchait de se montrer sous ses meilleurs attraits. Elle le privait d'accéder aux fonctions qu'il enviait. Il en était certain.

Il ferait place nette. Il se l'était alors promis. Et cette promesse chahutait ses pensées.

6

Après le fameux soir où tout avait commencé Lana s'était réveillée chez Baude. Son corps atrocement douloureux. Des bleus sur le ventre et sur les avant-bras. Son estomac plein de matières épaisses qu'elle avait vomies pendant des heures. Un méchant étai autour de sa tête avait serré plusieurs semaines d'affilée. La douleur la saisissait sans prévenir. Une sorte de casque se refermait de ses cervicales à sa fontanelle emprisonnant les tempes et serrait. Serrait. Serrait. La tête près d'exploser.

Elle était sonnée quand la douleur survenait. Étrangère à elle-même. Peinait à se mettre debout et perdait aussitôt l'équilibre. Elle avait faim et envie de vomir à la fois. Elle côtoyait un corps sur lequel elle n'avait guère de contrôle et s'en sentait prisonnière. Piégée à l'intérieur d'elle-même. Elle tremblait subitement de froid et aspirait à mourir sous un édredon. Elle demandait qu'on ferme les volets et qu'on la laisse seule. Se sentait perdue si elle était seule et appelait Baude. Voulait un bain brûlant. Un steak épais qu'elle mâcherait bleu aussi longtemps qu'il le faudrait pour décriper ses maxillaires. Elle buvait un verre de lait avant de le rendre dans une bassine. S'endormait violemment et sursautait dans son sommeil. Ouvrait un œil peur au ventre et hurlait.

Baude l'avait pansée. Caressée. Rassurée. Il s'était rendu disponible pendant des jours et l'avait accompagnée sans relâche. Nourrie.

Lavée. Habillée. Veillée. Il avait changé la literie après qu'elle l'avait souillée. L'avait réconfortée quand les cris revenaient dans sa nuit. Il la consolait. L'embrassait. La berçait dans ses bras.

Il s'était occupée d'elle jusqu'à la rendre à nouveau compatible avec son existence. Elle comprendrait plus tard qu'il s'agissait alors de pure rééducation. De conditionnement. D'asservissement. De sa mise sous pli pour le dessein de Baude.

Les analgésiques étaient devenus ses compagnons de route. Quand les fumeurs ne sortaient jamais sans avoir vérifié la quantité nécessaire de cigarettes en leur compagnie, les asthmatiques sans leur spray de produit vasodilatateur, elle s'assurait d'avoir systématiquement avec elle des comprimés antidouleur où qu'elle aille.

Pendant sa lente reconversion Baude confia l'avoir négociée aux hommes qui la violaient dans la cour de l'immeuble. Coincée entre deux conteneurs à ordures. Achetée c'était le mot qu'il avait employé. Il avait insisté pour qu'elle l'entende. Il prétendait avoir mis de l'argent en jeu pour que les types lui laissent Lana. Une belle somme pour une belle femme dont il présageait du talent.

— J'ai voulu changer ton destin. Tu comprends ?

— Pourquoi ? Pourquoi moi ?

— Comment te dire...

Il avait planté son regard dans le sien. Elle avait vu ses pupilles se dilater. Un frisson l'avait parcourue et elle avait éprouvé qu'il cherchait quelque chose en elle. Au-delà de son regard planté dans le sien. Comme s'il lisait en elle à livre ouvert. Comme s'il pénétrait en elle sans qu'elle puisse l'en empêcher. Elle s'était sentie vulnérable.

— Tu es celle que j'attendais Lana.

Ces mots la touchèrent profondément. Des larmes noyèrent aussitôt son regard. Les émotions détournèrent sa vigilance et elle avait pleuré silencieusement dans les bras de Baude.

— Je ne sais plus. Je ne sais plus rien... Enfin si, j'étais dans cette soirée avec toi, ça, je m'en souviens. Et à un moment, j'ai voulu descendre pour prendre un taxi parce je ne me sentais pas très bien. Il fallait que je rentre. Il fallait que je me retrouve chez moi pour faire disparaître ce malaise.

La suite elle l'avait oubliée. Se trouvait incapable de se remémorer la moindre image après son intention de rentrer et le souvenir du mouvement de son corps vers la sortie.

— Chut... Tu ne peux pas te souvenir. Mais je vais te le dire encore.

Baude avait dit une nouvelle fois la scène à laquelle la mémoire de Lana échappait. Il avait insisté sur des détails sordides. La brutalité. La forme des sexes. Les vêtements des hommes. La posture de Lana. Leurs attitudes. En nommant encore et encore le viol jusqu'à la saturer de dégoût.

Elle demeurait aveugle. Rien ne venait corroborer le scénario et le trafic que Baude avait déjà raconté. Rien. Hormis le mal de crâne. L'estomac retourné. Les angoisses nocturnes. Rien hormis les bleus au corps.

Il évoqua une forme de jouissance chez elle ce qui la brutalisa davantage. Il décrivit son regard traversé par une étonnante fièvre pendant qu'elle était pénétrée. Il dit la beauté de la scène dans sa crudité. L'esthétique des corps enchâssés dans la cour. Contre les containers. Dans cet obscur de la nuit. Il décrivit le brillant des pavés. Les exhalaisons et les râles. La grâce du corps de Lana sous les tenailles des violeurs. Lui avait patiemment profité en spectateur. Avait laissé monter son désir. Il était intervenu quand il s'était senti pleinement tendu et dur.

Baude avait marchandé Lana contre une somme dont il ne précisa jamais le montant. Témoin de la scène il avait monnayé son silence. Il se disait fier d'avoir payé pour elle en la soustrayant aux deux salauds qui profitaient de son ivresse. Après tout elle était son invitée ce soir-là. C'est bien lui qui lui avait proposé de l'accompagner à cette soirée d'étudiants où il n'avait pas envie d'être seul. Lui qui voulait arriver au bras de cette fille qu'il trouvait sublime. Lui qui, ainsi, voulait impressionner son monde et donner à comprendre que les femmes ça le connaissait contrairement à ce que la rumeur laissait sous-entendre.

— Je me sens responsable Lana. Responsable de ce qui t'est arrivé cette nuit-là. Si je ne t'avais pas invitée, tu n'aurais sans doute jamais rencontré ces deux connards qui ont profité de toi. Vu le mal que tu t'es donné pour eux, passe-moi l'expression, je dois m'occuper de toi maintenant. Je vais t'aider à te remettre sur pieds.

— Qu'est-ce que je peux faire contre ces types ?

— Rien ! Tu ne vas rien faire ! Je te l'ai dit, nous avons déjà réglé nos comptes. Et tu vois... oui, je te fais confiance, alors je te confie un secret : ces deux-là, je les aurais volontiers baisés quand ils en ont eu fini avec toi. Regarder leurs petits culs s'agiter, ça m'a donné une sacrée envie de leur donner à goûter de ma tige.

Lana et Baude partagèrent leurs journées. Puis leurs nuits. Leur vie. Longues conversations. Découverte réciproque. Lana en récupération voire en reconstruction post traumatique.

À la séduction intellectuelle suivirent leurs échanges érotiques. Ils tentèrent de s'aimer dans l'impossibilité d'une sexualité partagée. Baude préférait baiser des hommes mais se disait fou du corps de Lana.

Tard dans la nuit elle rentrait chez elle raccompagnée en taxi par cet homme qui l'avait sauvée d'une situation dont certains pans demeuraient mystérieux. Et s'obstineraient à le demeurer. Des pans qu'elle trouvait peu crédibles. Auxquels elle peinait à croire. Un Baude pas toujours convaincant assénant un propos qui lui semblait parfois surréaliste. Impossible. Trop cynique et machiavélique pour qu'elle le pense véridique.

Elle en victime d'une traite. D'une négociation de maquignon entre deux poubelles. À son insu. Trois hommes affairés à bon compte. La marchandant comme on négocie un cheval à l'usure de ses dents. Lana devenue objet de convoitise. Potiche de collectionneur.

Elle mit des mois avant de comprendre pourquoi l'absence de souvenir de la scène de torture qu'elle était supposée avoir vécue persistait. Elle aimait trop peu l'alcool pour s'être saoulée comme Baude le prétendait.

Elle apprit un soir de confidences que la soirée d'apprentis médecins où les choses avaient dégénéré pour elle avait pour objectif de tester l'effet de produits de synthèse sur certains membres de l'assemblée. La jument aux mains des maquignons se transforma en cobaye lors de cette annonce. Elle se vit dans une cage métallique, courant à perdre haleine dans une roue sans fin, sans possibilité de quitter l'enfermement.

Baude intriguait Lana. Il l'attirait. Elle sentait chez lui quelque chose du mystère à percer qu'elle voulait découvrir. Elle seule. Coûte que coûte. Elle voulait plonger vers les profondeurs de cet être. Se laisser porter par l'homme bienveillant qu'il savait être en dépit de ses accès de colère qui le rendaient aussi violent en paroles qu'en actes. Si les révélations de Baude l'avaient plongée dans le doute, dans des questionnements sans fin sur le rôle qu'elle avait joué malgré elle, elle se sentait pourtant protégée. Rassurée par la présence de cet

homme. Prise d'effroi quand elle imaginait qu'il pourrait disparaître de sa vie. Paradoxes du piège auquel elle avait consenti.

Elle manqua les cours de l'université jusqu'à ne plus avoir envie d'y retourner. Dans le cercle restreint de ses connaissances, peu prirent de ses nouvelles. Elle inventa une réorientation. Se fit convaincante. Puis disparut littéralement de sa précédente vie pour verser dans un monde fascinant.

Quelque chose était survenu. Quelque chose se soustrayait. Quelque chose l'aveuglait depuis l'intérieur.

À l'aune des confidences, Lana avait tenté à maintes reprises de forcer sa mémoire. D'imaginer avoir vécu ce que Baude évoquait. De se figurer la scène selon l'angle de vue qu'il avait rapporté. Mémoire au noir profond. Elle demeurait incapable de convoquer le moindre souvenir. Elle chercha pourquoi il lui était impossible de revoir le souvenir. D'éprouver à nouveau les sensations. La douleur. D'identifier les ordures qui l'avaient violée et vendue. Elle chercha sans réponse jusqu'aux premières soirées d'arène.

Baude forma Lana à ses jeux amoureux. Il soigna la sexualité meurtrie de sa partenaire en la mettant en scène. Lui donna un surnom pour leurs jeux érotiques. Elle découvrit un univers. Elle s'efforça de répondre à ses demandes. De se plier à ses attentes. Devint bonne élève. Il lui fit pratiquer de nombreux ustensiles. La regarda jouir. La photographia souvent. Ils partagèrent des drogues à débrider la retenue. À augmenter les sensations. Elle perdait souvent la mémoire de scènes que les photographies venaient réactiver ensuite.

Puis subitement le rythme changea.

7

« J'aimais faire l'amour... Avant... je veux dire... J'aimais aimer. J'aimais être aimée. Être caressée. Caresser aussi. Rencontrer l'autre par la peau et ses milliards de capteurs qui y bavardent bien plus que les mots.

Pendant des heures, je pouvais passer une main et l'autre sur le corps de mon partenaire amoureux. Quelquefois ma partenaire, ça m'est arrivé... pour le plaisir de l'expérience je crois, plus que par goût affirmé. De fait, j'aime les hommes... et j'admire les femmes que je trouve tellement plus fortes, tellement plus humaines, contrairement à la « légende » qui les infériorise. Tellement plus sages aussi... en termes de responsabilité, de compréhension des situations. Et tellement plus belles et sensuelles.

Avant, j'aimais masser, embrasser, profiter de ce grain incroyable d'une peau. De cette chose précieuse et belle qui s'appelle l'intimité... C'est rare l'intimité... la vraie je veux dire, pas celle que vendent les magazines ou tout est cru, mis à nu, exhibé, calculé et déformé, dans une violence constante tournée contre les femmes...

Je n'en peux plus moi de cette société cosmétique. Tellement artificialisée que des gamines aujourd'hui rêvent de peser quarante kilos pour un mètre quatre-vingts, tout en se faisant ôter les côtes et boursoufler les lèvres de leur bouche, en se faisant gonfler les seins, raboter les lèvres de leur sexe...

Vous êtes un homme ! Vous comprenez ce que c'est que de voir, tous les jours, des femmes nues — ou tout comme — à l'arrière des bus, dans les couloirs du métro, sur des panneaux d'une taille indécente. Votre tête sans cesse agressée par ces corps maigres, leurs côtes effacées à la palette graphique sinon on les comparerait instantanément aux squelettes sur pieds des camps de la mort. Des femmes objets, crétinisées dans la moindre publicité, des femmes veules... Heureusement que je n'ai pas de télévision chez moi, c'est déjà assez envahissant comme ça partout à l'extérieur.

C'est difficile tout ça quand on est un homme ? Cette iconographie de la rue qui surjoue perpétuellement la domination et l'asservissement ? Publicité sadique... Ah voilà, j'y suis ! Sade en arrière-plan d'une incapable « pensée » publicitaire... Oui, Sade en grand argument déculpabilisant pour monnayer des pratiques perverses. La littérature... la littérature et ses droits infinis. La littérature et son absence de responsabilité... Remarquez, il a fait quelques années en prison celui-là...

Avant... Mais avant quoi bon sang ?

Je peux prendre un mouchoir ?

Avant, j'aimais prendre du temps à jouer avec le sexe de l'autre, dressé dans ma bouche ou à cueillir entre mes lèvres. Je crois que j'aimais tout ce que l'amour à deux pouvait proposer. Et toutes les trouvailles que deux adultes sont capables de partager avec envie... avec désir et réjouissance. Mais, surtout, dans le respect des limites de chacun. Des limites qui pimentent le jeu... où j'étais fière exploratrice. Gourmande même.

La jouissance de l'autre, n'est-ce pas l'une des plus belles offrandes ? Avec son propre plaisir, évidemment !

Maintenant, cela n'existe plus, vous comprenez ? Quelque chose est passé dans ma vie qui a ruiné ce rapport serein au corps, cette

joie du cœur. Mon désir amoureux s'est éteint, du jour au lendemain, alors qu'il était beau, épanoui, libre je crois.

Du jour au lendemain, dix-neuf marches et du dégoût... le rejet du désir de mon partenaire, l'horreur même. Mon ventre est devenu silencieux, douloureux, plus jamais stimulé comme avant, jamais plus bouillant dedans, ou frissonnant, ou délicieusement tourmenté. C'est comme mort, ça n'arrive plus... c'est devenu impossible... je ne comprends pas.

Peut-on s'amputer de son désir sans le savoir ? C'est possible ? Sans opération chirurgicale, je veux dire ?

Je... je ne peux pas expliquer ça sans le rattacher à ce matin où je suis rentrée chez moi complètement fracassée. En miettes. Nauséuse comme jamais. Ces marches impossibles à gravir...

Le simple fait de croiser mon regard dans le miroir après avoir refermé la porte d'entrée m'a projetée dans les toilettes. Là, j'ai répandu tout ce que mon estomac contenait encore.

J'étais mal comme jamais... comme jamais je n'ai été...

Et j'en ai fait des expériences... pourtant, j'en ai essayé des expédients, mais jamais je n'ai été aussi mal... Oh, je vous vois froncer les sourcils ! Je n'ai pas fait des choses trop terribles. Je fume comme je bois, comme je prends de la drogue, comme je fais l'amour : en société, pour le partage de l'ivresse et de la légèreté, en bonne compagnie enfin, en principe, parce qu'il m'arrive quelquefois de mal viser.

Tout est si grave tout autour, si dur aussi... j'ai l'impression que le monde va si mal qu'il me faut dégoupiller... faire retomber la pression. Rire aux éclats, ne se préoccuper de rien d'autre que de vivre l'instant et toute la richesse qu'il peut apporter. Profiter des rencontres, de la diversité, de l'amour en partage... Et puis, reprendre le fil de sa vie sans n'avoir rien réglé, malgré l'ivresse, et

repandre en pleine face la douleur du monde, de ses congénères, la violence de l'époque, le cynisme économique et sa tyrannie... la domination sans cesse reproduite... reconduite. L'asservissement sans frontières, sans limites...

Parce que la marche du monde, la marche forcée du monde, tout autour, c'est purement insupportable, non ?

Excusez-moi ! Je me mets en colère mais je n'en peux plus des tentatives récurrentes de lavage de cerveau. Je suis une femme, tout en formes et il faudrait que je me rabote pour être au format cosmétique ? Et que je gagne des millions en exploitant mon prochain pour avoir le droit d'être considérée ? Une vie en toc, oui...

J'ai l'impression d'être en dépression... d'être en sévère décompression... C'est grave ? Je suis grave... »

8

— Où étais-tu passé ? Ça fait des jours que je t’attends enfermée ici. J’ai même presque plus rien à manger...

— Bonjour Lana. Moi aussi je suis heureux de te voir.

— Baude, ça n’est pas possible ! Tu pars sans prévenir et ça me rend folle... je suis folle d’inquiétude.

— Mais le monde continue de tourner madame. Pendant que tu es à l’abri bien au chaud ici, je travaille, j’organise, je gère mes affaires.

Baude était économe en confidences personnelles. Collectionneur d’adages utiles à couper court il prétendait volontiers que toute vérité n’est pas utile à proférer. Auparavant pleinement disponible, il avait pris l’habitude de disparaître pendant quelques jours. Sans donner de nouvelle. Il filait en pleine nuit quand Lana dormait. Il réapparaissait à sa guise et s’échappait à nouveau. Allait et venait comme il le voulait dans ce territoire.

Il était arrivé les bras chargés de sacs de courses et d’un bouquet de vingt-cinq roses rouges. Il déposa délicatement le bouquet sur la table du séjour. Aligna les sacs.

— Tu peux me donner un vase s’il te plaît ?

Lana se sentit devenir folle. Elle fonça sur lui poings serrés. Tenta en vain de fracasser la poitrine de Baude qui arrêta son geste aussitôt. Ses mains en étau, il serra les poignets de Lana de plus en plus fort. Quand elle eut mal, elle renonça à son geste, lui demanda

d'arrêter. Il relâcha son emprise. Elle frotta ses poignets rougis. Fondit vers le sol, s'agenouilla et pleura.

— Pardonne-moi Baude ! Pardonne-moi... Ça me rend dingue tout ça, complètement dingue...

À chaque retour de Baude elle atteignait des états émotionnels dont elle découvrait la virulence à mesure qu'ils se déroulaient. Elle était systématiquement hors d'elle. Ne s'appartenait plus. Jouait des scènes absurdes de jalousie et autres angoisses. Avant, elle ignorait pouvoir atteindre de tels sommets. Elle se demandait comment elle avait pu changer à ce point. Elle ne se reconnaissait plus. Se sentait trahie par elle-même.

Lana était accrochée. Dépendante. À point. Sa vie sous le commandement de Baude faisait d'elle un être dévoué.

Il l'installa dans un appartement de son quartier. Sept minutes à pied de porte à porte. Elle demanda qui avait habité là avant elle et obtint des réponses imprécises. Son inquiétude d'être abandonnée chevillée à l'obsession, la pensée insupportable d'être mise en concurrence par un homme agaçant ses rares moments d'apaisement, Lana était devenue fragile. Ses schémas de pensée la dégoûtaient. Elle craignait que Baude disparaisse de sa vie. Elle vivait en permanente insécurité. Le danger était partout au dehors.

Lana était en équilibre sur le fil de sa raison. Constamment près de basculer dans une flaque noire. Gluante d'angoisses et d'images invisibles capables de nouer ses tripes. Une boue dans laquelle vautrer la moindre parcelle sensée de son esprit dorénavant capable de jouir de son mal-être répété. De ses scènes enragées. De sa douleur récurrente.

Si Lana trouvait sa situation étrange, singulière, probablement anormale, elle ne cherchait pas à la fuir. Vivre autrement était au-delà du possible. Elle n'en n'avait pas les moyens. Pas la force.

Une liste d'ingrédients de sa vie l'avait orientée vers des études en psychologie. L'ambiguïté de son attirance pour l'extrême. Sa fascination pour la violence. La capacité qu'elle avait de se mettre en danger. Une autre de ses motivations était liée à sa totale incompréhension du schéma familial dont elle était issue. Incapable d'adhérer au mode éducatif qui avait été le sien. Étrangère à ses parents. Autre. D'ailleurs.

Elle pensait avoir été adoptée mais n'avait jamais formulé ouvertement la question à des éducateurs dont elle doutait fermement être la fille. Elle avait préféré prendre la fuite. S'éloigner d'eux. Ne plus donner de nouvelles. Elle n'avait pas répondu aux lettres. Était demeurée sans numéro de téléphone et avait raréfié toute sorte de contact à connotation familiale.

Avec Baude elle se sentait vivre une vie unique. Elle se sentait devenir importante. Elle était malmenée mais elle existait vraiment. Elle comptait pour lui. Ses yeux brillaient quand il la regardait. C'était un cadeau immense.

Quand il décida que le moment était venu, Baude convia Lana à participer à quelques soirées d'arène. Elle fut tour à tour reine puis spectatrice. Le voile du mystère qui avait fondé leur complicité se leva définitivement quand elle vit d'autres corps aux prises avec le même invisible qui l'avait privée de mémoire. La tenant dans le doute de ce qui était survenu dans la cour aux containers. Instillant des fragments de torpeur circulant à jamais dans son être.

Elle céda à l'appel de collaboration et devint préparatrice des reines et des princes. Conseillère quand Baude sollicitait son secours.

Testeuse de drogues nouvelles et de leurs effets secondaires tant intellectuels que physiologiques.

Elle seconda Baude sans qu'il ait pour autant signifié qu'elle occupait un tel poste. Lui n'avait à se justifier de rien tandis qu'elle avait à rendre des comptes. Il l'entretenait, s'occupait d'elle depuis des mois, lui avait sauvé la peau et contribué à sa renaissance, aussi avait-elle dorénavant à tenir sa part pour mériter d'être logée et payée largement. C'était leur accord. À prendre ou à laisser. Un accord très favorable à Lana au regard de celui passé avec les rabatteurs disait-il. Un accord sans contrat qui ne prévoyait aucune rupture de prestation. L'un et l'autre n'avaient qu'à s'y tenir. C'était tout ce qui importait.

— *Number one*, ça te va ? Tu es numéro un, tête de liste, en Une. Les autres viennent après. Pour la paie, c'est pareil. Toi d'abord, les autres ensuite. Ils ne sont pas à ta hauteur. Aucun Lana, tu m'entends, aucun ne compte pour moi autant que toi. C'est pour ça que tu es celle sur qui je veux m'appuyer. Et j'espère que je peux Lana. Je te fais confiance. Tu me connais, c'est énorme ce que je te dis là. Je-te-fais-confiance !

— D'accord, d'accord, merci Baude. Mais... mais si un jour je veux faire autre chose ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Ça ne te va pas ce que je te propose là ? Une vie de rêve, où l'argent coule à flots. Une vie dans une entreprise moderne sans actionnaires véreux. Avec un patron qui est ton ami, ton confident, celui qui te connaît mieux que quiconque. Tout ça c'est moi Lana ! Qu'est-ce que tu veux faire autre chose, c'est un monde quand même ! Écoute-moi bien : je suis là pour toi Lana. Tu le sais : je suis là pour toi.

Elle se raidit lorsqu'il prononça ces derniers mots. Seul baromètre de ce qu'elle avait subi, de cet innommable qui avait scellé leur

union, son corps. Il suffisait parfois d'un geste, d'une attitude, d'un ton de voix, d'un groupe de mots et elle se trouvait pétrifiée. Arrêtée malgré sa volonté. Commandée à distance. Comme téléguidée dans sa propre existence. Elle s'échappait littéralement.

Un trouble inouï s'agitait alors en écho sous sa peau. À travers ses fibres. Au plus profond de ses cellules. Invisible nœud gordien engrammé. Avec ce que Baude appelait ces « fuites » qui survenaient de temps à autres, elle savait qu'il voyait ce qui lui demeurait aveugle. Trop sombre. Inaccessible.

Baude détenait une part de vérité sur son passé. Elle en était fréquemment témoin.

Comment pouvait-elle dire, se dire, ce qui continuait à lui échapper ? Croire les paroles d'un autre quant à ce qu'elle avait vécu ? Comment pourrait-elle rattraper ces heures d'absence pendant lesquelles rien de ce qui s'était passé pour elle, sur elle, en elle, ne pouvait constituer le moindre souvenir ?

Comment pouvait-elle accepter qu'un pan de sa vie appartienne désormais à un autre. Que cet autre soit devenu le narrateur de son absence. Le conteur d'une histoire désormais insipide qui lui avait valu le complet basculement de sa vie.

9

Baude avait développé un business dont il avait pressenti la portée et les bénéfices alors qu'il profitait de la scène du viol de Lana. La facilité avec laquelle les hommes avaient cédé à son chantage l'avait convaincu qu'il venait de pousser une porte prometteuse. La cupidité humaine et son avidité conjuguées à la culpabilité liée au flagrant délit étaient les ingrédients d'une recette à partir de laquelle il s'était promis d'étayer une stratégie imparable.

Spécialisé en psychiatrie pendant ses études de médecine il n'avait aucunement envie d'exercer une profession assermentée. Pas plus qu'il ne souhaitait écouter des malades mentaux lui raconter leur vie. Leur pauvre vie de personnes névrosées. Rongées de l'intérieur par les arcanes d'un esprit fragilisé. Leur corps malmené par les errances de leur mental. Leur vie mise à mal par des antécédents familiaux, des tares non dites, de vieux dossiers jamais parlés. D'irréparables blessures faites à leur enfance.

Pour autant, prescrire quelque molécules détournant la névrose ou la maladie mentale s'était avéré passionnant. Il avait adoré ce jeu de piste et de compositions. Mis un zèle incontestable à parfaire son apprentissage dans cette partie de son cursus. De tout son parcours, c'est en chimie qu'il avait obtenu ses meilleurs résultats. Ses professeurs projetaient une suite en laboratoire de recherche. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur la sagacité de leur étudiant. S'il

s'engageait à suivre leurs recommandations, Baude serait rapidement à la tête d'une équipe disposant de moyens pour la recherche et les découvertes essentielles pour l'avenir de la santé mentale.

La quête d'adaptation humaine à une société malade et suicidaire rendait Baude cynique. Il écoutait ses enseignants. Buvait leurs mots flatteurs. Il s'amusait de leurs fantasmes. Mais refusait de participer à la grande mascarade de l'empathie pour la souffrance. Du soin à l'autre pour son acclimatation au grand jeu du massacre planétaire.

Il avait mieux à faire que de tenter l'apaisement du tourment existentiels d'êtres toujours plus angoissés par un système toujours plus malmenant. Un système féroce dans lequel seuls les plus dingues tenaient le cap. Ou les béquillés sous camisole chimique.

Les autres chargeaient. Ils souffraient. Se suicidaient. Développaient de nouvelles maladies. Peu traversaient la vie indemnes de toute pathologie liée aux excès de la modernité.

Plus la prédation du système consumériste se répandait sous l'égide du commerce globalisé, plus la société évoluait technologiquement, plus les maladies se développaient. Les maladies mentales en particulier.

Il l'avait constaté pendant ses études, statistiques à l'appui. Comment survivre dans un système assénant la profanation en valeur suprême ? Le mensonge en carte maîtresse. La destruction de la planète en affirmation absolue de la haine de la vie.

Pour Baude, il était plus stimulant de profiter de ce qui serait rentable et de trouver quoi. Il n'était pas fait pour conformer ces niaiseries-là : la douleur d'humains angoissés par leur finitude, la mort en unique certitude, passant leur vie à tenter d'éviter de vivre de peur de mourir.

Guerres. Effroi. Violence. Désinformation. Conditionnement de classe. De caste. De genre. Les ingrédients du jeu de dupes étaient multiples et se renouvelaient peu. Baude se désolait de cet état-là des âmes humaines. Il avait aussi compris que certains valaient plus que d'autres. Que certains choisissaient leur camp. Il était de ceux-là.

Il avait découvert et étudié les errances psychiques de ses congénères. S'était instruit des vertus de nombreux produits de synthèse dont il connaissait peu ou prou l'influence sur le cerveau et l'organisme. Fermement décidé à tirer son épingle du programme en cours, il avait constitué une première équipe de travail avec Lana et ses deux violeurs. Il constata avec intérêt que Lana était dans l'incapacité de reconnaître les deux hommes qui avaient abusé d'elle. Quand bien même elle avait affaire à eux quasiment tous les jours. Hormis une haine épidermique à leur rencontre, elle ne se souvenait pas plus d'eux que de ce qu'ils lui avaient fait endurer.

Les nouvelles recrues prirent l'engagement de ne jamais plus toucher Lana ni d'évoquer leur crime sans quoi Baude les dénoncerait à la police. Il sut se faire convaincant : il possédait des preuves par l'image, les tenait pour dix ans, les dégagerait de son futur bien avant. Ces deux-là, il ne les sentait qu'à moitié. Ils seraient ses testeurs en tout genre. Mais avant d'éventuelles tentatives de prise de pouvoir ou autres ingérences, il se séparerait d'eux.

Ils décidèrent de s'affranchir quatre ans plus tard. Il fallut encore six mois avant que Baude n'obtienne la confirmation de leur mort survenue lors d'un triste règlement de compte entre trafiquants de drogue. Ils avaient à peine eu le temps de développer une activité « autonome » bien qu'impulsée par Baude. Et de se faire pointer le moment venu. À l'évidence il fallait être bon pour survivre dans le

milieu des affaires particulières où tout ne pouvait être confié à n'importe qui.

Baude constitua d'autres binômes. L'équipe s'agrandit.

Le chef était un collectionneur amateur d'hommes. Il désignait ses amants parmi les hommes recrutés. Choisisant l'un ou l'autre à tour de rôle et selon son humeur. Il jouait la mise en concurrence par le lit. Chaque nouvelle recrue subissait le même dressage que Lana en son temps. Présence, omniprésence, absence non expliquée, en une boucle à plier toute velléité.

Asservis à ses ordres et à ses soins, les membres de l'équipe devenaient de dociles objets dans son giron et de redoutables mafieux rabatteurs dans le cadre de leurs missions. Tour à tour amants puis manants ils étaient en rivalité. Se surveillaient et se dénonçaient mutuellement. Ces hommes ne se faisaient pas de confidences pourtant Baude recevait les informations dont il avait besoin pour tenir ses troupes. Il se faisait craindre et respecter. Savait y faire avec les faiblesses humaines. Exhumait à l'envi le plus sombre de chacun. Il régnait en maître tout-puissant sur une troupe puissamment malveillante. Jouait de chantage voire de violence au besoin.

Dans son monde l'autre était marchandise ou concurrence. Potentielle valeur ajoutée pour un marché juteux. Rival pour assouvir les désirs du maître incontesté. Un outil et un défouloir. Une arme parfois.

Protégée de Baude Lana était intouchable. Elle était l'égale du chef et devait être considérée comme telle. Chaque membre de l'équipe s'engageait à la respecter quel que soit son degré de consommation d'expédients. Baude posait que la drogue ou l'excès d'alcool ne constitueraient aucune excuse à quelconque agissement malvenu.

La peine encourue serait non négociable. Les hommes étaient avertis des conséquences de leurs potentiels manquements, ils s'engageaient sous serment et tenaient leur ligne.

En réunion de cadrage il illustrait son propos en faisant circuler les photos d'un homme surnommé Batch. Nu corps et visage tuméfiés. Une perforation à hauteur du cœur. Ses organes génitaux tranchés déposés sur sa poitrine ensanglantée. Il n'en fallait pas plus pour faire marcher les troupes au pas cadencé. Débordements limités. Tentatives de tromperie jugulées.

Lana observait cette meute rivalisant de cruauté pour continuer à bénéficier des faveurs de son maître. Prédateurs cyniques et manipulateurs tout autant que Baude dont ils avaient largement de quoi s'inspirer.

Le business qu'avait construit le patron était florissant et chacun recevait sa part sans y trouver à redire. Chacun vaquait et tenait son rôle. Elle y compris.

Jusqu'à ce soir.

Jusqu'à Natacha et l'écho à travers ses yeux. Jusqu'à ce regard qui avait violemment remis en question des années de complicité et ouvert une faille de laquelle remontait une puissante lame de fond.

Lana avait eu mal. Pour cette jeune femme au regard si intense. Pour elle qui depuis tant de temps avait endormi sa douleur pour éviter de la considérer. Elle qui s'était enfuie de sa vie. Mise à la marge d'elle-même. Dévouée et dédiée à Baude.

Elle avait capté un regard qui avait sonné le moment de remettre les compteurs à zéro. Appelé au rebond hors de cette prison dorée. Intimé d'inventer de nouvelles gammes dans une partition solo. Il était temps pour elle de recommencer à jouer à deux mains.

Elle avait reçu l'ordre de s'échapper. Et sut en même temps qu'elle en trouverait la force.

Pitz racontait qu'il s'était laissé aller à faire croire à un début de relation amoureuse, quelques temps après la rencontre avec sa nouvelle Natacha en cours de dressage.

— Tu vois Lana, dans le boulot, c'est ce que j'aime le moins... Parce que l'amour, les sentiments, je trouve ça vraiment compliqué. D'ailleurs, je me demande bien pourquoi les gens... les femmes surtout... ouais, les femmes, je me demande bien pourquoi les femmes ont envie d'être avec un type comme moi.

— Tu ne te poserais pas trop de questions Pitz ? Personne n'a envie d'être avec toi. D'ailleurs, personne n'est avec toi, c'est signe à mon avis.

Lana regarda à nouveau Natacha. Elle la vit pâlir. Elle observa des mouvements nerveux sur son visage. Croisa son regard. Un écho en elle soudain. Douleur au ventre. Boule coup de poing dans son corps. Elle déglutit avec peine. Se tourna aussitôt vers le miroir en quête de son reflet. Que se passait-il ? Pourquoi cette agitation ? Qu'est-ce que cette gamine racontait malgré elle ? Lana vit le reflet de son regard inquiet et ferma les yeux. Elle respira lentement. Massa son visage des mâchoires aux tempes.

Pupilles moins dilatées. Patte de lion détendue. Elle devait afficher sa bonne figure. Il le fallait impérativement. Elle reprit sa routine préparatoire en regardant les deux rabatteurs du coin de l'œil.

L'un et l'autre fascinés par le récit auquel se livrait Pitz n'avaient semble-t-il rien capté. Comme s'il n'avait pas entendu les piques de Lana, le fanfaron poursuivait sa diatribe en nommant l'atout qu'il tenait sous le ceinturon et dont il se servait à merveille.

— J'appelle ça ma carte maîtresse. C'est quand je sors le grand jeu. Bien sûr, physiquement je suis plutôt quelconque. Mes mains sont courtes, et les femmes adorent les mains des hommes. Les doigts longs des pianistes. Les mains larges des bûcherons.

Elle avait vu Pitz lever ses mains devant ses yeux et Nacham avait poursuivi.

— Les nanas elles croient que les mains ça dit l'état de la bite. Que tu peux comparer quoi.

— Ben je te garantis que c'est pas mes mains qui me font rabattre ! D'ailleurs, je ne comprends pas comment je m'en sors, mais ça marche toujours. Mais sous le ceinturon, je te garantis que c'est pas pataud là, hein ! Je pourrai en dire long sur le sujet. Je suis sûr qu'elles le sentent les salopes. Elle sentent quand je les drague que j'en ai sous le capot, si tu vois ce que je veux dire. Grand mécanicien et grande maîtrise !

Lana entendit leurs rires carnassiers de complicité masculine. Elle lança un regard noir en direction des deux hommes. Caressa le visage de la jeune femme.

— N'écoute pas, s'il te plaît. Il ne sait pas ce qu'il raconte. Toi, tu es belle à aimer, c'est sans négociation ni question... Les gars, vous ne voulez pas aller plus loin, vous me gênez dans mon travail !

Pitz et Nacham reculèrent jusqu'à l'encadrement de la porte. Lana déshabilla Natacha. Elle savait qu'elle n'avait pas le droit de se débarrasser d'eux. Ils resteraient avec elle jusqu'à l'arène au cas où elle aurait besoin d'aide pour contenir la candidate.

C'était la règle. Une de plus parmi celles qui faisaient le succès des affaires comme celui des soirées dans un marché en pleine expansion. Qui forçait leur complicité dans un système de domination éhonté. Qui obligeait leur capacité à se supporter dans un cadre imposé sans lequel la barbarie les aurait indubitablement portés les uns contre les autres. Tant de rage sourde, de haine ravalée parmi la horde menée par Baude.

Pitz avait pris le temps de ferrer le poisson : ne pas donner de nouvelles pendant quelque temps, puis téléphoner avec insistance au bureau pendant ses journées de travail. Excuser son absence et obliger la conversation. Persévérer jusqu'à obtenir l'accord pour une nouvelle rencontre. Si elle refusait il pouvait l'attendre à la sortie du travail. Lui faire la surprise de sa venue et l'emmener prendre un verre au bon endroit. Sinon prendre rendez-vous dans le bar où ils s'étaient rencontrés et jouer le grand jeu de la séduction conquérante auquel il peinait à se plier. Ce n'était pas une affaire d'imagination — ça marchait plutôt bien dans sa tête. Davantage une histoire de rôle pour lequel il ne se sentait pas beaucoup de talent ni de langage efficient. Autant il savait nommer crûment ce qu'il voulait d'une femme. L'insulter pour s'exciter. La malmener en lui disant qu'elle finirait par aimer ça. Associer les gestes à la parole. Autant il avait difficilement les mots pour alimenter une conversation de charme. Aligner des phrases sous couvert de ce qu'il savait vouloir obtenir sans laisser rien paraître lui imposait un exigeant effort de dissimulation. Il se trouvait maladroit à cet endroit.

Lana demanda aux deux hommes de quitter la pièce afin qu'elle prépare la jeune femme. Elle n'en pouvait plus d'entendre Pitz. Son discours approximatif plein d'emphase couplé à son excitation de rabatteur spontanément grandi de voir sa pouliche choisie par le

patron pour l'arène de ce soir. Ils se tinrent dans le couloir près de l'encadrement de la porte demeurée ouverte.

Lana déplia le siège mural puis installa Natacha dans la douche à l'italienne. Le pommeau déversait une eau chaude dont elle réchauffait ses mains autant que le corps de la jeune femme couvert des picots de ses pores contractés. Lana se sentit traversée par le froid qui avait envahi le corps de Natacha. Un froid anormal. Trop puissant. Elle eut un pincement au cœur. Arythmie douloureuse. Elle prit appui d'une main contre le mur carrelé. Une vague de tristesse l'envahit. Pressentiment que la mort planait au-dessus d'elle. Le regard accablant à nouveau rivé à ses yeux. Impossible à éviter. Elle prit peur pour la reine de ce soir. Sentit que quelque chose risquait de mal tourner pour elle.

Lana perçut un déchirement dans son bas-ventre en écho avec celui d'une Natacha pétrifiée. Au diapason à son insu. Des impressions électrochoc s'empilaient. Regards mêlés. Ses yeux fouillant ceux de Natacha au-delà des iris. Elle voulait lire la jeune femme à livre ouvert. C'est ce qui l'intéressait dorénavant. Ce qu'elle recevait, les sensations qui la traversaient renforçaient sa conviction que cette personne n'avait rien à faire parmi eux ce soir. Sinon risquer sa vie pour un chantage d'affaires auquel elle n'avait pas demandé à être associée.

Lana ne comprenait pas ce qui la percutait. La confusion était sur le point de l'emporter alors qu'elle était en mission. Elle avait du travail à avancer et perdait du temps à tergiverser. Pourquoi portait-elle cette attention à la reine d'un soir ? Pourquoi éprouvait-elle des sensations inquiétantes dans sa chair auxquelles elle accordait du crédit ? Qu'est-ce que ce regard appelait en elle ?

La soirée l'attendait. Ses préparatifs prenaient du retard. Elle avait grandement besoin de clarifier ses esprits.

Elle déchaussa ses escarpins avant d'entrer dans la douche tout habillée. Elle modula le mitigeur pour recevoir une eau très chaude et entreprit de caresser Natacha pour la mettre en condition. Son corps rond lui plaisait. Son regard perdu cogna encore plus fort dans son ventre.

Elle sentit le désir vibrer dans ses chairs. Sourit à cette sensation qu'elle pensait à jamais disparue. Se réjouit de cette reconnexion inattendue. Elle embrassa Natacha et la remercia d'avoir ravivé le feu dans ses fibres. Elle eut envie de faire l'amour à cette femme.

— Tout va bien ma belle. Je suis là pour toi.

Depuis le couloir Pitz poursuivait son récit. Il était revenu chez la reine en sa compagnie. Il s'agissait de prolonger quelques investigations notamment celles de l'épreuve sous psychotropes. Le rabatteur s'était d'emblée permis des débordements sexuels — elle ne se souviendrait de rien — qu'il avait rapportés à Baude. Il l'avait baisée dans tous les sens, insultée et battue : les oranges de la cuisine l'avaient inspiré qu'il avait glissées dans une serviette éponge. Trois seulement. Il avait visé le bas du ventre pour éviter des bleus trop évidents. Ses yeux fichés dans le regard d'un animal effrayé il l'avait battue puis réconfortée. Avait promis douceur et amour. Il l'avait à nouveau baisée avant de la sodomiser brutalement.

Le chef savait se montrer sévère en cas de dérapages mais il avait récompensé Pitz pour les informations qu'il avait notifiées. Pour la qualité de la candidate qui pourrait être utilisée avec du gros poisson. Une soirée d'importance arriverait bientôt. Ils avaient établi un planning : Pitz devait accélérer les tests, l'échéance lui demeurant inconnue.

— Tu vas me ramener des photos maintenant. On va la faire travailler très prochainement celle-là, je la sens bien. Je la veux nue ou court vêtue, selon ce que ses placards proposent. Tu la fais poser,

tu la fais t'aguicher devant l'objectif. C'est pour le catalogue, tu connais.

— La salope est plutôt classique. Il n'y a pas grand-chose de stimulant chez elle.

Baude s'était aussitôt raidi. Il avait approché son visage de celui de Pitz. Le regard sous tension planté dans celui du rabatteur. Pitz avait senti un mouvement nerveux de tentative d'avalement de salive. Sa bouche était sèche. Sa peur évidente.

— Respect Pitz... Je te l'ai déjà dit. Je veux du respect quand tu parles de reines et des princes. Les insultes, c'est intéressant ailleurs. Pas dans nos discussions.

Baude avait levé la main vers le visage de Pitz. Nuque tendue, Pitz avait battu trois fois des paupières au moment où Baude avait posé la main sur sa joue. Il ne s'était pas rendu compte du mouvement de ses cils, tandis que Baude, lui, surveillait et captait le moindre de ses tremblements. Le plus infime signe d'ascendant sur son personnel le satisfaisait. Baude avait caressé la joue de Pitz. Les poils de barbe naissante crissant sous ses doigts.

— Je m'excuse Baude. Désolé. Je...

— On dit « excuse-moi Baude ». Tu proposes tes excuses et c'est à moi de les accepter... Ou pas.

Baude avait fixé silencieusement Pitz jusqu'à ce que celui-ci baisse les yeux.

— Je te rappelle que nous devons notre vie... oui, notre vie, à celles et ceux que nous débauchons pour les embarquer dans les soirées. Sans reines et princes, pas de travail, pas d'argent, pas de drogue, pas de Pitz... pas d'avenir.

— OK Baude, excuse-moi. Je ferai attention. Je te promets.

Pitz avait laissé passer une semaine et s'était rendu au travail de Natacha. Juste en face de la porte de l'établissement, il s'était adossé à une grille et l'avait attendue. Elle avait changé de visage en l'apercevant. Ses traits subitement durcis. Elle avait détourné le regard et tourné les talons. Mais il l'avait appelée. Devant tout le monde il avait prononcé son prénom.

Était-ce pour éviter la pression de la rumeur parmi ses collègues qui quittaient leur travail en même temps qu'elle ? Était-ce par dépit ? Elle s'était retournée et Pitz avait obtenu un rendez-vous pour le lendemain.

Dorénavant la photo de la jeune femme figurait en troisième page du catalogue. Une barre noire couvrait ses yeux en un artifice qui suffisait à la rendre méconnaissable. Elle était une page de plus dans le livre à fantasme qui répertoriait à saturation des corps sans yeux. Des objets inconnus potentiellement offerts à leur usage dont la photo se trouvait connotée à la marge. Spécificités comme les calibrages y étaient dactylographiés en un code nécessitant une interprétation de connivence. Le nombre de photos d'hommes allait augmentant en deuxième partie d'ouvrage.

Dans ce catalogue d'une nomenclature particulière, l'image des corps anonymisés offrait la garantie que le client s'intéresserait à tout autre chose qu'à la profondeur de leurs regards. La chair était le premier appel. L'outil de séduction.

Lors des préparatifs de soirées Lana avait pour rôle de brouiller les pistes. D'effacer les traces trop aiguës. De masquer les visages par le maquillage comme de voiler les défauts d'une peau. Elle couvrait les tatouages, rebouchait les percements. Elle costumait reines et princes et allait jusqu'à exiger du public qu'ils leur laissent certains vêtements. Tout le monde ne pouvait être dénudé aussi créait-elle

de faux atours qui eux-mêmes créeraient des souvenirs déformés dans l'esprit des clients réunis dans l'arène.

Une fois seulement un client avait cru reconnaître l'un des corps exposés dans le catalogue. Un grain de beauté singulier l'avait convaincu qu'une photographie était celle d'une ancienne maîtresse. Baude commentant les annotations marginales avait eu vite fait de lui faire admettre le contraire. La fille qui avait été préparée pour la soirée avait été raccompagnée chez elle. C'est un des rabatteurs qui avait compensé. La soirée avait été intense. Le client dépassé par des jeux auxquels il ne s'était pas préparé donna le meilleur de lui-même. D'excellentes photos s'ensuivirent.

Pour créer davantage de trouble chez les participants aux soirées d'arène Lana avait proposé à Baude de mélanger les nus d'hommes et de femmes. Que le catalogue offre également des photos pornographiques. Qu'ils réinventent un outil à créer du fantasme. Qu'ils parent les soirées de nouveaux atours prompts à déranger voire à stimuler. Des nouveautés qui continueraient de leur attirer une clientèle payant rubis sur l'ongle. En espèces sonnantes et trébuchantes.

La nouveauté était sans conteste un puissant stimulant pour leur business. L'effet de surprise également. Lana le voyait aussitôt que les clients entraient dans l'appartement. Le goût du risque voire du danger les excitait. Les mises en scène qu'elle préparait et renouvelait soigneusement les embarquaient. Mais le franchissement de tabous et le jeu avec les interdits demeuraient les moteurs les plus prometteurs.

Fascinés par le corps des femmes et vertigineusement attirés par celui des hommes, elle amenait les clients à lâcher la retenue. D'aucuns goûtaient à ce qu'ils n'auraient jamais osé. Versaient dans la réalisation de pratiques qu'ils ne se seraient jamais permis ailleurs

qu'ici. Parfois malgré eux. Par mimétisme. Par défi. Par fierté. Et crainte du qu'en dira-t-on dans leur milieu professionnel ou dans leur zone d'exercice du pouvoir.

Baude et Lana étaient convenus qu'ils réorganiseraient le catalogue. Le projet était à l'étude tout comme celui de soirées pour une nouvelle gamme de clientèle. Ils trouveraient une logique pour mettre en scène un nouveau récit des corps. Une stratégie visuelle prompte à intensifier le bouleversement des amateurs de chair à effusion.

« Il m'est arrivé de forcer la dose en alcool ou en drogues... Mais jamais je ne me suis jamais sentie aussi près de mourir... que... que dans les escaliers. Cette fois-là, c'était comme si j'assistais muette et sans force à mon départ pour l'au-delà. Une terrible sensation de... mort imminente, je cois que c'est comme ça qu'on dit. Le cœur dans les carotides prêtes à déchirer la peau du cou, la peau de l'aine. Cogne, cogne, cogne... Le ventre broyé sous je ne sais quelle pression, un truc surnaturel, violent, pas humain... qui serre, tord, écrase.

Je vous garantis que ce n'était pas un voyage d'agrément. Ah ça non ! Pas un truc confortable comme ceux qui sont revenus de la mort racontent : le corps au calme, une infinie douceur, la lumière au bout du tunnel avant le retour parmi les vivants...

Non... dans mon cas, c'est violent. Je sens que je meurs parce que ce qui se passe est trop atroce pour que mon organisme puisse le supporter. Je sens que je meurs parce que je ne peux pas endurer ça. Je sens que je meurs parce que c'est trop pour moi. C'est odieux. Insupportable. Alors je m'efface... je cède la place... j'accepte de mourir pour ne plus supporter...

Je peux... un mouchoir s'il vous plaît ?

Je crois que c'est ça. Je crois qu'un truc trop atroce m'est arrivé. Quelque chose qui lamine le corps et qui lui laisse comme seule issue

de secours l'extinction. L'extinction des feux, l'arrêt des capteurs sensoriels pour partir dans les moins pires conditions. Trop atroce sinon...

Oui, j'ai déjà pensé au suicide. Tout le monde, non ? Vous avez vu dans quel monde on vit ? Dans quelle folie il faut essayer de tenir le coup... La blague ce monde non ? La concurrence entre les personnes est permanente, et dès l'école maternelle quasiment. L'avenir est plus sombre qu'un ciel d'orage. La planète est bousillée par des décennies d'industrie centrée sur le profit, avec l'argent et son accumulation en valeurs dominantes. La magouille est partout du sommet des États au centre des banques, des multinationales aux paradis fiscaux... Avec, en tête de proue, le modèle bourgeois à révéler et l'accumulation de biens en valeur supérieure. L'argent, l'argent, l'argent...

Même ici c'est l'argent qui domine ! Entre vous et moi : le fric ! Quelques mouchoirs aussi...

Et dans ce marasme, il faut essayer de garder la tête hors de l'eau. Se dire et se convaincre qu'on va se faire une place, sans piétiner personne. Tu parles !

Alors, les soirs où la peine est trop grande, le suicide... la possibilité du suicide devient un pis-aller... Oh, je vous vois venir, vous allez vouloir me donner des pilules qui font voir la vie en rose. Mais rassurez-vous, chez moi, c'est provisoire ! C'est passer l'envie de dégager de la surface terrestre... C'est l'hyper lucidité mon problème vous voyez. Bien sûr je me dis que si c'est trop compliqué, trop rude, impossible, je pourrai toujours m'en aller.

Mais je suis joueuse, au fond, et j'en redemande... Parfois je me dis que je suis complètement masochiste. Ou que je manque terriblement de courage... C'est vrai : pourquoi accepter de vivre dans ce monde pourri ? De vivre à une époque où ceux qui

représentent le pouvoir ne l'ont plus, mais font comme s'ils n'avaient pas encore découvert leur dépossession. Quel jeu de dupes ! C'est dur, terriblement dur ce monde où l'être humain est devenu une marchandise comme une autre, où certains sont dépecés de leur vivant pour que leurs organes servent à ceux qui ont les moyens de s'en payer des *neufs*, où la corruption et le détournement d'argent sont au cœur des affaires... alors que les populations doivent être honnêtes, droites, alors qu'elles paient des impôts et des taxes de plus en plus lourdes, quand les plus fortunés ne contribuent plus au collectif.

Finalement, l'espèce humaine évolue au grand ralenti. À bien y regarder, on est en pleine époque féodale. Et malgré tout ce qu'on dit, ou tout ce qu'on croit, quand on n'est pas né du bon côté de la bourgeoisie, c'est bien plus difficile de se faire une place. Alors, oui, il m'arrive d'avoir envie de jeter l'éponge de la servitude consentie. Et le suicide, là, j'y pense...

Ce qui est bizarre, c'est que, depuis que je vous consulte, j'ai l'impression de me fabriquer des souvenirs. L'impression que je m'invente un passé... Oh, pas celui d'avant la nuit sans mémoire, non... Mon passé relativement présent. Celui depuis cette absence à moi-même. Comme si je voulais forcer ma tête à faire venir des images ou des sensations. Comme si, autour des escaliers, il fallait absolument que je trouve un récit, quelque chose à dire, quelque chose à comprendre pour me déprendre de cette impossible ascension... et de ce qui a précédé mon retour à la maison.

Mais... ça reste sans images dans ma tête. La télé est morte, les sensations sont éteintes, absentes. En revanche, j'ai toujours l'inconfort accroché au ventre quand je rentre chez moi.

Dites... on peut vivre quelque chose de très violent et ne plus s'en souvenir ? On peut prendre de la drogue qui efface la mémoire ?

Comme ce truc qui s'appelle la drogue du violeur ? Ça arrive dans la vraie vie ? Ça a pu m'arriver ça... je veux dire : j'ai pu avoir été détournée par de grands malades le temps d'une nuit et ne plus me souvenir de ce qui s'est produit ? Avec... en guise de mémoire, un corps tatoué de l'intérieur... parce que j'ai la sensation que mon corps sait ce qui s'est passé et le sentiment que ma conscience ignore ou rejette...

Mais qu'est-ce que j'en sais moi si c'est une nuit ou des nuits de détournement de moi !

Vous doutez, c'est ça ? Je le vois dans vos yeux... Vous doutez que j'aie pu être droguée sans le savoir ? C'est... c'est rude, c'est moche, c'est dégueulasse même ! Si vous vous doutez de moi... de mon histoire... à qui est-ce que je vais pouvoir parler, hein ? Qui va entendre ce que j'ai à dire ?

Qui ? Vous pouvez me le dire ? Hein, qui ? »

Chant des cigales dehors. Elle se demande quel jour on est. Quel jour elle est. Qui elle est.

Elle ne sait plus depuis combien de temps elle dort. Depuis quand elle flotte. Ou plutôt depuis combien de temps elle a été débranchée.

Sa tête dans une presse qui l'enserme par les tempes. Marteau accroché aux cervicales. Tape. Burine régulièrement contre les vertèbres. Résonne dans la moelle épinière en un épais fracas intérieur.

Elle s'étire lentement. Avec une infinie précaution. État des lieux articulation après articulation. Elle vérifie qu'elle est connectée à l'ensemble de ses parties. Scanner lent et précis. Elle veut déceler la moindre parcelle affaiblie. Que rien de ce qui s'est joué ne lui soit épargné.

Dedans. Dehors. Sensation de n'appartenir à aucun de ces éléments. D'être ailleurs. Ni tout à fait présente ni complètement absente.

Allongée sous un drap qui a dû être frais elle sent des contusions dans son ventre. Glisse sa main droite sous les draps et touche son sexe. Boursoufflé. Tuméfié. Son dos tiraille. Pointe des seins douloureuse. Poignets bleuis. Elle imagine sa tête. Moue de dépit.

Elle sait qu'elle a été déconnectée pour correspondre à la réalité de Baude. Elle a vécu un nouvel assaut de vengeance. De redressage de tort. Elle a été défaite d'elle-même pour qu'il obtienne ce qu'il cherchait. Pour confesser malgré elle. Rouée de coups et oublier qui les assène.

Humiliée. Abaissée. Torturée. Peur instillée et docilité retrouvée. Esprit et corps douloureusement séparés. Distordus. Arrachés l'un à l'autre. Comme il veut quand il veut.

— Et moi ? Et mon avis ? Hein ! Tu t'en fous de mon avis !

Elle se surprend à prononcer ces mots et se tait aussitôt. Si quelqu'un venait à l'entendre...

Contusion des muscles abdominaux. Mal au fond des yeux. Tension insupportable. Cœur cogné sous les côtes. Carotides battantes. Écœurement.

L'odeur de sa transpiration révèle un méchant cocktail récemment ingéré. Des larmes coulent dans son cou. Elle devine qu'elle n'a pas vu la douche depuis trop longtemps.

Elle cherche une parcelle de souvenir mais c'est l'absence. À nouveau le trou. Béance dans sa vie. Morceau de paysage noir. Noir sombre. Sans connexion. Éteinte pendant un moment dont elle ne se souviendra jamais elle se rallume dorénavant. Lentement. Amoindrie. Grignotée. Taxée malgré elle.

Baude en tenant de ce pouvoir-là. En récipiendaire d'une mémoire dérobée. Volée. Enchaînée. Témoin d'actes qu'elle ne pourra qu'imaginer.

Nausée plein le corps. Douloureuse et meurtrie. Sa vie au bord du vide. Le souvenir ne lui reviendra pas. Nouveau trou au poinçon dans la passoire qu'est devenue sa mémoire il demeurera absent à jamais. Elle le sait. C'est ainsi.

Pourtant elle commence l'enquête et les questions surgissent. Quels produits ? Quels outils ? Quels châtiments ? Des flashes dans ses yeux. Des scènes affleurent. Pas les siennes. Pas celles en lien avec ce qu'elle ne saura jamais. Elle voit des pans de soirées de débouillage suivant à la lettre le protocole de recrutement. Le fichage des candidats. Les tests multiples organisés pour eux. Avec eux. L'attirail de chimiques à lever les barrières du consentement. Elle voit les exécutions de peines. Se figure la sienne il y a peu.

Lana cherche un écho dans ses chairs. Une connexion vibrant comme aimantée par ce qu'elle connaît des possibles. Rien.

Elle voit les déguisements dont sont parés reines et princes. Ceux proposés aux convives en guise de jeux d'enfants curieusement dégénérés. Elle les voit les aider à se préparer. Se laisser caresser par quelques impudents. Les laisser croire qu'ils l'auraient ensuite avant de refermer sur eux l'étau du refus. La frustration surgissant dopant leurs capacités. Baude rappelant le cadre. Les hommes à ses ordres. Tous. Rabatteurs ou clients. Le chef en monstre d'orchestre faisant jouer en force une partition cavalière.

L'image des éclairages de l'arène attise la douleur dans ses yeux. Séances de photographies consenties ou à l'insu. Canapés de cuir blanc sur parquet en chevron dans un appartement bourgeois tout à fait rassurant. Parties fines sous œillette. Caméras dissimulées. Fichage et listings du beau linge se perdant en passant chez Baude. Pour un service. Une soirée de débauche. Un chantage à opérer. De l'argent en échange d'une administration de biens humains au service de trafics d'influence.

Lana soupire. Elle doit faire avec son invisible. Indicible. Innommable. Elle a fait. Elle fera.

Son corps dit la violence subie. Une fois encore sa tête n'a rien à raconter mais sait trop bien. Il manque une nouvelle pièce au puzzle de ses nuits. Une de plus. Une de trop.

Elle peut deviner. Procéder par déduction. Elle connaît l'ensemble des outils et le peu d'imagination de Baude qui se contente de renouveler sa gamme au fil des avancées en chimie. Pas en torture ni dommages sexuels. Dans ce domaine il semble que tout ait déjà été conceptualisé et expérimenté. Elle sait qu'en dehors du *snuff* qui promet la mort le reste finit toujours par devenir supportable.

Défilent dans ses yeux quantité de corps au supplice. Poussés au-delà des limites. Dégondés pour subir ce qu'ils ne pourraient supporter de leur plein gré. Drogés pour briser les chaînes de leur retenue. De leur éducation. De leur liberté de choix. Effraction des physiques. Esprits choqués et meurtris. L'autre en objet asservi. Sans défense et sans choix.

Elle soupire. Tant d'hommes capables de se ruer sur des êtres défaits. Le regard aux abois. Tant de types usant et abusant sans état d'âme. Dans un petit théâtre où l'autre est poupée de chiffon à articuler et à agencer le temps d'assouvir ses fantasmes. Les plus tordus étant les bienvenus chez des hommes se croyant autorisés d'avoir payé pour la matière première. Ou, quand une autre personne paie pour eux, des hommes qui dépassent toute limite parce que la soirée leur est offerte.

Qui paie a droit. Tous les droits et les travers c'est entendu comme ça dans le monde de la prestation de service sexuel.

Envie de plonger. De sombrer. Ne plus affronter. Laver l'ordure et ne plus revenir. Jamais.

Mal au corps. L'âme endolorie. Sale et salie.

Lana a besoin de dormir encore.

Depuis le début du récit de Pitz, Nacham buvait ses mots. Bouche entrouverte. Fasciné par la pseudo maîtrise de l'aîné expert en matière de rabattage tandis que lui débutait encore. Il avait découvert la jeune femme le soir même au moment de l'aider à monter dans le taxi. Il en avait appris un rayon en quelques minutes ce qui laissait présager une nuit démente. Assis sur la banquette arrière, la fille coincée entre eux deux, il avait senti la pointe de son sexe se tendre lentement contre le coton de son slip et avait frissonné à cette caresse. Il avait posé sa main sur son entrejambe. Chauffé son sexe à la chaleur de sa paume traversant la toile de son jean. C'était doux. C'était bon. Il aimait sa caresse.

Pitz avait raconté comment il avait consigné les états de service de Sophia, pendant que les deux femmes étaient sous la douche. Il avait à dessein prononcé le prénom dorénavant interdit pour donner clairement à comprendre à Nacham comment il maîtrisait la situation. Si Pitz était amené à prendre des responsabilités, Nacham ferait partie des affranchis. C'était toujours ça de pris.

Fiche bristol B5 quadrillée contenant ses nom prénom et adresse. Code d'accès à l'immeuble. Numéro d'étage et de porte. Téléphone personnel et professionnel. Adresse de l'entreprise et son activité. La reine de ce soir était salariée dans une agence de graphisme dédiée au domaine de la culture. Un emploi dont elle racontait les

particularités avec vivacité. Elle vivait seule dans un appartement de deux pièces — une trentaine de mètres carrés — agencé avec goût et simplicité. Plein de livres. Un père décédé l'année précédente des suites d'une longue maladie ainsi qu'énonçait pudiquement sa formule couvrant les raisons d'une fin dont il n'entendra jamais prononcer le diagnostic. Une mère installée dans l'Aveyron depuis fort longtemps. Peu de contact avec sa famille ce qui était préférable. Pas d'addiction particulière hormis la cigarette, la consommation soutenue de café et l'apéritif récurrent. Pas d'empêchements sexuels. Tout terrain en toute position. Ni tatouage ni percement. Discrète cicatrice d'une opération de l'appendicite survenue dans l'enfance. Tâches de rousseur sur un dos musclé, très bon stimulant. Suceuse de qualité. Vagin trempé. Cul délicieusement serré. Fontaine après une longue fouille.

Prince charmant à ses heures de rabattage il connaissait la routine. Il avait décrété qu'elle cherchait certainement le grand amour attentionné comme bien des femmes. Il n'avait eu aucun mal à la ferrer en usant de son charme artificiel d'homme poli et prévenant. Elle était cultivée. Lectrice et amatrice de poésie et de théâtre. Avait un bon réseau relationnel et aimait particulièrement boire à l'excès. Une vraie bombe au lit surtout après les psycho. Praticable par tous les orifices et même par gros temps. Jouisseuse sous les coups.

— Le pied qu'elle a pris quand je l'ai bousculée, tu aurais vu ça. Elle en pissait du vagin. C'était énorme !

Lana eut un frisson quand Pitz fit cette sortie. Elle venait de fermer le robinet de la douche et avait aussitôt capté la conversation en cours. Elle retint sa respiration. Se demanda avec insistance ce qui était en train de s'échapper d'elle. Ce que signifiait cette opposition qui émergeait et poussait dans ses chairs. Dans ses cellules aux abois. L'état de cette gamine qui lui faisait mal au corps.

Elle posa son regard sur la jeune femme qu'elle venait de savonner puis de frictionner sous l'eau brûlante. Ruisselante. Hébétée. Elle affichait une triste mine. Lana réfléchit à la palette de maquillage qu'elle allait utiliser pour remettre de la vie dans ce visage éteint.

Elle déplia une serviette de bain qu'elle enroula autour de Natacha demeurée assise dans la douche. Elle rassembla ses cheveux dans une plus petite qu'elle roula puis fixa en turban. Elle quitta sa combinaison en lycra trempée et enfila un peignoir de bain. Linge de toilette blanc.

Elle aperçut son reflet dans le miroir en pied et plongea dans l'image qui lui était renvoyée. Elle approcha son visage à en loucher. Scruta la profondeur de ses yeux à la recherche d'un indice. D'une trace — même infime — de ce qui s'écoulait de son esprit trouble. De son corps en alerte. De ce chahut qui l'agitait au-dedans.

Elle ne vit rien. Elle ne comprenait rien. S'entendait difficilement avec elle-même ce soir. Pressentait que quelque chose allait se passer sans pouvoir nommer. Se sentait inquiète à l'idée de ne rien maîtriser.

Lana prit une profonde inspiration. Se retourna. Regarda la jeune femme et se demanda encore une fois ce qui la faisait chavirer. Ce qui chez elle allait cogner dans ses fibres comme jamais. Apercevant Pitz dans l'encadrement de la porte elle eut un geste pour lui faire comprendre qu'il devait maintenant achever son récit.

— Il nous reste quelques minutes avant l'arène Pitz... accouche maintenant !

Le temps filait. Lana se répétait mentalement les étapes de préparation restant à accomplir. Elle avait de quoi faire dans le quart d'heure qui précédait l'ouverture des jeux. Elle abhorrait la présence des deux rabatteurs et s'énervait de ne pouvoir être seule avec Natacha.

Elle sentit la crispation de ses mâchoires et tenta d'étirer ses maxillaires par de grands bâillements successifs.

Lana ouvre à nouveau un œil. Douleur au fond du regard. Tendue. Envie de creuser ses orbites. De les évier pour les rincer d'une eau fraîche avant de remettre les yeux en place.

Sensation de vertige. Inconfort. Pas encore le moment de se lever. Attendre l'amointrissement de la douleur. L'appivoisement. Attendre que le cœur cogne moins fort. Que le corps accepte la survie et fasse redescendre la pression.

Cette fois encore le danger est passé. La mort a pris du champ en une distance salvatrice. Le danger est ailleurs. Il est dans ce que sa tête fomenté presque malgré elle. C'est là qu'il se tient. Se cramponne. Ne lâche rien.

Elle chavire. Elle bascule. Elle s'éloigne de la rive. Elle s'entend réfléchir et ses mots tapent dans son crâne. Elle tiendra bon cette fois. Elle ira jusqu'au bout. Elle lavera les affronts. L'ordure passée.

Vestale intangible elle sera fidèle à ses vœux. Entretiendra la flamme. Elle s'en fait la promesse.

Elle sent la forme de son corps incrustée dans le matelas. Le poids de son être. Sa chair terriblement lourde. Une tranchée au-dessous d'elle.

Dans un effort qui accélère aussitôt son cœur elle glisse sur ses coudes. Replie ses jambes pour remonter vers la tête du lit. Pousse sur ses pieds. Attrape l'oreiller gauche. Le passe dans son dos. Relève

l'autre et le cale. Son cœur propulsé contre les côtes à ce lent changement d'inclinaison. Chaos. Râle du corps. Coups dans les carotides. Rythmique impossible.

Trop vite trop fort trop malgré elle.

Besoin de reprendre son souffle après cet effort banal devenu titanesque. Elle ferme les yeux le temps d'apaiser le tourment. Respiration lente. Profonde. L'air apporte du calme à la tension. Sensation que chaque nerf oculaire est en contraction. Chaque connexion de son organisme raidie. Corps en bataille. Dans l'épuisement de ses possibles. Pointe au plexus. Sensation de perforation. Douleur incommensurable. Le feu dedans. L'aigre. L'acide.

Elle sent qu'elle sombre. Qu'elle pourrait se rendormir. Qu'elle ne peut résister.

Ses yeux rouverts d'un trait tiraillent. Sable sous les paupières. Elle regarde le jour à travers les persiennes. La lumière semble dure dehors. Forte. Aride. Ciel cru du Sud.

Mouvement au rez-de-chaussée. Voix de femme. Voix d'homme. Probablement Maria... Une portière claque. Contretemps sous ses côtes. Une voiture démarre et s'éloigne. Moteur diesel. Véhicule lourd sur les graviers du parking.

Lana soupire d'être à ce point ouverte à chaque mouvement du dehors. Sensible au moindre courant d'air. Inquiète de tout bruit étranger. À vif et aussitôt apeurée.

Longtemps qu'elle ne s'était sentie aussi retournée. Inconfortable. La vie au bord des lèvres. Longtemps qu'elle n'avait été châtiée de cette manière. Elle connaît la torpeur qui se déploie en elle, comme plus fort qu'auparavant maintenant. Fomentations de Baude. Son être au service de ses punitions. Longtemps qu'une telle gueule de

bois n'était arrivée. Elle sait qu'elle finira par s'estomper et ce sera sa prochaine victoire.

Baude très en colère. Baude excédé. Baude excessif. Le couloir... Les menottes... Le parquet... Et puis plus rien...

Et cette jeune femme ? Elle se souvient de cette jeune femme. De ce regard tendre et effrayant à la fois. Un regard qui disait l'acceptation. L'abandon de sa vie à plus fort que soi. Le renoncement à tenter les prolongations car vivre serait au-delà des limites. Au-delà des possibles. Un regard implorant la mort. Un regard familial...

Lana sent les larmes rouler sur ses joues. Glisser dans son cou. Son nez s'emplit de brume. Son estomac soulève ses côtes. Son ventre se tord. Violente nausée.

Dans une immense tension elle s'arrache du lit. Ne pas vomir dans le lit. Pas ça ! Elle ne supporterait pas un tel signe de déchéance. De perte de contrôle. Elle veut éviter de se perdre en justifications auprès de Maria.

Elle chancèle sur ses pieds. Tente de tirer la porte de la salle d'eau. La porte résiste. Résiste encore. Elle tire quand elle doit pousser.

Son ventre spasme. Elle plaque une main sur sa bouche. Entre dans la pièce. Plisse les yeux sous la crudité de la lumière aveuglante. Soulève l'abattant des cabinets. Se penche en avant. Tombe sur ses genoux — son mat des os choquant le carrelage. L'onde de choc remonte vers son échine et entraîne le contenu de son estomac en direction de la sortie.

Contractions frénétiques. Renvois. Larmes. Plainte. Tremblements. Sensation de froid à l'intérieur des os. Pores exacerbés. La mort reflue de son corps. S'extrait par la trachée. Puissant défoliant.

Le regard de la jeune femme incrusté au fond de sa rétine. Là. Avec elle. Elle la regarde rendre sa peine. Torse sous l'ordure qui se dégage de ce corps furieux.

Cette jeune femme qu'elle a eu besoin d'aider. Plus fort qu'elle. Qu'elle n'a pu s'empêcher d'aider à ne pas mourir. À survivre. Elle, agissant sans savoir. Par réflexe. Par peur projetée. Par l'angoisse qu'elle meure et l'annonce d'une culpabilité sans fin. Pourquoi ?

Des yeux implorant de s'éteindre et Lana seule à percevoir que c'était impossible. Inconcevable de laisser cette gamine en rester là. Pas le moment. Pas maintenant. Elle trop jeune. Trop fragile. Trop innocente aussi.

Lana seule à pouvoir agir. La seule à en être capable. La seule à être là pour cette Natacha. Pourquoi ?

Bouleversement des regards croisés. Conversation des yeux en fiche. Corps étrangement lisible. Familier. Transfert de l'angoisse de l'une à la chair réceptacle de l'autre.

Lana sait qu'elle a agi pour se protéger de ce qui montait en elle ce soir-là. De ce qui s'était précisé dans son âme au contact de Natacha. Une vision limpide de ce qu'elle devrait accomplir. Voilà ce qui est venu fracasser son esprit. Déstabiliser sa routine. Gripper les rouages de ses gestes et attentions profitables à un parterre de fauves chargés d'expédients. Débordant de l'arrogance des prédateurs pour lesquels la chasse avait déjà commencé. Chasse sous assistance pour des hommes ne prenant d'autre risque que celui d'aligner l'argent à la hauteur de leurs démangeaisons secrètes. Les torrides comme les inavouables.

Le moment est venu pour elle de changer de vie. De briser le sarcophage du ticket sans retour dans lequel elle se dessèche jour après jour.

Lana tremble de froid. Le regard rivé au fond de la cuvette elle croit voir se profiler une salamandre parmi ses remugles. Elle passe une main sur ses yeux hallucinés, lève lentement le bras et actionne la chasse d'eau.

Changement de décor.

Les pieds enfoncés dans le carrelage froid, les mains appuyées au mur en rappel pour son corps en plein déséquilibre, elle sent l'eau de la douche brûlante réchauffer lentement l'intérieur de son corps.

Ses os sont encore engourdis par le froid. Sa peau tannée par la douleur. Elle est en attente d'elle-même. Essaie d'ébrouer sa torpeur.

Elle tremble avec la sensation que ça ne va pas s'arrêter. Que son corps ne sait plus faire sans ce frémissement. Cet ébranlement intérieur visible à l'extérieur. Elle frissonne de mille infimes contractions qui l'épuisent.

Elle pense au chat Mallow. Sa première douche contrainte et les tremblements qui n'eurent de cesse ensuite. Le chat tremblant dans ses bras pendant un temps qui lui avait semblé des heures. Elle pétrifiée. Collant contre elle l'animal bordé dans un pull. Elle avait neuf ou dix ans peut-être. Elle avait cru qu'il mourrait de trembler autant. Elle l'avait bercé en pleurant pendant tout ce temps. Elle s'en souvient parfaitement.

Elle pense au chat et s'imagine dans la même posture aujourd'hui. Elle sait qu'elle ne mourra pas de ses tremblements. Mais qui pour la réchauffer elle ? Qui pour l'entourer et la cajoler ? Pleurer sa peine avec elle.

Dans un brouillard de vapeur chaude, ses pensées remercient Maria pour la serviette de toilette déposée dans la salle d'eau. Longue. Large. Fibre douce sur sa peau. Délicate même. Bambou parme. Pas de linge blanc ici.

Le blanc c'est pour la ville. Pour la mise en scène. Pour la neutralité. Elle s'essuie par points d'appui successifs. Avec la lenteur qui sied à l'examen minutieux de son corps et des traces de contusion. Le constat est accablant.

Elle éteint ses larmes d'un coin de tissu éponge pressé sous chaque paupière. Reniflement. Une immense lassitude lui revient.

Son visage est fatigué dans le miroir de la salle d'eau. Cernes sombres. Creux. Traits tirés. Yeux rougis et paupières supérieures gonflées. Elle a ses yeux Charlotte Rampling, les arcades avalant les paupières. Aucune joie ni légèreté. Absence de sourire. Rides aux côtés de la bouche. Ridules perpendiculaires à la lèvre supérieure. Crispation dans le regard. Pommettes saillantes. Figure maigre. Grave.

Elle se regarde et peine à reconnaître ce visage sans fard. Sans les peintures usuelles qui la font devenir Lana, grande prêtresse de soirées inédites. Elle se trouve dure ainsi. À nu. Acier tendu. Lame tranchante. Rage visible. Elle se sent vieille. Porte une infinie lassitude liée à une trop longue vie. Esclave en quête de liberté, elle désire pourtant plus que jamais dépasser le maître.

Quelques respirations profondes pour chasser ces idées qui l'agitent. Pieds lourds sur le carrelage. Ses appuis s'affermissent. Son équilibre revient. Frisson le long de l'échine.

Elle entre dans la chambre et l'odeur qu'elle y a laissée l'agresse. Elle tente maladroitement d'ouvrir la fenêtre. N'y parvient pas. S'agace. Elle s'éloigne et reprend son mouvement avec succès cette fois. Elle écarte les battants. Bouscule les persiennes. Les envoie

contre la façade. Le cognement du bois lui renvoie les volets. Elle les pousse à nouveau. Se penche et bascule l'arrêt de chaque contrevent. Dégoût aux commissures lié au changement d'angle de son corps.

L'air chaud qui souffle à l'extérieur assèche immédiatement sa peau. Le mistral l'assaille. La sensation de tiraillement cutané la porte à imaginer la peau de son visage se fissurer. Craqueler. Pendouiller. Des lambeaux dégringolant les uns après les autres laissant apparaître les ligaments de son visage. Orbites nues. Os. Elle a froid.

Elle fend l'air d'un geste vif pour se défaire du mirage. Elle glisse sa main sur ses paupières et retire les images de ses yeux. Elle masse ses globes oculaires. Besoin de crème grasse. D'urgence hydrater son visage. Son corps. Son âme. Passer du baume. Apaiser.

Elle traverse la pièce. Ouvre la porte de la salle d'eau encore pleine de brume. Elle bascule le vasistas. Aperçoit dans le reflet du miroir sa figure intacte. Cherche de quoi nourrir sa peau. Celle de son visage avant de le maquiller. De cacher la misère qui se lit à travers son teint. Camoufler l'agonie. Faire une fois encore bonne figure. Puis descendre « l'air de rien » à la cuisine boire un thé brûlant.

Que Maria reste en dehors de tout ça. Qu'elle se doute si elle veut mais ignore le monde de Baude. Celui de Lana. Que la réalité de leur mystère citadin demeure loin d'ici.

Lana va jouer avec Maria l'habituelle comédie des bons sentiments. De la vie trépidante et tellement épuisante dans cette grande ville. La vie qui fait qu'elle vient se reposer au soleil du Sud dès qu'elle le peut. Une vie harassante qui oblige à prendre l'air le temps d'une pause salvatrice au bord d'une piscine ensoleillée. Elle sait faire croire à sa vie de bourgeoise débordée. Peu bavarde car très préoccupée. Aimable ce qu'il faut. Sans trop. Elle sait investir ce rôle

et tenir Maria à distance. Loin de la véritable confiance. Elle fait illusion. La prive de comprendre à qui elle a véritablement affaire depuis toutes ces années.

Ne rien dire ni ne rien laisser voir de son sexe tuméfié. Des bleus aux poignets et dans le corps. Taire Baude. Ses excès. Le commerce du sexe. La drogue. Les soirées décadentes filmées et photographiées. Taire le trafic. Le chantage. La laideur de ces jeux de pouvoir. L'argent qu'ils rapportent. Cet argent qui les paient. Lui. Elle. Maria. Les autres.

Ne rien dire et laisser faire. Laisser faire. Laisser faire. Continuer à travestir tout et tout le monde pour ne rien laisser transparaître.

Un instant Lana regrette de n'avoir aucune amie à qui confier sa peine. Son désarroi. Son dégoût. Son envie d'en découdre. Mal au ventre de cette solitude contrainte. De la vie en solo par défaut de pouvoir partager la vie secrète tellement impossible à confier. Impossible à supporter pour qui ne la vit pas. Pour qui ignore la dépendance et l'asservissement. La violence et la capacité à endurer. Pour qui se les représenterait.

À nouveau des larmes. Ruissellement sur ses joues jusqu'au cou. Elle écrase son visage dans la serviette éponge.

En fin de mission arrivait le grand jeu pour le grand soir : le dîner ultime dans un restaurant du réseau où les complices étaient légion. Repas aux chandelles — on ne regarde pas les prix c'est monsieur qui invite. Vins grands crus et repas semi-gastronomique. Drogue instillée dans un verre au plus tard au moment du dessert.

— Au cours d'un repas les femmes quittent systématiquement la table pour un passage aux toilettes. Brossage de dents, maquillage, pause sanitaire ou je ne sais quoi. Ce faisant, elles témoignent parfois d'une espèce de marque de politesse surannée consistant à laisser le champ libre à l'homme pour payer le repas en leur absence. Avec la possibilité d'assumer leur part au retour le cas échéant. Ça, c'est complètement prévisible... C'est même infaillible.

Baude le savait bien qui transmettait cette donnée à tous les nouveaux rabatteurs. Plutôt que de courir le risque de se faire repérer lors du glissement d'un comprimé dans le verre de son invitée, laisser du temps au temps était l'adage de service. La visite aux toilettes surviendrait, il s'y engageait, en prenait le pari et n'avait, jusque-là, jamais eu vent d'autre scénario. De toute façon, une complicité derrière le bar pourrait au besoin intervenir sur demande dans les brasseries et restaurants du réseau dans lesquels se déroulaient ces dîners importants.

Pitz avait guetté les signes avant-coureurs de l'effet du laxatif ingéré par Sophia pendant le repas. Aux premières crispations de la mâchoire de la jeune femme il avait senti l'heure proche. Le feu se répandait aux poudres. Elle ne tarderait pas à se rendre à nouveau aux toilettes pour y lâcher tout ce que son intestin contenait de déjections. Il connaissait le processus. Pour l'avoir testé à son heure il le savait troublant et douloureux.

Elle serait parfaite ensuite. Utilisable toute la nuit. À l'excès s'il fallait sans répandre ses fèces. Certains invités fantasmaient d'enfoncer leur bras dans le cul d'une femme plutôt que dans celui d'un homme. Avec elle, ce soir, ils le pourraient. Elle avait à cet endroit des chairs assez souples à condition de bien les lubrifier comme il l'avait vérifié et consigné dans sa fiche.

À table il avait choisi un autre plat que celui de son invitée, comme sa coutume l'y invitait dorénavant. Ainsi il évitait le risque d'un inversement d'assiettes lors du service. Une telle mésaventure lui était arrivée à ses débuts et il s'était juré de ne jamais se laisser piéger à nouveau par une équipe trop heureuse de le bizuter.

La joue droite tendue par un sourire crispé, le regard voilé d'inquiétude, Sophia s'était excusée et avait quitté la table d'un pas court et pressé. Il avait observé son cul moulé dans son pantalon de toile claire. Son string quasiment invisible. S'était souvenu de la robe zippée qu'il avait dérobée chez elle. Elle la porterait à son retour au petit matin. En taxi à nouveau. C'était Baude qui raccompagnait.

Pitz brûlait de faire le trajet une fois au moins avec son patron pour comprendre comment il opérait. Comment il poursuivait le conditionnement juste avant de relâcher les proies dans la nature. Comment d'un simple appel ensuite il les ferait obtempérer. Se plier à ses commandes. Sans faille. Sans abandon. Reines et princes se présenteraient de leur plein gré aux rendez-vous préparatoires avant

de verser en objets de soirées. Pitz aurait donné cher pour obtenir cette clé du travail et cherchait encore comment faire preuve de suffisamment de zèle ou de charme pour accéder à cet apprentissage garantissant le succès des opérations. Il devait percer ce mystère. Son avancement dans les affaires passait par là. C'était incontournable.

Lui, il aurait adoré mettre quelques femmes à son service sexuel. Un harem peut-être... Composé de femmes sans hésitations. Sans limites. Des femmes sans histoire aussi et sans absurdes négociations ni incompréhensions. Dans ses moments de projections, il se voyait aussi à la tête d'un réseau. À la différence de Baude, il serait beaucoup plus exigeant. Baude l'était, il en convenait. Mais lui se voyait encore plus stric dans la surveillance de ses équipes. Quand Baude ne tenait pas assez la bride à son goût, lui fliquerait constamment ses gars, ses filles. Il les mettrait sous pression de prouver, à chaque instant, les avancées de leurs missions. Il serait tyrannique. Ça lui semblait juste et bon de fonctionner ainsi.

Il avait patienté seul en attendant Sophia. Partagé un clin d'œil avec le barman. Siroté distraitement son verre de gin tonic. Histoire d'embrouiller la temporalité de la future reine il avait attendu qu'elle revienne pour terminer son dessert. Elle croirait alors avoir été relativement brève aux toilettes. Elle commencerait à sombrer. Il adorait surveiller ça !

Il avait souri en pensant combien il est difficile de déféquer d'aplomb quand on est défoncé et en suspension au-dessus de la faïence. Il imaginait Sophia empêtrée dans son déséquilibre. Humiliée par sa diarrhée expansive probablement projetée à l'écart du chiotte. Comme il lui serait difficile ensuite de laisser les traces de sa merde sur la lunette, par terre peut-être, sans la ramasser avant

de quitter les toilettes. Terrible de ramasser ses selles liquides avec du simple papier. Il l'avait vécu, pouvait parfaitement l'imaginer à sa place. En quête de rouleaux de papier hygiénique permettant de remettre de l'ordre dans les wc dévastés par les assauts de sa tuyauterie. Lui connaissait parfaitement la sensation d'isolement face à ses dégâts dans l'espace de toilettes étriquées devenues puantes. L'avilissement aussi.

Il fredonna la chanson de Pierre Perret : « Je suis l'plombier, j'ai un beau métier... je colmate les tuyaux, je guéris tous les maux, de mon p'tit chalumeau... Je suis l'plombier, j'ai un beau métier... y'a des immeubles cossus sans dessus dessous sans dessous dessus... » Il se demanda sourire aux lèvres d'où il tenait la connaissance de ce refrain et effaça sa question avant qu'elle apporte la moindre réponse. Le passé devait rester dans le passé. C'était son engagement avec lui-même.

Sophia était réapparue dans le décor après vingt-cinq minutes. Il l'avait attendue en chantonnant dans sa tête tout en résistant à l'envie de sortir fumer une cigarette. Il l'avait trouvée pâle. Les traits tirés. Un air complètement perché. Elle s'était assise de travers sur sa chaise. Les fesses très en avant en une position qui conférait à son buste une étrange rigidité.

Il avait demandé si tout se passait comme elle le souhaitait. À son étonnement elle lui avait confié la survenue d'une panique dans son ventre. Elle était partie en eau. C'était douloureux. Elle souhaitait maintenant rentrer chez elle. Elle s'excusait pour ce malaise qu'elle pensait passer. Elle n'était pas en forme et le reverrait volontiers à un autre moment. Même si certains de ses mots semblaient traîner dans sa bouche avant d'être prononcés Pitz fut surpris par la cohérence de son propos. Une forte tête s'était-il dit et il avait repensé aux livres couvrant le mur du séjour de son appartement.

Pensant à sa nécessaire réhydratation, il avait tendu un verre.

— Tiens Natacha, bois un peu d'eau, ça va te faire du bien.

Elle s'était exécutée sans sourciller à l'écoute de son prénom d'emprunt.

Tout se déroulait à merveille. Il allait prochainement cueillir la belle honteuse de s'être répandue dans les sanitaires sur ses chevilles vacillantes. Il allait l'enfourner dans un taxi. Un homme de chaque côté d'elle. Ce qui marquerait le début du jeu en duo de rabatteurs pour cette soirée.

Mangeant distraitement le reste de la tarte au citron meringuée qu'il avait choisie en dessert il avait écouté poliment le récit de la jeune femme avant de confirmer qu'il la raccompagnerait sitôt son plat achevé. À ces mots, à la pensée de ce qui s'ensuivrait, il avait senti son sexe s'étirer dans son caleçon. Main gauche sur son pantalon. Main droite à la petite cuillère.

De son côté elle avait semblé rassurée et avait reculé ses fesses dans le siège. Elle avait appuyé sa seule épaule gauche contre le dossier. Son bassin raidi. Elle vrille s'était dit Pitz, dorénavant capable de tracer le cheminement des neurotoxiques à travers les expressions du corps vassalisé par la drogue. À travers les mots déformés et les lapsus révélateurs. Les postures quasiment cubiques de l'organisme.

Pitz avait achevé sa part de tarte. Essuyé lentement sa bouche de la serviette en coton blanc. Dit qu'il l'invitait ce soir et s'était levé. Elle était demeurée sans réaction. Absente à ses paroles. Gardant un œil sur elle il s'était rendu au comptoir. Avait fait mine de payer l'addition. Le barman avait commandé un taxi à son attention.

Nacham avait alors fait le tour du bar pour rejoindre Pitz. Les hommes s'étaient serré la main comme s'ils se retrouvaient par

hasard dans ce restaurant. Brève discussion. Pitz avait désigné la jeune femme et ils s'étaient approchés de la table.

Sophia se tenait tordue. Elle était apathique. Son regard peinait à fixer quiconque. Pitz avait présenté Nacham et constaté qu'elle affichait une expression absolument perdue. Elle était très pâle. Presque trop. Il avait proposé de lui faire prendre l'air. À deux ils l'avaient soutenue afin qu'elle trouve l'équilibre sur ses pieds. Ils l'avaient aidée à quitter la table. Les hommes s'étaient placés de côté glissant chacun un bras sous ses avant-bras. Ils l'avaient guidée vers l'extérieur. Elle ne tenait pas sur ses jambes. Elle était fin prête. C'était le moment de la cueillette.

Ils l'avaient entreprise dans le taxi jusqu'à arriver chez Baude. Manière de se chauffer. Nacham l'avait caressée à travers son pantalon. Il avait replié la jambe gauche de Natacha sur la banquette et tenu sa cheville d'une main tandis que de l'autre il avait serré son sexe chaud et son cul qui lui faisaient envie. De plus en plus fort. Il appuyait ses caresses parce qu'il voulait qu'elle sache qu'il était fort. Puissant même. Qu'il la tenait pour ce soir. Lui.

Pitz lui avait servi du Natacha à l'oreille pendant tout le trajet. Il l'avait embrassée. Avait massé sans relâche ses seins. Léché sa joue. Elle était bouillante. Les yeux fréquemment révoltés. Partie vers d'autres mondes avait-il insinué à son collègue sur un ton débonnaire. Il s'était joué du regard du chauffeur en rapides allers retours dans le rétroviseur jusqu'à ce que la circulation seule focalise l'attention du conducteur. Il laisserait un bon pourboire ce qui évitait toutes sortes d'ennuis.

Nacham avait été fasciné par cette femme docile manipulable à l'envi. Il avait joué avec ses membres qu'il avait déplacés à plusieurs reprises. Agencés. Attendant qu'ils retombent d'un soubresaut de la route avant de les installer autrement.

Poupée vivante. Poupée soumise. Poupée bandante. Il en avait rarement eu des comme ça. Il saurait en profiter.

Elle était à l'abandon. Sa tête en aplomb impossible. Cassée en arrière. Penchée en avant. Basculée à se poser sur une épaule. Carotides tendues sous la peau. Spasmes intérieurs.

Le taxi avait ralenti avant de s'arrêter sur la chaussée. Le chauffeur avait enclenché les feux de détresse. Nacham était sorti de la voiture. Pitz lui avait demandé de régler la course par la vitre ouverte du conducteur. Il avait lancé une blague grivoise en guise de complicité masculine afin que l'homme ne tienne que peu de cas de ce que le rétroviseur lui avait donné à voir. Le pourboire était venu appuyer le discours.

Pitz avait aidé la jeune femme à s'extraire du véhicule. Elle était incapable de glisser ses fesses hors de la banquette. Corps lourd et gourde. D'une voix ferme Pitz lui avait asséné des consignes qu'elle avait tenté de suivre avec peu d'effet.

Il l'avait tirée par les bras puis avait glissé ses mains sous ses aisselles pour la tracter hors du véhicule. Elle était parvenue à poser un pied sur la chaussée. Puis le deuxième. Pitz avait applaudi. Nacham avait ricané. Il avait moqué Natacha et avait proposé ses mains auxquelles elle s'était agrippée pour tendre vers la position debout. Complètement larguée. Elle avait chancelé. Visage défait. Regard perdu. À nouveau les rabatteurs avaient glissé un bras sous chacun de ses avant-bras en guise d'étau.

Avec un sourire qui manquait de conviction, le chauffeur leur avait souhaité une bonne soirée. Il avait démarré sans attendre qu'ils passent le porche de leur immeuble. Pour n'importe quel autre client déposé devant chez lui il aurait pourtant patienté jusqu'à l'ouverture puis la fermeture de la porte cochère. Mais ce trio-là ne lui disait rien qui vaille. Le chauffeur était parfaitement désolé de savoir cette

jeune femme en piteux état aux mains de deux affamés. Pour autant il ne savait pas comment il aurait pu agir.

Pitz et Nacham avaient regardé la voiture s'éloigner. Les feux arrière orange clignotants avaient distillé leur lumière alternative sur quelques devantures puis la voiture s'était effacée du décor après la courbe que dessinait la rue. Soutenant Natacha — la tirant même — ils avaient traversé pour sonner à l'interphone d'un autre immeuble que celui dont ils avaient donné l'adresse prétexte pour la course.

Appel à l'interphone. La clenche s'était libérée. Ils avaient attendu la descente de l'ascenseur puis étaient montés au sixième pour entrer directement dans l'appartement de Baude.

Pendant l'ascension ils s'étaient sentis fin mitonnés pour l'ouverture du bal. Se l'étaient dit avec un regard plein de sous-entendus. Leur candidate, elle, leur avait semblé un peu trop cuite. Flapie. Flétrie même.

— Lana saura la remettre d'aplomb pour la soirée. C'est son boulot. Tu verras, elle fait ça comme personne, avait concédé Pitz.

Ils avaient traversé la salle en pleins préparatifs d'arène pour atteindre la salle de bains. Maintenant sous les avant-bras une fragile Natacha, ils l'avaient prévenue qu'ils se reverraient sous peu. Pitz avait lâché à son oreille :

— Pour le dessert, je te ferai tout ce que tu aimes ma salope. Il me reste même quelques oranges. Je les ai gardées juste pour toi. Promis !

Puis il avait léché la joue de Natacha. Nacham avait imité :

— Il paraît que tu es bonnasse, ma chérie. Depuis le temps que j'entends parler de toi, j'ai hâte de te décapsuler ! Tu vas voir, moi, plus lui, plus les autres, on va t'en foutre plein la gueule. Tu vas nous régaler. Je suis sûr que tu vas adorer, hein ?

La fille les avait regardés avec un éclair de terreur dans les yeux. Comme si elle avait compris ce que signifiaient leurs propos. Son corps s'était couvert de picots. Des tremblements avaient suivi. Un voile avait couvert son regard brillant. Elle avait manqué d'air et ils avaient aussitôt appelé Lana en renfort.

« Mes premiers émois ? Ma découverte de la sexualité ? Plutôt bien je crois... enfin, à part un démarrage foireux avec un cousin qui n'a pas entendu que non c'est non... de nous deux, c'était lui le plus fort, le plus lourd aussi...

C'est étrange cette déformation du code du langage chez les garçons, quand même non ? Comment sont-ils capables d'imaginer qu'une fille qui dit non pense secrètement oui mais n'ose pas le dire ? Pourquoi n'entendent-ils pas les mots pour ce qu'ils sont ? C'est quand même incroyable... Pourquoi imaginent-ils qu'une femme a *tout naturellement* le fantasme de se faire violer. Qui leur fait croire ça ? La porno ? Qu'eux-mêmes se rêvent en violeurs et le projettent... soit... Mais moi, jamais ça ne m'a excitée cette connerie du fantasme de scène de viol... Quels cons !

C'est fou non cet héritage ! Le corps des femmes en lieu fétiche de scènes de violence. Toujours. De la chasse aux sorcières à la conquête du monde, le ventre des femmes en terrain à s'arroger pour y débusquer le diable, y implanter des bâtards, marquer les peuples. Une autre façon de coloniser...

Oui... Oui, je comprends... Ben non, je n'avais jamais mis le mot de viol sur cette affaire. Moi j'appelle ça une « mésaventure »... Oui... depuis toujours je dis mésaventure.

Mais quel abruti ce cousin ! Après, je me souviens, j'étais terrorisée à l'idée d'être enceinte. J'avais honte aussi, bien sûr. La honte du papillon... Je veux dire, la honte de m'être brûlée à la flamme qui m'attirait. La honte d'une situation que je n'ai pas su contrôler, parce que je ne savais pas qu'il fallait mettre du contrôle là. La honte du monstre qui pousserait en moi si j'étais enceinte... Parce que je croyais que les enfants fabriqués sans désir, par contrainte, dans la douleur et la violence... je croyais que ces enfants-là étaient forcément monstrueux... Un bébé post-Tchernobyl, vous voyez ce que je veux dire pour le côté monstre... Quelle horreur ! Et quel drame ce nucléaire... Une bombe sur laquelle le monde tranquillement assis. Ça me rend dingue...

En attendant, c'était horrible ! Je ne sais pas si j'ai jamais été aussi heureuse ensuite d'avoir mes règles... pas certaine qu'à un autre moment de ma vie mes règles m'aient semblé si enviables... après ce démarrage calamiteux... ce viol.

J'avais treize ans et je n'ai pas eu le bonheur de découvrir la sexualité dans le respect mutuel... la découverte consentie. L'aventure inquiétante qui donne le frisson c'était réservé aux autres... moi, j'ai fait sans, comme tant d'autres choses dans ma vie...

Ensuite, j'ai laissé filer... ou... je devrais plutôt dire que je les ai laissés filer... j'ai quitté systématiquement tous les hommes aimants, respectueux et prometteurs, pour ne m'accrocher qu'aux bras cassés.

C'est une punition vous croyez ? Parce qu'une ordure... m'a manqué de respect, j'ai fui l'amour et la construction d'une relation... Et ma vie amoureuse en catastrophe atomique...

Je n'ai jamais vécu avec quelqu'un. Je... je n'ai pas envie de l'invasion de l'autre dans mon territoire. Provisoirement, je peux faire avec. Mais au quotidien, je ne m'en sens pas capable. C'est un handicap vous croyez ?

Je veux dire... jusque-là, c'était comme ça et non négociable. Ma liberté, sa liberté, des temps partagés, des temps sans attente, sans enjeu... Aucun compte à rendre... Parce que c'est ce qui se passe dans la vraie vie, non ? Quand vous vivez avec quelqu'un, vous devez dire ce que vous faites, où vous êtes quand vous sortez le soir. Et vous devez rentrer à un moment de la nuit, sans ça, ça déclenche la suspicion, la jalousie, les ennuis. Alors que moi, j'ai envie d'aimer qui je veux quand je veux. Même s'il y a Hugo dans ma vie maintenant...

En fait, maintenant, je suis sûre qu'un type bien est dans ma vie. C'est peut-être le premier qui ne file pas ou que je ne motive pas à filer. Il m'aime, il me le dit, il me soutient, il comprend que j'aille mal, il patiente, il est prêt à attendre que je retrouve ma joie de vivre, mon désir de vivre et celui de l'aimer. La sexualité avec lui... comme avec aucun autre... avant... Un plaisir fort, renouvelé. Une envie de lâcher tout, de le laisser explorer, inventer, donner et prendre. Je crois que c'est le tout premier avec lequel je suis aussi en confiance... Enfin, avec lequel *j'étais* tellement en confiance...

C'est comme si je faisais amende honorable. Comme si je devais payer pour les bienfaits de ma relation avec Hugo. Je jouis, ça fait de moi une impure donc je charge. Qui nous met ça dans la tête à nous les femmes ? Oh, je suis bien certaine de ne pas être la seule au monde à nourrir ce soupçon de culpabilité — inconsciente, n'est-ce pas ? — dès que je prends mon pied avec mon partenaire. Prendre et s'en repentir : j'ai en tellement marre de cette culture du châtement.

Je craque... Je vis avec des ombres sous ma peau. Et malgré mes fissures, pas moyen de les regarder en face. Ces monstres... impossibles à nommer qui ont envahi mon être... Qui m'empêchent de respirer... De jouir... D'accepter de faire l'amour... Qui me privent d'envie de vie... Je suis un dégoût de moi-même... Comme si je ne

pouvais plus jamais me laisser aller à l'abandon sous des mains désirantes. Même les mains de celui en qui j'ai pleinement confiance.

Quand est-ce que tout cela va s'arrêter ? Je veux redevenir moi-même ! Je n'en peux plus d'avoir été transformée contre mon gré... »

Lana frotte son visage. Tente d'étirer son corps pétri de courbatures et de contusions.

Après le départ du véhicule — probable camionnette de livraison — la maison est de nouveau calme. En dehors de Maria elle se demande qui l'accueillera au rez-de-chaussée. Se demande qui parmi le personnel de la résidence secondaire est au courant de la provenance de l'argent de son propriétaire. Qui connaît les trafics. Les coups bas. Les manipulations. Qui accepte de servir Baude sans renâcler. La folie de Baude. La sienne. Qui comme elle ?

Lana se sent chahutée par toutes ces questions dans sa tête. Pourquoi ce ras-le-bol d'une mécanique si bien huilée ? Que s'est-il passé dans les yeux de cette Natacha qui l'ait à ce point révélée à son désir d'une autre vie ? Cette gamine en connexion obligée avec ses pensées interdites. Refoulées. Avec ses profondes aspirations remisées par sécurité. Par sécurité, vraiment ?

Étendue dans le lit elle repense à la façon dont Baude l'avait séduite et embarquée dans ses soirées. Puis dans son réseau. Le chantage initial mué en amitié. En amour même. En dépendance certainement. À mesure qu'elle trie les données mentalement elle sent son cœur appuyer quand elle pose le bon terme. Son rythme cardiaque en métronome capable de confirmer la justesse de son discours intérieur.

Le carillon du séjour sonne neuf heures. Neuf heures mais de quel jour ? Et combien de nuits a-t-elle a passées depuis son départ pour l'outrenoir ? Vivre ça encore ? Vraiment non, sans façon.

Elle décide de profiter encore de la chambre dont l'air est renouvelé. Elle se lève lentement. Se dirige avec précaution vers la fenêtre, se penche en douceur et tire les volets pour accentuer la pénombre. Besoin de soulager ses yeux. Elle referme la fenêtre. La tranquillité que la pièce dégage lui permettra de prolonger sa réflexion et de poursuivre son enquête personnelle. Elle s'allonge sur le lit pleine de délicatesse pour son corps meurtri.

Le film de sa mémoire déroule ses images. Autre temps. Autre vie. Sa vie d'avant le grand basculement.

Elle avait à peine vingt ans. Étudiante en deuxième année de psycho, elle avait rencontré Baude au foyer de son département d'enseignements lors d'une soirée de clôture de jeux olympiques universitaires où elle avait été médaillée au biathlon. La discipline n'était pas encore officiellement intégrée aux jeux internationaux pourtant les étudiants l'avaient inscrite à leur tableau en un parcours mixte.

Baude terminait sa psychiatrie. Il détestait le sport et le culte du dépassement de soi par l'activité physique. L'adulation de la compétition et de la loi du plus fort sans cesse rejouée et acclamée dans le sport le rendaient malade. Il raillait avec arrogance une époque qui voulait résoudre ses problèmes psychiques. Effacer les marques laissées par les absences familiales, les mensonges consentis, les douleurs inguéries. Les traumatismes restés secrets qui marqueraient les générations suivantes tant qu'ils n'auraient pas été nommés. Pour lui, c'était heureux que les adultes se taisent le plus souvent possible. La psychiatrie et sa cohorte de médicaments viendraient contenir

Il trouvait la plupart des humains consternants de bêtise et moquait particulièrement les soi-disant amateurs de football. Des gens qui n'avaient guère évolué depuis les jeux du cirque menant au combat à mort et en public les gladiateurs ou autres esclaves en quête d'affranchissement. Les arènes. Les mouvements de foule. La mise à mort. Ingrédients d'une redoutable excitation collective qui, chez lui, convoquaient d'autres enjeux.

Elle l'avait repéré dès son arrivée au foyer. Charisme. Allure. Regard. Quelque chose l'avait aimantée. Un certain dédain peut-être. Teinté de mépris. Elle l'avait longuement fixé avant qu'il ne se sente observé et porte ses yeux sur elle. Il avait donné un mouvement de la tête et elle avait compris qu'ils se parleraient. Quand le moment viendrait.

Elle avait attendu. Sa concentration tendue vers lui l'avait portée à l'observer à la dérobée. À chercher comment forcer son contact. Elle avait vu la façon dont il fixait l'attention. Par sa seule présence comment il attirait sur lui plus d'intérêt qu'il n'avait visiblement à en consacrer en retour. Elle voulait le rencontrer.

Ils s'étaient longuement tourné autour avant de s'aborder. C'est elle qui lui avait adressé la parole. Elle aurait pu dire alors qu'il n'avait pas osé. Qu'il était retenu. Timide même. Mais elle le verrait agir de façon similaire dans d'autres soirées. Plus tard. Quand il lui apprendrait le métier. Elle l'observerait déployer une stratégie qui fonctionnait selon les mêmes usages. Sorte de piège éprouvé qui manquait rarement sa cible. Elle, comme d'autres, avait été attirée puis s'était enlue au rouleau collant que Baude déroulait à dessein.

— Pour que les gens s'intéressent à toi, montre leur du dédain. Ignore les, répétait-il. Sois hautaine. Ça les rend fous. L'être humain est malade d'amour. Il est tellement ivre de plaire, qu'il finira par tout mettre en œuvre pour se faire remarquer de celle ou celui qui

l'ignore. Une fois appâté, tu n'as plus qu'à hameçonner. Basique et redoutablement efficace. Tu verras ma chérie...

Au fil des années Lana avait admis qu'elle avait fait partie d'un plan. D'un plan de Baude. Elle avait été incluse dans une stratégie qui avait porté ses fruits. Sans doute avait-elle tenté de ne pas s'en rendre compte. Longtemps. Suffisamment longtemps pour que le retour d'impression soit devenu redoutablement puissant. Sans doute avait-elle consenti à tordre l'inadmissible pour le transformer en argument recevable. Sans doute avait-elle répondu à un autre désir que le sien.

Cependant des actes avaient été posés. Et Lana évaluait aux actes. Elle savait la parole falsifiable.

Dès leur rencontre elle s'était sentie attirée par Baude et repoussée à la fois. Quelque chose de brûlant la portait à s'éloigner de cet homme mais une attraction contraire brouillait sa lecture et le rapprochait d'elle. Une confusion qui avait rendu le personnage étrangement intrigant. La sensation terriblement excitante. Le jeu était pervers. Elle l'avait su d'emblée et avait relu les séances de quelques cas cliniques étudiés en licence pour confirmer sa compréhension de la situation.

Lana convenait qu'elle avait eu envie de se brûler. Elle avait senti le danger mais avait préféré le trouver plus tentant que repoussant. Après tout, il était toujours possible de se remettre d'une brûlure, quand bien même elle serait aiguë et profonde.

Avant de connaître cet homme et d'être initiée à ses pratiques particulières elle ignorait que les humains pouvaient être aussi cruels entre eux. Étonnement. Curiosité. Goût pour la manœuvre et le danger l'avaient aidée à dépasser sa perplexité. Elle s'était prise au piège comme elle s'était prise au jeu.

Au fil des années passées avec son mentor elle avait appris à ravalier sa peur. Sa tourmente. Elle avait effacé la plupart des questions dérangeantes de son esprit. Travaillé à dissimuler ses moments d'errance existentielle. Elle avait lissé sa conscience à l'aune d'arguments hypocrites et rassurants. Soirée après soirée. Elle avait su contenir sa fierté et une sorte de rage qui sourdait sous son plexus.

Jusqu'à cette soirée. Celle de trop. Jusqu'à cette Natacha et son regard plongeant au fond des tripes pour y remuer regret et rancœur. La peur dans les yeux de cette gamine. La mort hurlant par ses pores.

Lana affichait un sourire quasi permanent. Attitude tristement mécanique accrochée à ses pommettes à force d'avoir été répétée face miroir. Elle savait donner à croire. Ne pas donner à voir. Mentir à merveille. Abuser avec consentement. Manipuler sans vergogne.

Réplique de son maître. Dressée par Baude. Elle avait à son tour appris à trafiquer. À forcer la persuasion. À raconter une histoire en marge de celle qui se déroulait. Elle savait feindre. Enrouler les reines et princes de soirées dans une toile si finement serrée qu'ils ne parviendraient pas à la défaire de leur propre initiative. Elle savait les embarquer dans son monde, tout sourire. Préparer leur corps à affronter la nuit et la violence de la sexualité imposée qu'ils y vivraient. Apaiser leurs craintes quand ce qu'elle leur racontait les agitait. Jusqu'à leur asséner le remède qui les délivrerait de toute retenue. La drogue désinhibitrice. La drogue du détachement et de l'effacement.

Lana était fascinée par l'évolution du regard à mesure que le produit psychotrope se diffusait dans l'organisme. Rapide. C'est par l'état de dilatation des pupilles qu'elle savait dire quand une reine ou un prince était prêt. Prêt à être utilisé. Ni la cocaïne ni le poppers ne

reproduisaient cette montée avec ses traces extérieures de cheminement intérieur. Étrange que les yeux aient à ce point besoin de s'ouvrir. De ménager une place immense à l'entrée des images extérieures alors que l'esprit resterait incapable de rejouer le film de scènes pourtant regardées toutes pupilles dilatées.

Rétine perforée par une lumière trop crue. Cônes et bâtonnets en associations égarées. Mémoire en échec. Une affaire de stress. De production d'hormones et d'effacement.

Après les soirées reines et princes avaient la tête vide. Ils ne se souvenaient de rien ou de si peu qu'ils n'avaient en main aucune carte tangible. Et si la mémoire leur revenait — ce qui demeurerait suffisamment improbable pour être négligeable — la honte ferait le reste du travail de sabotage. Honte de leurs pensées lubriques et pornographiques. Honte de se voir partie prenante de la réalisation de fantasmes parfois scandaleux. Honte d'avoir pu prendre du plaisir dans des postures bestiales. Le corps soumis. Rudoyé. Asservi. Honte d'avoir partouzé sans en avoir formulé le désir. Honte de ces bribes d'images violentes. De ces odeurs animales. De ces cris de bêtes en rut. Des sons métalliques. Des sensations de fouille dans les profondeurs du corps. Honte de cette accumulation d'incompréhensions qui disaient que la vie avait basculé vers un enfer difficilement perceptible. Sans que rien ne vienne jamais étayer l'abîme autour duquel rôdaient les sensations. Le puits sans fond du souvenir fragmenté. Incohérent. Insaisissable.

Humiliation de ne pas savoir de soi. De ne pas être capable de nommer. De se demander si l'on ne devient pas dingue. Par bribes. Jour après jour. Juste complètement dingue. Avec la sensation de son cerveau grignoté par un mal inconnu. Qu'aucun thérapeute ne saurait expliquer ou accompagner autrement que par le recours aux standards d'une théorie peu flatteuse pour les femmes et leur

sexualité, pour les hommes et leur homosexualité prétendument refoulée.

Tellement de honte que l'on se tairait. Que l'on s'emmurerait. Que l'on blinderait et verrouillerait son rapport au monde pour ne plus se laisser aller vers l'inconnu. Trop mal. Trop peur. Trop violent. Trop dangereux. Le désordre mental finissant par achever les protagonistes dont la mémoire reflue deviendrait par trop insupportable.

Pourtant au fait de ces schémas et de ces pratiques, Lana elle-même se taisait. Ne revenait jamais sur ce qu'elle vivait. Elle tenait à la marge de sa conscience des pans entiers de sa vie tandis que d'autres lui échappaient intégralement. Une histoire de choix ou de produits selon qu'elle avait consenti ou subi.

Elle s'étire sur le lit aux draps froissés quand le regard de Natacha croise sa mémoire. Aussitôt une douleur la prend au ventre. Cœur en arythmie.

Le regard insiste. En appelle un autre. Un qu'elle connaît déjà. Elle fixe ces yeux implorants. Croit les reconnaître.

Un pan de mémoire affleure et la tourmente. Maintenant elle se souvient.

« J'ai lu un article... qui m'a bousculée... Dans un magazine psy je crois... je crois que je tiens quelque chose... un bout de mon mystère peut-être...

J'ai lu qu'en cas de choc traumatique, en cas de peur violente ou de situation de grand danger, le cerveau donne des ordres à l'amygdale pour qu'elle envoie de l'adrénaline. L'hormone qui rend capable de prendre la fuite et de mobiliser le cœur, la respiration, les muscles, pour que l'échappée puisse se faire... pour qu'elle puisse se faire... seulement, dans le cas où le corps est immobilisé, quand la fuite est impossible, le cerveau vient donner un contre-ordre, sinon le corps implose, enfin, le cœur, si je me souviens bien... oui, le cœur stimulé pour la fuite finirait par éclater de trop pomper pour rien.

Alors, pour éviter l'arrêt cardiaque, le cerveau efface la précédente consigne de fuite et l'amygdale envoie je ne sais quelle hormone qui éteint le feu. Ordre, contrordre, incendie, pompiers sur le terrain, ça peut aller très vite... les capacités qui étaient mobilisées pour la fuite sont réduites, le corps est sauvé, ou quelque chose comme ça.

Seulement... seulement, le fait que l'amygdale efface ce qu'elle vient d'ordonner ne lui permet plus d'épancher le *souvenir* de sa mobilisation. C'est comme si elle avait un canal pour vidanger, après une grosse angoisse. Mais là... parce que les informations sont devenues contradictoires, elle ne peut rien laisser filer, alors elle

retient le souvenir générateur de stress, elle se replie sur lui, elle le coince pour laisser passer le trop-plein d'hormones, elle fait de la place pour d'autres actions en retenant les raisons pour lesquelles il a fallu se mobiliser comme pour rien... enfin, pour rien... si je puis dire... parce que même si le corps est à priori sauvé, il peut se passer des choses dont il n'a pas envie... ça c'est quand même possible...

Vous le saviez ça ? Vous le saviez cette histoire d'amygdale et de souvenir piégé dans la glande ? Là, au beau milieu du cerveau et mine de rien...

Vous ne me l'avez jamais dit... pourtant ça aurait pu m'aider je crois.

La situation qui a fait se mobiliser le corps, dans une pulsion effrénée de vie, cette situation est prise au piège d'une glande qui n'est plus capable de la libérer, plus capable de rappeler les images, plus capable de contacter le souvenir de ce qui est arrivé... plus capable de se souvenir...

Vous comprenez ? Non, vous ne comprenez pas...

C'est quand même simple : je crois que c'est ce qui m'est arrivé, je crois que j'ai vécu quelque chose de tellement atroce que mon cerveau a géré du mieux qu'il pouvait, mais que, puisque je ne pouvais pas fuir, il a demandé au corps de se calmer, d'apaiser les rythmes, le souvenir est resté enfermé, et la mémoire s'est piégée. J'ai la mémoire aveugle... ma mémoire refuse de restituer... ou peut-être qu'elle en est incapable. C'est ça *l'alien*, ce truc que je ne peux pas nommer mais que je sens, ce truc qui me fait une peur bleue, qui me domine mais que je ne sais pas raconter.

Depuis le début, depuis les marches, c'est comme si je n'avais que mon corps pour comprendre... pour tenter de comprendre ce qui s'est passé dans ma vie... qui m'a flanquée par terre, dégoûtée de

moi, de mon corps, de ma vie, de mon métier, de mon amour, dégoûtée de tout !

Je n'ai que mon corps à interroger pour comprendre le mystère qui est là-dedans. Vous comprenez ? Chez les amputés, on appelle ça le membre fantôme. Une partie du corps a été coupée, mais le souvenir de ce membre hante le corps : il vous manque un bras mais vous avez besoin de vous gratter ce bras-là, par exemple, c'est un truc de dingue... Chez moi, c'est pareil : mon corps sait, oui, c'est ça, il est au courant, il sait que quelque chose s'est passé... quand ma tête, elle, n'a ni son ni image. C'est la guerre à l'intérieur. Je suis écartelée entre le haut et le bas, tiraillée avec mon dedans dehors, plein et vide, creux et bosses, raison et sensation, incarnation et incarcération... mais, dans ce chaos du dedans, dans ce mélange des genres, à qui faire confiance ? À ma tête ou à mon corps : je vous le demande... sacré dilemme, non ?

Je suis coupée. Je me trahis constamment... Ma tête ment à mon ventre en lui disant que ce n'est rien. Rien qu'un cauchemar. Que je vais me réveiller d'un long sommeil et que la vie d'avant va reprendre, comme avant, comme si rien n'était survenu, comme si je ne me tenais pas, malgré moi, à côté de celle que je suis. Et quand le corps s'y met, c'est la lutte intestine, viscères contre neurones, sensations contre analyse, émotion contre raison... mais la guerre encore et encore, la guerre jusqu'à l'épuisement, la guerre des nerfs.

Que c'est compliqué de vivre ma vie ! Je ne la souhaite à personne. Vraiment !

Je crois... je crois que j'ai été abusée... c'est dur à dire... encore plus à admettre... mais je crois que c'est ça : j'ai été abusée... sexuellement je veux dire. Je crois que c'est ça qui est enfermé dans mon ventre et qui me lamine... et il ne s'agit pas de mon enfance avec le voisin ce connard... il s'agit de cette nuit avant mon retour

complètement fracassée dans les escaliers et ces putains de dix-neuf marches !

Vous pensez que je suis dingue, c'est ça ? Hystérique, hein ? C'est ça ? C'est un mot qui va tellement bien aux femmes, n'est-ce pas ! Votre Freud misogyne et vous, vous me dégoûtez ! Vous n'y comprenez rien aux femmes parce que vous les calquez sur votre modèle de mâle. C'est pathétique ! »

Lana rappliqua du vestiaire contigu à la salle de bains. Elle aperçut la jeune femme et lança un regard noir aux deux hommes. Sans un mot elle bascula la porte du placard haut. Saisit un linge de toilette. Elle ouvrit l'eau au robinet du lavabo. Mouilla le tissu et épongea le visage de la jeune femme. Elle envoya deux remarques assassines et enjoignit Pitz et Nacham de se tenir à carreau. Elle saurait qui informer si la candidate dérapait.

Elle parla lentement à Natacha. Sa voix grave et enveloppante accompagna l'apaisement de l'agitation. Pendant qu'elle négociait avec l'angoisse de la reine du soir, Lana observait les deux hommes. Pour la première fois — la toute première fois lui sembla-t-il — elle ressentit qu'elle les détestait. C'était fort dedans. Et violent. Et vengeur. De la haine à leur rencontre. Quand auparavant elle connaissait essentiellement de l'indifférence pour eux comme pour l'ensemble des collaborateurs de l'entreprise menée par Baude, c'était autre chose qui poussait en elle ce soir.

Elle se demanda pourquoi ce sentiment lui arrivait sans prévenir. Pourquoi elle ne supportait pas ces deux types malmenant cette fille alors qu'elle les avait déjà vus à l'œuvre des centaines de fois. Eux ou leurs collègues.

Des centaines de fois... se demanda-t-elle à nouveau. Oui, des centaines de fois.

Une liste infinie de visages défila dans sa tête. Elle se vit doucher. Caresser. Préparer. Habiller. Cajoler. Rassurer. Masser et embrasser. Essuyer. Maquiller. Parer. Déshabiller. Enfiler d'autres tenues. Coiffer. Calmer. Entourlouper et flatter. Une foultitude de corps. Grains de peaux. Couleurs de épaisseurs de cheveux. Leur implantation toujours singulière. Odeurs corporelles. Haleines chargées. Angoisses différemment exprimées. Réprimées aussi. Et les regards. Succession de regards effrayés. De pupilles dilatées. D'interrogations par les yeux issues de corps privés de voix. Savamment défaits de leur cohérence mentale.

Il lui sembla ne ressentir aucune émotion pendant que défilaient les images qu'elle avait répertoriées sans le savoir. Craignant l'envahissement, rappelée à son rôle, elle effaça son cinéma d'un mouvement de tête sur sa nuque raide. Visage tendu. Regard dur.

Elle posa ses yeux sur la Natacha de ce soir et une vrille se tendit dans son ventre. Entre plexus et utérus quelque chose vibra à son rencontre. Quelque chose d'étrangement fort. Une sensation qu'elle ne savait ni lire ni interpréter. Elle eut besoin d'eau et engloutit le contenu d'un verre sans ciller.

Prenant soin de ne pas entacher son maquillage soigné Lana humidifia délicatement son visage. Elle frota la base arrière de son cou à l'eau froide. Se pencha au-dessus de la faïence blanche du lavabo carré pour laisser l'eau courante glisser sur ses coudes. La fraîcheur l'aida à se recentrer. Elle retrouva un rythme plus calme. Se sentit à nouveau à sa place dans son corps. Elle clarifia ses pensées. Ralentit encore l'agitation qu'elle avait éprouvée au dedans. Elle se perdit un instant dans le reflet de son regard qu'elle trouva sombre et inquiet. Un bref regard sur Natacha en arrière-plan tendit à nouveau le fil dans son ventre.

Lana ferma les yeux à la recherche de ce qui la troublait chez la jeune femme. De ce qui venait la bousculer corps et âme avec une virulence nouvelle. Son visage ? Son regard apeuré ? Son corps de jeune femme plein de rondeurs accueillantes à l'opposé du sien, sec et anguleux ?

Lana se redressa et jaugea son allure dans le miroir en pied : pantalon en lycra blanc porté à même le corps. Ouverture sur l'arrière des cuisses en forme de gouttes oblongues. Escarpins à talons aiguilles blancs. Guêpière blanche en dentelle. Sobre masque blanc à strass relâché autour de son cou. Elle le glisserait sur ses yeux avant d'entrer dans l'arène.

Elle s'accroupit près de la jeune femme qui cilla à peine. Fut à nouveau choquée par ce qui se dégageait d'elle. Comme intégralement dépossédée d'elle-même, Natacha donnait le sentiment de flotter entre la vie et la mort. Résignation. Effroi et abattement croisés dans ses yeux d'animal malade. Personnage fasciné par ce qui lui arrivait pleinement déconnecté de sa capacité d'agir.

Lana perçut que Natacha errait entre vie et mort, incapable de choisir entre l'une ou l'autre. Cette sensation lui parut insupportable. Un assaut de douleur et de violence mêlé à un sentiment d'injustice comme jamais elle n'en avait éprouvé.

Elle se demanda si Baude avait changé de produits. Elle ne se souvenait pas avoir jamais vu un tel regard. Les pupilles entièrement ouvertes mangeaient l'iris dont seul un fin anneau bleuté bordait la prunelle. Elle baissa les yeux. Refusant de croiser plus avant l'angoisse que le regard adverse lui renvoyait.

Et cette tension toujours enserrée dans son ventre. Une pulsion même. Inconfortable. Terriblement étrangère et déplacée.

Lana parla à la jeune femme. Elle modula sa voix pour y défaire le tremblement qui montait de sa gorge et lui demanda son prénom. Sophia répondit lentement. Lana fit siffler fricative et chuintante dans sa bouche. Elle lui sourit et l'embrassa. Elle lui dit que son prénom était beau et doux à prononcer.

— Ce soir, je te propose un jeu. Tu aimes jouer ?

Aucune réponse.

— Tu t'appelles Natacha. Tu es une call-girl russe issue de la meilleure école. Tu es là pour satisfaire plusieurs hommes... Ils sont très bien intentionnés, sois tranquille. Bien sûr, ils te croient russe, alors tu n'es pas du tout obligée de parler. Et même, il vaut mieux que tu évites, d'accord ? Les invités ne viennent pour te faire la conversation de toute façon. Tu comprends ?

La jeune femme acquiesça lentement. Regard éploré. Brillant de larmes. Picots au corps. Odeur aigre. Elle pissait tout habillée.

Tension utérine violente. Clitoris en bandaison. Lana eut envie de pleurer.

Elle proposa à Natacha de se mettre debout et la soutint sous les aisselles pour accompagner son mouvement. La jeune femme chancela et le mur vint à son secours pour lui éviter de tomber. Lana l'aïda à se déshabiller pour se préparer à la douche.

Ensuite elle choisirait pour elle la tenue adaptée à une commande qui offrait inmanquablement un scénario convenu, contractuel même, et souvent répété. La pornographie nourrissant les imaginaires, il était assez facile d'anticiper les attentes.

Baude signait des contrats de soirées à répétition schématique. L'équipe voyait ainsi son travail facilité quand la clientèle se renouvelait. Rejouer une soirée était plus simple pour tout le monde et personne ne craignait la routine.

Lana maquillerait Natacha. Elle l'entreprendrait pour la mettre en train et lui ferait absorber les expédients appropriés à ce qui l'attendait. Les psychotropes lui permettant de continuer à subir la soirée sans mémoire.

Corps délié. Bouche cousue. Tête détachée. Objet sexuel garanti de bonne qualité accommodé pour la longue traversée.

Lana ouvrit le tiroir étroit du meuble soutenant le lavabo. En sortit délicatement un plateau en inox de la taille d'une enveloppe. Elle fit glisser les liens d'un sachet et installa sur sa tabatière anatomique une couche de fine poudre blanche qu'elle aspira par une narine. Même processus de l'autre. Elle renifla fort. Frotta les ailes de son nez. Les yeux rivés sur Natacha elle garda un appui sur l'aile gauche — la plus fragile — pendant près d'une minute. Elle se retourna.

Elle détailla Natacha nue mollement étalée le long du mur de la douche. Elle ressentit un infime tremblement dans les jambes et son cœur sauta dans sa poitrine. Sensation d'un coup de couteau entre les omoplates. Rebonds dans ses carotides. Une douleur plus bas dans son corps. Marque d'une rupture. L'effaça aussitôt de ses perceptions.

Pas maintenant. Elle y reviendrait plus tard. Plus tard seulement.

Lana sourit à Natacha et s'approcha d'elle. Elle rassembla les cheveux de la jeune femme. Enroula une mèche dans son poing et la respira longuement. Elle passa les cheveux sur son propre visage. S'emplit de l'odeur de Sophia — cette odeur si particulière qui vit à l'arrière d'une oreille. Elle glissa un doigt le long de la peau fine et douce. Descendit dans le cou. Embrassa le renflé de la pomme d'Adam.

Lana glissa les cheveux de Natacha sous une charlotte transparente. Sous ses doigts, le plastique fin lui fit une curieuse sensation.

Elle pensa à de la matière morte. Elle pensa à la transformation planétaire. À l'engloutissement des océans qui recouvraient la Terre des millénaires plus tôt. Elle pensa à la mort des matières organiques dans le chaos des mouvements tectoniques. À cette putréfaction stagnée dans les sous-sols d'où provient le pétrole. Elle pensa à la folie des humains au fil des âges et de l'industrialisation. À celle des hommes en particulier. Elle se demanda si elle était un homme.

D'un geste sec elle décrocha le pommeau de la douche. Vérifia la température du mélangeur et ouvrit le robinet. Elle aspergea Natacha d'eau chaude et laissa la jeune femme profiter et se réchauffer.

La tenaille de haine durcissait. La tension au bas ventre s'accroissait. Lana ne se reconnaissait pas.

Lana serra les seins de Natacha dans ses mains et se demanda pourquoi jusque-là elle avait accepté cette comédie. Ce jeu pernicieux du pouvoir sur autrui détourné de son chemin par la bande de chacals conduite par Baude. Une bande d'hommes dont elle faisait partie.

Depuis combien de temps déjà ? Depuis combien de reines et de princes déjà ? Combien de chantages profitables ? Et tant d'années de bon temps qu'elle avait vécues aux frais de personnes manipulées. Reines et princes. Donneurs d'ordre et clients.

Danse macabre autour de corps et d'âmes défoncés pour servir la cause de bandits à la solde d'hommes d'affaires et de politiques arrivistes. La lutte des classes sans cesse reconduite. La mise au pas de ceux qui, n'étant pas du sérail, étaient recadrés. Remis aux ordres. Pas question qu'ils aillent trop haut, trop vite. Qu'importe le talent personnel. Il y avait un code, des règles, des limites. Et dans ce monde, les tenants du pouvoir avaient toujours besoin d'autres pour mener les basses besognes qui leur répugnaient. D'autres qu'ils étaient prêts à payer rubis sur l'ongle pour parvenir à leurs fins. D'autres qu'ils manipulaient comme autant de marionnettes à assumer des missions leur profitant pleinement.

Les donneurs d'ordre étaient prêts à tout pour anéantir leur ennemi. Pour faire de la place dans un organigramme. Tirer le

meilleur profit d'une sexualité connotée de déviante. Lors de soirées plus que réservées. Prêts à baiser à mort afin d'obtenir quelque juteux avantage de leur manipulation sur autrui. Ensuite.

L'autre sacrifié au profit d'une fortune. L'autre en esclave sexuel. L'autre, cette quantité négligeable.

Et Baude qui jubilait dans son rôle de commerçant du sexe. Organisateur événementiel hors pair. Metteur en scène. Marchand de parties fines dont les héros n'étaient jamais ceux qui croyaient pourtant l'être le temps de la fête.

Elle en maîtresse de soirée. Candide et peu amène. Intouchable et hautaine. Offrant son corps aux regards concupiscents. Jamais plus. Elle en femme fatale inaccessible. Les clients bandaient pour elle. Elle les excitait et les laissait pantois. À sec. Offrant le petit personnel en exutoire. Ils se défoulaient avec les reines et les princes. Les rabatteurs parfois. Leurs yeux rivés dans ceux de Lana à chacun de ses passages dans l'arène.

Demi-dieux provisoires dopés comme jamais. Exhibitionnistes en quête d'un assentiment. Leur sexe fiché dans le cul ce celle qu'ils insultaient volontiers à la cantonade. Celle qu'ils croyaient prête à tout pour les faire jouir. Eux et pas un autre. Des clients qui se pensaient maîtres du monde. Tout du moins le temps de leur bandaison. Qui ignoraient savamment l'état de détresse de leur jouet. Tout occupés à bander dur et, surtout, à tenir plus longtemps qu'un autre. Accaparés par la comparaison de leurs performances avec celle des mâles excités dans la salle. Collègues parfois. Faire-valoir souvent. Ils demeuraient obnubilés par la rivalité. En public et pour la gloire ils échafaudaient la preuve incontournable de leur hauteur. De leur grandeur. De leur compétence. Tout comme de leur

savoir-faire en matière sexuelle avec des corps offerts en sacrifice dans un champ de bataille qui ne s'avouait pas encore.

Lana savait qu'à ce jeu de dupes nombre d'entre eux avaient été déniés. À l'aune de ces soirées de débauche leur sexualité prenait un nouvel élan dont ils se départiraient difficilement. Rares étaient ceux qui avaient osé se laisser aller à leur pénétration auparavant. Ou encore ceux qui avaient à ce point avili une femme. Ils étaient capables de tout en bande. Rendus plus féroces par l'alcool ou la drogue. L'esprit de conquête attisé par le regard de l'autre sur leur intimité. Chauffés par le culte du triomphe de la performance, ils ne s'étaient jamais autorisés à ce point en couple. Pas plus qu'avec leurs maîtresses.

Ici on pouvait compter sur eux. Ils en faisaient la démonstration. Galvanisés par ce qu'ils prenaient pour une initiation, ils se devaient d'être fiables quel que soit le terrain. Un maître mot. On ne s'y tromperait pas. Eux étaient capables de s'en donner bien plus fort que tous ces peine-à-jouir de la vie en plein jour. Ils étaient les élus et s'en enorgueillissaient. Elles étaient les reines entendaient-ils dire et répéter. Ils le croyaient et faisaient leurs premiers pas dans les pages d'un conte qu'ils voulaient plus cruel que ceux de leur enfance. Un conte sans limite dont ils croyaient inventer le scénario tout au long de leur nuit sans sommeil.

Pourtant l'histoire dont ils étaient le héros provisoire avait été écrite par d'autres mains. Des mains invisibles. Des mains piégeuses. Tandis que l'ensemble des figurants jouait sous couvert d'intérêts dissimulés.

Baude recevait des commandes. Proposait des mises en scène. Voyait quelquefois sa perversité dépassée par celle de ses commanditaires. Il fixait les limites au prix fort.

Rabattage. Dressage. Catalogue. Tenue de l'équipe au cordeau. Recruter. Développer la logistique. Renouveler la clientèle. Réseauter. Optimiser les propositions. L'offre augmentait d'années en années tout comme le nombre de nuits qu'il était amené à organiser.

Assez tôt dans la soirée d'arène les participants souriaient au photographe qui déclenchait l'objectif pour immortaliser les ébats. Baude fixait les images après avoir commencé la série avec ses sbires qui acceptaient d'emblée le portrait de l'artiste à l'œuvre ou feignaient d'en négocier certaines conditions. Les autres n'avaient plus qu'à suivre. Ils jubilaient à la promesse d'un album très chaud qu'ils recevraient par porteur spécial prochainement. Ils donnaient leur accord sans hésiter.

D'autres appareils photographiques et quelques caméras dissimulés continuaient d'enregistrer les ébats après que le photographe officiel avait rangé son matériel.

Les témoignages illustrés de ces débauches licencieuses ne tarderaient pas à débarquer pour un chantage savamment orchestré. Un chien dans un jeu de quilles capable de ravager une façade sociale bien lissée. Ou bien resteraient-ils dans des dossiers tenus au secret aussi longtemps que de besoin.

Leur heure venue les élus regretteraient de s'être laissés embarquer dans une telle orgie. Ils comprendraient avoir été invités dans un jardin secret où ils s'étaient égarés devant témoin pour seule raison de chantage. Certains feraient amende honorable. Confession publique au besoin. Bon nombre y perdraient leur poste. Leur fierté. Leur morgue.

Chez Baude on ne donnait rien pour rien. Ceux qui l'ignoraient l'apprenaient tôt ou tard. Ceux qui se pensaient tellement spéciaux, tellement méritants, tellement supérieurs déchanteraient. C'était la

cruelle loi d'un marché de dupes qui rapportait gros à son logisticien en chef.

Moins d'une dizaine de fois dans sa carrière, Baude avait eu affaire à des hommes qui s'étaient opposés. Des hommes qui avaient dit non à la promesse d'une partie de sexe sans limites. Des hommes qui s'en étaient allés comme ils étaient arrivés. Accompagnés de gardes du corps mandatés par Baude — c'était le protocole — ils avaient été raccompagnés dans un véhicule aveugle à la circulation extérieure. Déposés à leur adresse professionnelle où ils pourraient retrouver leur voiture ou un taxi. Leurs dossiers classés sans suite.

Cela avait plu à Baude cet esprit d'honneur. Cette intégrité. Ce côté vieux jeu du respect dû à l'autre comme à soi. Rare. Très rare parmi les loups des affaires affamés d'humiliations à asséner. Sur ce terrain, les femmes payaient un lourd tribut à la rancœur des hommes.

À l'issue des soirées et après remise des films rapidement montés ou des photos en grand format sur papier brillant livrés par coursier sous pli personnel, les commanditaires obtenaient satisfaction. Personne ne souhaitait voir publier dans la presse, photos à l'appui, le compte rendu d'une nuit gang-bang. Celui d'une partie de sexe à plusieurs où Monsieur profitait d'un savoureux enchaînement. Son avant-bras plongé dans le cul d'une femme. Son regard extatique sous la jouissance procurée par le godemiché fiché dans son anus. Sa bouche à proximité d'un sexe féminin. Un homme nu à califourchon sur son dos. Monsieur entravé en position fœtale dans une cage sertie de barreaux métalliques, une boule fichée dans sa bouche. Il n'était pas envisageable de laisser circuler lesdits clichés auprès de partenaires au cours d'une négociation difficile.

Mariés, personnages en vue, les élus des arènes de Baude s'étendaient rarement en famille sur le contenu de leurs soirées

d'affaires. Ils ne confiaient leur goût pour les partouzes arrangées qu'à des collègues très sûrs. La peur du scandale et une bonne culture judéo-chrétienne faisaient ensuite leur office.

Avec la livraison des photos les plus récalcitrants comme les plus dociles étaient réduits à néant. Annihilés en un rien de temps. Monsieur quittait le poste en vue. Prenait un placard doré. Renonçait à son projet par trop accablant pour d'autres. Enterrait l'enquête... Monsieur signait le contrat dont il avait jusque-là refusé les conditions jugées abusives. Monsieur faisait profil bas. Dos rond. Et le monde des affaires comme celui de la politique pouvait continuer de tourner en cercle restreint et profitable pour qui tenait les rênes. Double bride parfaitement coercitive avec corruption en sous-main.

Business et politique nageaient en eaux troubles. Le pays fonctionnait via la corruption depuis des décennies et seules quelques affaires passaient à revers de ce qui était aussi attendu qu'entendu.

Cependant on laissait accroire que les hommes brillaient par leurs compétences. Leur intelligence. Leur « vision ». Fruits accomplis d'un cursus réussi voire de leur liberté de penser et d'agir. Avec le soutien des médias en faire valoir d'un système à double-fond en pleine déperdition.

Lana se dégoûte à la relecture de son monde. Mensonges, trahisons, calomnies, duperies : qui peut encore oser prétendre que le monde progresse ?

Elle ressasse. Fulmine. Depuis sa chambre du Sud elle jettera l'éponge. Elle le sait. Par bribes encore informes, son changement de voie s'organise presque malgré elle.

« Mon enfance... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Mon enfance était barbante. Père absent, mère occupée avec la fratrie, pas de tendresse, des ordres. Heureusement, des amis, filles, garçons, très tôt et toujours, des proches auxquels raconter, dire... De proches sans lesquels tout aurait été trop dur.

La vie est dure, vous ne trouvez pas ?

J'étais bien à l'école. J'aimais apprendre et avancer dans ma tête. J'aimais être bonne élève parce que sans doute cela m'attirait des encouragements que je n'avais pas ailleurs. Cela a duré jusqu'en quatrième. Ensuite, les maths, ce problème, et j'ai arrêté de travailler en classe... jusqu'au bac, sans apprendre les leçons que je mémorisais pendant les cours, en faisant le minimum pour qu'on me fiche la paix.

Ah oui, je n'avais jamais fait le lien... Vous avez raison, j'avais treize ans quand j'ai décroché en classe. Treize ans et le cousin... Les maths... le cousin... Je vois... une équation impossible à résoudre... un problème sans solution s'immisçant dans ma vie... Et comme avec le prof qui répétait sa notion avec les mêmes mots pour tenter de me la faire entrer dans le crâne, alors que je ne comprenais rien à ce langage-là, je ne comprenais rien à ce qui m'était arrivé avec le cousin, comme si je n'avais pas le langage pour nommer ce truc pas

normal que j'avais subi. Oui, c'est ça... je n'avais pas les mots pour le dire.

Quand j'étais enfant, même adolescente, mes amis étaient persuadés que mes parents étaient les meilleurs parents du monde... Les meilleurs comédiens, sûrement ! Mon père en particulier, tout sourire en public, attentif, presque attentionné. Mais fondamentalement impatient et colérique. Souvent violent : ceinture, cravache, mes fesses s'en souviennent, mon angoisse aussi. Il a tenté de me dresser avec ces pauvres artifices, mais rien à faire. J'ai blindé mon corps, ouvragé une carapace, je suis devenue dure à la douleur.

Dire mais ne pas être entendue... c'est vraiment ce qui a marqué ma vie, en tout cas dans mes jeunes années... et on dirait que ça continue là maintenant avec vous...

Alors, comment voulez-vous avoir confiance en vous quand à chaque fois que vous posez une plainte, les amis doutent de vos propos... vous demandent si vous n'exagérez pas... comment voulez-vous être à l'aise avec ce que vous ressentez quand les personnes qui comptent le plus à vos yeux ne vous croient pas ?

Je suis née libre et je tente de le demeurer... du moins j'aimerais... être née libre... mais... je ne peux pas faire autrement que de constater que je me suis caparaçonnée très tôt. C'est sûr que c'est pour avoir moins mal et moins redouter les tempêtes familiales... heureusement, mon père était souvent absent.

Mais... mais c'est quoi la liberté finalement ? Est-ce que le fait de naître ne vous inscrit pas automatiquement dans un système qui va vous déprendre pour vous formater ? Pour vous dresser ou vous éduquer. Et votre personnalité, petit à petit, elle va se plier à des schémas imposés... Et si la liberté n'existait qu'à l'instant de sa mort ? Avant, pendant la vie, ce serait juste une sorte de bague... un

temps de lutte constante pour survivre, pour se défaire des pressions sur soi, pour tenter d'exister alors qu'on est asservi...

Merde ! Je rejoue la grande scène de l'enfer terrestre en attendant l'éventuel paradis post-mortem. Je suis devenue complètement crétine ou quoi ?

Quand j'ai commencé à fréquenter le domicile de mes copines, c'était l'époque où nous critiquions vertement nos parents... Ce qui est fou, c'est que j'ai l'impression d'avoir vécu une enfance *normale*. Mais, en même temps... c'est la seule que j'ai vécue.. alors c'est compliqué de comprendre... même d'admettre que ça peut être différent... plus aimant... moins violent...

Peut-être que mon analyse de ma vie a été faussée par ma mémoire de l'âge *tendre* opposée à la force de la colère de l'adolescence. Oui, j'ai été aveuglée... je me suis aveuglée face à la rudesse de ma famille.

Peut-être que c'était le moyen, pour moi, de me sentir dans la norme... je discutais avec les amies de ce qui n'allait pas dans ma famille, dans la leur... mais, puisque personne ne me croyait quand je disais ce qui était « ma » réalité, je n'allais pas trop loin dans la confiance... puisque tout le monde trouvait mes parents géniaux, comment dire ce qui me bousculait à la maison ? Comment être entendue dans cette plainte-là ? Comment dire les manques, les douleurs... alors, je trouvais formidable que mes proches aient aussi des difficultés familiales. Nos vies étaient normées, normales, j'étais rassurée. La dureté que je subissais n'était sans doute pas si dure, au regard des témoignages des amies...

Je crois que très tôt, finalement, j'ai faussé mon jugement des situations que je vivais. J'ai tenté d'expliquer, d'excuser... même ce connard de voisin, j'ai trouvé comment expliquer... après... en me rendant un peu coupable, bien sûr, moi plutôt que lui...

Infernale lobotomie !

Évidemment, le besoin d'hommes à aimer... le besoin de ne pas être seule la nuit... le besoin de combler le vide affectif et d'effacer les traces d'une enfance bousculée...

Je pense que j'ai vécu des choses que je n'aurais pas du vivre, dans l'enfance... Comment dire... Peut-être ai-je vu des choses, des choses que je n'aurais pas du voir. Je crois que ça concerne... je ne sais plus très bien. J'ai vu des choses que je n'aurais pas dû voir et je m'en souviens mal.

En fait... c'est horrible... Toute mon enfance, j'ai tenté de me persuader que mon père était un type bien, parce que tous mes amis le disaient... j'ai fini par douter de mon ressenti... et puis j'ai occulté les coups... la violence psychique... l'absence, le vide. J'ai tout fait pour croire que mon père n'était pas cet homme-là... pour me rendre coupable... pour trouver ma part de responsabilité dans sa violence.

Quelle connerie l'enfance ! Et quelle injustice le monde des adultes dominants, tout puissants, toujours plus forts, manipulateurs, décevants, tellement décevants...

Quels salauds... »

« J'ai arrêté les médicaments. J'ai l'impression qu'ils ne servent à rien... Plus à rien. Je ne veux pas être sous contrôle chimique... sous assistance de vie... sous perfusion de ma tête. Je me sens prête à vivre sans ça maintenant.

Et puis... ça me fait rire mais je me suis dit que je vous le dirai : j'ai pris un abonnement dans une salle de sport. Je veux faire du *step* pour apprendre à monter les escaliers ailleurs que chez moi. Je ris, mais c'est un rire jaune encore... J'ai besoin d'escaliers neutres... d'escaliers sans angoisse en écho... je me dis que ça peut m'aider... pour chez moi. En petites foulées, vous voyez !

Et puis, je veux faire de la gonflette aussi parce que je n'ai aucune force dans les bras et ça me gêne des fois. Oh, je ne pars pas avec l'idée de devenir miss Monde des gros bras ! Seulement je crois que j'ai besoin de me muscler... de tendre dedans ce qui a été malmené et qui vibre encore dangereusement... mais, moins souvent on dirait...

Finalement, peut-être que de vous parler, ça m'aide un peu... même si vous ne faites pas grand-chose finalement et que je me tape tout le boulot... Ah si, dans les choses que vous faites, il y a le doute. Vous doutez de ce que je vous dis et ça se voit... et ça, c'est le truc le plus insupportable à mes yeux...

Donc plus de médicaments, du sport pour éliminer leurs toxiques et me dynamiser physiquement... J'espère que le défoulement me fera moins grincer des dents la nuit. Et puis, j'arrête de manger de la viande. C'est ma contribution pour une planète plus équitable, moins polluée. Le sang de la viande rouge m'écoeure. Et quand on connaît les conditions d'élevage... Le poisson, je continue... parce qu'il me faut encore un peu d'incohérence, non ? Je sens que j'en ai besoin pour poursuivre l'enquête sur mon grand mystère intérieur. Garder des zones où je ne suis pas tout à fait d'accord avec moi pour poursuivre l'investigation, le questionnement... ça me semble utile... De toute façon je n'ai pas envie de devenir parfaite.

Je veux sortir du fracas des dix-neuf marches la tête haute, mon mystère éclairci, des solutions mises en place... Alors, quand ça viendra, ce sera sans doute le moment pour moi d'espacer les séances. Bon, je n'y suis pas tout à fait encore, mais je sens que j'ai franchi des étapes. Je sens que je vais... mieux... oui, je peux dire ça : je vais mieux. Parce que *bien* ce serait un peu cavalier à ce jour... Trop tôt pour dire que je vais bien... mais ça va mieux.

Peut-être que l'enfance m'aiderait à comprendre ce qui m'est tombé dessus ensuite. Je veux dire, pourquoi c'est sur moi que c'est tombé, ça, la violence sexuelle. Le mystère de cette violence... la violence dans ma vie...

Avoir un père violent, une mère autoritaire, ça fait d'une enfant la candidate à la violence domestique... c'est ça la logique de la vie ? Être abusée dans ses jeunes années, ça inscrit dans un rapport tordu aux hommes... bien entendu... mais, une question me taraude... est-ce que ça signifie, au-delà du conditionnement que j'ai subi, que j'ai une part de responsabilité ? Parce que, jusque-là, je ne la trouve pas, ma part... même si je la cherche...

Je ne sais pas si je suis responsable, et si oui, où je suis responsable... mais qu'est-ce que j'ai pu me sentir coupable !

Est-ce que j'ai une part ou est-ce que c'est ce que la société voudrait me faire croire ? La société ou je ne sais qui d'ailleurs ! Parce que *finalement, tu as ce que mérites* me reste sérieusement en travers de la gorge, si vous voyez ce que je veux dire...

Si j'ai pu être victime à un moment donné, est-ce que j'ai aussi pu attirer à moi ce que j'ai subi ? Parce que j'ai été conditionnée, ma sensibilité abîmée... parce que je n'ai pas reçu les bonnes clés au départ... parce que la violence assénée pendant l'enfance crée un besoin de sensations fortes dans sa relation adulte à l'autre... une sorte de dépendance à la brutalité...

C'est dur... difficile à encaisser une chose pareille...

Un mouchoir ? Je peux ?

Parce que quoi ? On cherche chez l'autre un schéma connu. C'est rassurant de reproduire ce qui est déjà tramé. Ça fait mal mais on sait comment, alors... quand bien même c'est douloureux... Mais pourquoi on fait ça ? Pourquoi on n'est pas capable, de façon innée, d'aller chercher le meilleur pour soi ? Et qu'on s'en réfère à des archaïsmes qui nous privent d'avancer vers la lumière ? Quel est ce besoin de sombre chez nous, les humains ? Ce goût pour le pire, pour le plus dur, pour l'enfer en quelque sorte...

C'est notre culture qui veut ça ? Notre culture qui nous place nous, les femmes, en premières coupables, responsables de la dureté du monde. De la punition des femmes par les hommes... des femmes par les femmes. Parce que Lilith et Ève... en grandes pécheresses devant l'éternel. La belle excuse ! Mais qui l'a fabriquée cette sentence ?

Et pourquoi le fameux *aimez vous les uns les autres* on ne le met jamais en application celui-là ? C'est sûrement trop fort pour nous

tout ça... trop compliqué d'y arriver... alors que souffrir et faire souffrir ça serait plus facile...

Être humaine... c'est quand même super compliqué... Je n'en peux plus parfois. »

Depuis que Lana travaillait pour Baude, aucune plainte n'avait été à déplorer. Les soirées se déroulaient la plupart du temps chez lui. En territoire connu, maîtrisé, sous contrôle. Il était rare que les commanditaires reçoivent chez eux mais cela était arrivé. Ces soirées-là exigeaient repérages et préparatifs qui se monnaient au prix fort. Baude acceptait exceptionnellement d'organiser une telle arène après une demande répétée et insistante du commanditaire. En concédant de la sorte une faveur, un privilège, l'hôte devenait son obligé et Baude tenait les cartes bien en main.

Lana n'avait pas eu connaissance de dérapages que les arènes aient lieu chez Baude ou ailleurs. Personne n'avait jamais alerté les services de police. Pas plus que Baude ne lui avait raconté quelconque descente à son domicile. Il n'y avait pas eu, non plus, à subir d'enquête ou d'interrogatoire dans les lieux associés. Lana qui avait conscience que tout s'achetait dans ce monde ignorait pour autant si des flics étaient en cheville avec son patron.

Tout s'achetait. À commencer par elle.

Commandes et scénarios de soirées continuaient à se succéder pour un business prospère et sans encombre. Les chantages allaient bon train. Les marionnettes de l'entreprise multinationale et de la politique officiaient ou dégageaient à mesure des velléités de

donneurs d'ordre peu scrupuleux et particulièrement intéressés par des jeux de rôles aux conséquences vertigineuses.

Dans leurs moments partagés en intimité, Baude exposait à Lana sa lecture et sa compréhension du monde. Une certaine organisation régnait dans le monde des dominants. Les dominés pouvaient ainsi prolonger leur service au modèle établi. D'aucuns pouvaient encore tenter de croire à l'élévation sociale. Au possible changement de leur condition. Quand ils verraient de quoi on se nourrissait dans les hautes sphères, ils en reviendraient par eux-mêmes ou seraient décrochés. Quelques-uns, rares, tiendraient bon et se feraient une place au soleil. On les appellerait les nouveaux riches.

Les familles aux affaires voulaient continuer de se maintenir au sommet. Elles se méfiaient des celles et ceux qui critiquaient de plus en plus ouvertement leurs agissements jugés délétères. Inévitables. Ceux qui démontraient qu'elles bénéficiaient constamment des largesses d'un État aux ordres leur permettant de s'enrichir davantage. Le peuple pourrait bien voir ses impôts augmenter. On lui parlerait de crise. De nécessaire solidarité. Il courberait l'échine.

Quand l'absence de morale et d'éthique dans les pratiques industrielles comme financières étaient pointées, une partie du peuple s'offusquait. Demandait des comptes. Réclamait. Trouvait intolérable que les plus fortunés négocient leurs taxes mettant ainsi à mal une société fragilisée par la perte de revenus qui, auparavant, permettait la répartition du trésor et la protection des plus faibles. Mais faible était un mot honni dans les sphères du pouvoir où l'on œuvrait pour que chacun croie avoir une chance de s'élever et que, par voie de conséquences, celles et ceux qui se trouvaient en difficulté passent pour responsables de leur sort.

— L'ascenseur social est en panne Lana. Et les tenants du pouvoir n'ont aucun intérêt à le faire réparer. Alors, ils bricolent avec la

parité. Ils se donnent bonne conscience et occupent le peuple à une comptabilité qui l'éloigne des « vrais » chiffres.

— Mais, c'est important que les femmes prennent des responsabilités ! C'est même essentiel pour l'évolution d'une société. On ne peut pas laisser dans un placard la moitié de l'humanité ! Qui voudrait ça ? Les hommes encore ?

— Les femmes vont prendre une place plus importante dans les affaires, c'est la marche du progrès. Mais pour les grandes familles, il faudrait sélectionner, trier, choisir. Avant même l'entrée dans les grandes écoles de la nation, elles voudraient s'assurer de la connivence avec leur système. Avant d'autoriser les responsabilités à quiconque, certains voudraient avoir tout vérifié, tout contrôlé...

— Un peu comme nous on dirait...

— Peut-être que tu as raison... Un peu comme nous Lana.

Il avait planté son regard dans celui de sa partenaire. Elle avait tenu bon. Il avait fini par détourner les yeux vers son paquet de cigarettes.

— Plus de vingt ans d'affaires. Une routine qui fonctionne à merveille, un réseau relationnel fiable, des rabatteurs réguliers... Une précieuse Lana en éminence grise à mes côtés. Je suis plutôt fier de mon entreprise ! Mais qu'est-ce que tout ça va devenir quand les femmes seront nombreuses à être intégrées à de hautes fonctions ? La tendance est à l'augmentation, je le sens bien. Les mecs vont jouer l'intégration le temps de calmer les revendications. Ils vont faire une place à celles qu'ils ont bien foulées aux pieds.

— Juste retour des choses non ? Depuis le temps que les femmes sont méprisées et exploitées... À moins qu'elles ne deviennent les nouvelles variables d'ajustement. Les façades ripolinées dans des univers d'hommes qui ne parlent qu'aux hommes... Ou aux femmes qui leur ressemblent.

— Mouais... Je prends le pari qu'une nouvelle variété de fusibles se prépare. Les femmes aux affaires vont endosser la responsabilité des agissements reprochables voire irréguliers quand ils seront mis au jour. Comme quand les roturiers payaient un paysan pour prendre leur place et leur identité à la guerre. De tous temps, certains ont été les boucs émissaires d'autres. Je parie même qu'elles n'auront pas le choix, sur le mode du marche ou crève.

— Certains écopent pour d'autres... Mais tu crois qu'elles vont se laisser faire ?

— Elles n'auront pas le choix Lana. Pas le choix, tu verras... C'est comme après la Révolution. Le peuple dénonce la monarchie qui l'affame, le ruine. Il s'insurge... mais comme personne ne parle français, ou très peu, les bourgeois entourloupent et prennent le pouvoir parce qu'ils veulent la place des aristo. Et ils créent leurs nouveaux royaumes avec manants et esclaves pour faire fructifier leurs projets. Ils ne veulent ni partager ni redistribuer parce qu'ils se croient élus des dieux.

— Mais il y a quand même la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

— Tu plaisantes non ?

— Cela a quand même contribué à l'évolution de la société française, non ? Mais, rétrospectivement, il n'y a pas eu de place pour les femmes après la Révolution. Elles n'ont pas eu le droit de voter comme les « autres » citoyens. Elles ont été reléguées à la maison, à l'usine, aux champs.

— Voilà : les hommes ont utilisé les femmes et leurs salons littéraires pour propager leurs idées révolutionnaires, ils ont profité de la volonté des femmes qui se sont insurgées contre les délires dispendieux du roi parce que leurs gosses mouraient de faim et ont déclenché la révolution que l'on sait. Et puis voilà : merci Mesdames,

rentrez chez vous il n'y a rien à voir ! On va faire le boulot c'est mieux pour tout le monde comme ça.

— Comme ceux qui viennent à l'arène tu veux dire. Des personnes qui se croient tout permis avec des femmes qui sont juste là pour servir leurs desseins.

— Oui, c'est basique Lana.

Baude théorisait que les valeurs n'étaient pas tout à fait les mêmes chez les femmes. Compétition et rivalité n'étaient pas dans leur culotte quand elle se situait d'abord sous la ceinture pour bon nombre d'hommes. Chez ceux qu'il côtoyait : longueur de sexe, nombre de coups tirés dans une même nuit avec ou sans pilule, nombre de maîtresses, nombre de pipes au bureau, nombre de baisés en public, plus belle plante assortie à son bras — et pourvu qu'elle se taise pour éviter toute ombre sur Monsieur.

Dans la galerie des obsessions masculines, il pouvait lister les concours en affichage de prétentions : véhicules avec le plus de chevaux sous le capot comme on évaluait la fortune au nombre de montures d'un attelage ; longueur du yacht en reflet d'une autre angoissante question de longueur ; fortune amassée dont on parlait du bout des lèvres par sa place obtenue au classement de certains journaux ou par le nom de sociétés plutôt qu'en numéraire ; montant du détournement d'impôts et meilleures places *offshore* ; coups bas et autres magouilles organisées rendus honnêtes par des cabinets d'avocats experts en exonérations qui, au regard de ce qu'ils rapportaient, valaient largement le vertige du montant de leurs honoraires.

Baude pensait que les femmes manqueraient tout autant de probité avec un cheptel à faire fructifier. Une fortune à transmettre. Une place à garder. Un rang à préserver. Dans ce conditionnement

bourgeois favorisant l'accumulation pour soi et pour les siens. Dans ce monde qu'il connaissait pour en être issu, le partage se limitait à la quête pendant la messe. Le prêche de la bonne parole était mis à mal dès la sortie de l'office. L'intention comptait davantage que les actes.

S'il pensait les femmes capables d'être des hommes à part entière du point de vue de leur capacité de malversation, des idées contraires venaient embrouiller ses pensées et semer la pagaille dans ses tentatives de plans d'influence à destination de celles arrivées au pouvoir qu'il faudrait faire plier. Céder. Renoncer.

Il voulait conquérir ce marché-là. Il voulait y exceller. Qu'on passe par lui et personne d'autre pour avancer dans les affaires. Que son nom se répande dans les dîners comme celui d'un intermédiaire incontournable. Fiable et créatif. Un pair. Il se souhaitait autant de succès dans les manœuvres concernant les hommes que celles à venir impliquant des femmes.

Il pensait que Lana pourrait prendre davantage part à l'organisation de son business à venir. Qu'elle saurait palier le manque de connaissance ou d'intuition dont il faisait part. Les femmes, elle les ressentait bien. Elle savait s'en occuper. Oui elle savait y faire. Il tentait de s'en persuader tout en ayant du mal envisager une telle éventualité. Paradoxe du chef aux manettes. Inquiétude de la potentielle cession. De la diminution de son contrôle. Une part de marché à céder ce serait une part de maîtrise qui lui échapperait. Il hésitait. Tergiversait. Envisageait de développer seul mais convenait aussitôt de la compétence de Lana. De sa fiabilité aussi. Baude n'avait jamais eu à se plaindre de son travail.

Lana ne lui avait jamais fait manquer une affaire avant cette soirée. Il savait aussi l'utiliser pour quelque marché particulier : un client à

bichonner qui formulait la demande expresse de posséder cette femme inaccessible pendant les arènes qu'elle supervisait.

En charge de la coordination. De la surveillance des corps. De l'achalandage des drogues pour tenir et aller plus loin ou pour effacer. Lana n'avait jamais cédé aux avances.

Elle intriguait les clients. Les affolait. Était-ce sa maigreur ? La dureté de son visage sous son sourire figé ? Son silence pendant les soirées et sa capacité à rendre les reines et les princes inépuisables ? Elle faisait bander les hommes. Savait les exciter sans rien céder. Attisait leur convoitise.

Dans ses scénarios, Baude imaginait difficilement comment piéger les femmes dont les convictions dérangeaient les affaires en les faisant partouzer. Leur maestria mise en scène promettant quelque photos scandaleuses. Avançant les bienfaits d'une retraite en huis clos où le champagne coulerait à flot sur les corps d'éphèbes dont il ne savait si elles en avaient jamais rêvé.

Quels étaient les fantasmes des femmes ? Certainement pas les mêmes que ceux des hommes. L'imagerie abondait pour la gent masculine. Les codes pornographiques étaient accessibles et compréhensibles à quiconque. Dès le plus jeune âge. La littérature semblait sans fin et l'iconographie tout autant. Mais, au-delà de magazines féminins pétris d'injonctions et de photos de gamines grimées en femmes endimanchées exhibant des vêtements hors de prix, peu de données circulaient concernant le désir des femmes. Leur sexualité. Leurs fantasmes et la meilleure façon de les conduire à les réaliser « de leur plein gré ». Dans la littérature et quelques magazines il ne trouvait que du copier-coller de représentations masculines tentant de se faire passer pour du vertige au féminin.

Qui avait écrit les émois d'une femme ? Des vies de femmes allant au-delà d'une imitation de représentations masculines. Qui

connaissait seulement ce qui survenait dans leurs projections secrètes et intimes? Qui saurait déceler, répertorier, mettre en scène ce qui ferait mouche dans leur cartographie fantasmée? Partout les codes étaient androcentrés. Rompus aux jeux de domination. Femmes soumises ou à soumettre. Relations forcées. Femmes objetisées. Sexuellement disponibles. Auxquelles on allait en faire voir. Homosexuelles à remettre dans le droit chemin de l'hétérosexualité en leur faisant enfin rencontrer un homme un vrai. Un qui saurait s'occuper d'elles comme personne jusque-là...

Baude et Lana mettaient à profit leurs sorties. Ils déjeunaient chaque jour dans un restaurant ou un autre puis s'installaient en terrasse au moment du café. Ils étudiaient de nouveaux profils. Observaient les tendances comportementales. Repéraient des personnes pour les soirées. Ils photographiaient. Suivaient si besoin pour en savoir plus et repérer une adresse. Puis Baude envoyait les rabatteurs à la cueillette de nouvelles fleurs.

Ils voyaient de nombreuses femmes imitant la posture masculine du pouvoir : ton de la voix, tenue du corps, gestuelle musclée, accord de la fonction au masculin, jusqu'aux vêtements proches du costume chemise cravate remplacé par un tailleur jupe ou pantalon.

Les *corporate women* plagiaient les dirigeants. C'est ce qu'ils voyaient dans les quartiers d'affaires stéréotypés alors que les zones commerciales mixaient davantage la population. Comme si adopter des codes similaires permettait aux femmes de passer le fameux plafond de verre — ou d'espérer le passer.

Ressembler à un homme pour ne pas inquiéter. Pour avancer dans la hiérarchie. Pour se faire une place comme un autre se la ferait. Renier sa dualité pour se fondre dans un moule au masculin viril. Adopter un schéma autoritaire que tant d'hommes avaient déjà fait

leur. Après un cursus convenu qui brillait par son endogamie, les hommes accédaient à un poste égalant leur ambition du moment. Elle voulaient la même chose.

École préparatoire. École d'ingénieur. École d'administration voire école politique. Les membres des classes dirigeantes ignoraient la singularité et cooptaient des parcours au bon format. Prêchaient des convertis et réfutaient la moindre remise en cause de leur modèle. Ils se fréquentaient. Se mariaient et se reproduisaient entre membres d'un cercle restreint.

Baude disait que dans leurs croyances, le monde était ainsi fait. Il y avait des dominants et des dominés. Les élus et les autres. Ceux de la première catégorie arrivaient par héritage. Par leur condition sociale. Ils venaient au monde pour assurer une descendance et bonifier les intérêts familiaux. S'il fallait parfois s'éloigner quelque peu des règles de l'intérêt général pour y parvenir, ils n'y voyaient aucun problème. La compromission était partie prenante des affaires. Entre personnes de bonne compagnie et de convictions partagées on avait l'art de se comprendre et de se protéger mutuellement.

Ceux qui avaient gravi l'échelle sociale se fondaient dans le modèle et faisaient peu de vagues. Sans quoi ils savaient qu'ils seraient mal vus. La classe des dominants détestait l'ostentation que certains nouveaux riches affichaient. L'étalage de leurs biens et de leur fortune qui rendait désirable leur parcours, leur aventure vers l'accumulation de l'argent favorisant l'accumulation de biens était problématique pour une caste qui se voulait discrète sur ses agissements. Certains étaient mis au ban tels les roturiers des temps passés. S'ils tentaient le zèle, s'ils insistaient dans leur exhibition, ils étaient rapidement mis sous tutelle et Baude était de ceux qu'on sollicitait pour les régler au pas cadencé. Un dessous de table refaisait surface. Un chantage les remettait dans le droit chemin.

Tout rentrait dans l'ordre dans un milieu où l'intégrité comme la probité se faisaient rares.

Baude était le témoin de la vanité poussant certains à se vautrer dans des situations inextricables. Conditionnés à croire que le pouvoir et l'argent étaient tout. Offraient tout. Pouvaient tout.

Il aurait volontiers écrit et publié son analyse de ses congénères s'il avait exercé d'autres fonctions. Afin que d'aucuns dessillent et disposent d'éléments de compréhension d'un monde dont la dérive économique s'expliquait assez simplement.

Dans ses questionnements concernant la soumission des femmes de pouvoir, Baude se demande si le chantage avec les enfants est envisageable. Les piéger et les photographier dans des postures sordides. Rendre les garçons violeurs. Faire violer les filles.

À l'instar de bien des hommes croisés, certaines ont-elle choisi une carrière plutôt qu'une famille ? La famille des femmes est-ce pour la devanture, la bienséance, l'héritage ?

Il a beau envisager de multiples intrigues, en rédiger le scénario, aucune ne l'a jusque-là convaincu par sa pertinence. Sentant l'heure de déploiement de ce nouveau marché approcher il doit échanger sans tarder avec Lana à ce sujet. Entendre son point de vue et son intuition. Sa façon d'envisager les choses pour des soirées au féminin. Et puis tester. Essayer l'une ou l'autre des options. Recadrer au besoin. Faire évoluer.

Il mettra à contribution les gars les plus malins de l'équipe — qui avait envie de se faire sauter par un abruti ? Peut-être faudrait-il opter pour une variante. Celle de l'échangisme par exemple. Bien plus accessible que le bondage ou le sado-masochisme se dit Baude. Il sourit à cette idée. La trouve juste. En phase avec l'époque.

Lana lui sera utile. Il apaisera ses propres doutes et ses inquiétudes quant au partage des responsabilités. Seul il sera en difficulté pour conquérir un marché prometteur. Lana aime les femmes. Elle saura être à la hauteur dans des arènes au féminin. Et lui saura se montrer moderne en la présentant comme son alter ego. Sa caution paritaire.

Il se dit qu'il tient la promesse de l'évolution de son business. Il frotte ses mains. Pousse la porte de son bureau et appelle Lana en Provence.

On tape à la porte. Lana donne le signal et Maria entre, un plateau entre les mains. L'odeur du café la précède. L'estomac de Lana gronde pourtant elle n'a pas faim. Elle demeure écoeurée. Elle préférerait la légèreté d'un thé vert à l'acidité d'un café. Un thé japonais. Iodé Pour la force et la saveur d'un breuvage clair rappelant le goût de l'épinard.

Salutations rituelles. Maria pose le plateau sur le chevet. Elle s'enquiert du programme de Lana qui confesse son envie d'être peu active pendant la semaine. Elle se sent tellement lasse. Peut-être restera-t-elle deux semaines cette fois-ci. Elle en a bien besoin. Elle est au bord de l'épuisement. A besoin de repos. De nuits longues. De lectures au soleil peut-être. De promenade dans la garrigue si le vent n'est pas trop fort. De farniente certainement. Ira-t-elle faire les boutiques ? rien de moins certain.

Lana suspend son énumération. Bouche ouverte, les yeux dans le vague, elle est absorbée par une idée qui traverse son esprit. Elle se concentre. Cela fait sens. Suspendue à ses mots, Maria est en arrêt et n'ose demander la suite. Lana est dans sa tête. Maria attend sans ciller. Puis le regard de Lana se remet en mouvement. Ses yeux se voilent. Brillent. Subitement enfiévrés.

Elle remercie Maria et souhaite rester seule pour prendre son petit déjeuner. Elle boit une larme de café aussitôt la porte refermée.

Délicieuse amertume. Elle trempe une tranche de pain de campagne dans le liquide sombre avant de la glisser dans sa bouche. Une goutte de café coule sur son menton qu'elle efface d'un mouvement machinal de la main. Elle mâche. Avale. Trempe et croque à nouveau un morceau de tartine. Réalise qu'elle ne supporte pas la texture spongieuse dans sa bouche. Dans son estomac. La sensation lui retourne le ventre. Elle a besoin de rendre ce qui flotte dans son corps. Il s'agit d'en finir avec le mal-être. D'obtenir de son corps qu'il expie nourriture et toxiques demeurés en place.

Elle dépose le bol sur le chevet. Se lève en serrant les lèvres et rejoint la salle de bain. Contraction dans le ventre. S'agenouille brutalement. Tête au-dessus de la porcelaine blanche. L'onde de choc traverse ses genoux et remonte dans son corps. Emportant avec elle le contenu de l'estomac. Contractions du corps. Lana vomit le vide. Afflue sa bile. Râle. Se tord sous la douleur et l'amertume.

Filet gluant et puant qui pend de sa bouche. Ses yeux pleins de larmes. La veine de son front tendue sous sa peau. Tempes douloureuses. Morve au bord des narines. Un spasme à nouveau. Elle rote. Éructe la douleur. Le son est caverneux. La violence gravée au-dedans.

Elle se relève péniblement et s'appuie contre le meuble du lavabo. Elle tremble de pied en cap. Dans le miroir l'image de sa figure la révolse. Elle a froid. Croise à nouveau les yeux de Natacha. Revoit aussitôt Graziela le jour de son départ.

Lana ouvre le mélangeur. Glisse un doigt sous le filet d'eau. S'impatiente en attendant qu'elle soit suffisamment chaude. Elle joint ses deux mains et mouille son visage. Pleure et râle. Frotte ses yeux. Se mouche dans ses doigts. Rince sa bouche et crache d'un trait l'eau qu'elle sent souillée par son haleine acide. Elle tousse. Renifle. Elle enrage. N'en peut plus. N'en veut plus. Ne veut plus

jamais se sentir aussi mal. Aussi triste. Se promet une fois encore qu'elle fera tout pour que cela n'arrive plus.

Elle se redresse péniblement et se glisse sous la douche qu'elle veut brûlante. Reste de longues minutes immobile sous l'eau. Les pores se dilatent. La peau se réchauffe. L'instant est bienfaisant. Elle se détend.

Sous l'eau ruisselante Lana cogite. De plus en plus vite. Elle retrouve sa célérité. Son cerveau s'agite en élaborant un projet qui prend forme et lui semble adapté à la situation.

Une fois réchauffée en profondeur par l'eau brûlante elle ferme le robinet. L'eau dégoutte du pommeau en grosses gouttes éparses. S'écrase sur le sommet de son crâne. Résonne. Lana respire lentement. Les yeux fermés elle suit le fil de ses idées qui chahutent. Tout lui semble simple. Évident. Elle opine de la tête et convient d'attendre le moment opportun pour passer à l'acte. Elle est patiente. Elle se donnera les moyens du succès de son opération. Elle respire et suit son fil de pensée.

Elle va organiser sa sortie. Prendre le large sans y laisser la peau. Avant d'être trop usée. Désabusée et privée de toute velléité.

Elle sourit. Pousse la porte de la douche. Suit le nuage de vapeur qui s'en échappe et s'enroule dans une nouvelle serviette éponge dont le tissu lui semble à nouveau particulièrement doux et réconfortant. Sa peau est souple sous la caresse du tissu. Elle brosse méthodiquement ses dents. Oint son corps de crème hydratante. Termine par son visage qu'elle masse vigoureusement, une crème pour peau mature sous les doigts.

Elle se sent mieux. Ses idées tirent vers le clair. Un nouveau projet la concernant qui ravive une dynamique lointaine. Une énergie qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps. Trop longtemps.

Face au miroir dans la salle de bains. Son regard fiché dans son reflet. Elle se sent vivante. Picotements dans le ventre. Poils hérissés sur les bras. Elle est en vie.

Natacha. Sophia. Graziela. Envie. Jubilation.

Lana ouvre la penderie de la chambre. Le mouvement de sa main glisse quasi silencieusement la porte en bois cérusé. Parfum délicat de lavande. Elle trie les vêtements sur cintre. Choisit un pantalon à pinces en lin et un chemisier clair. Ajoute un gilet en mohair. Glisse un tiroir. En extrait une culotte en dentelle. Sur une étagère elle retrouve une paire de tennis blancs usagés dont elle n'a jamais voulu se séparer. Ceux qu'elle portait dans les épreuves de biathlon. Les mêmes qu'elle avait aux pieds la première fois que Baude l'avait emmenée ici. Elle les avait conservés tels les trophées d'une époque révolue à laquelle il lui importe dorénavant de penser à nouveau.

Elle s'habille. Ouvre grand la fenêtre de la chambre. S'assoit au bord du lit. Glisse ses pieds dans des socquettes gris clair doublées de fil bouclette. Enfile avec un immense plaisir chacune des chaussures mythiques. Retrouve le moule de la semelle creusée aux formes de ses voûtes plantaires. À sa pointure. À la largeur de ses pieds. Au format de son coup de pied. Lana se demande avec quelles autres de ses chaussures une telle sensation de confort existe. Elle convient qu'aucune n'est à la hauteur. Pas même les escarpins sur mesure qu'elle porte en soirée.

Elle se lève. Joue successivement avec ses appuis au sol et descend le plateau de son petit déjeuner dans la cuisine où elle rejoint Maria.

Les deux femmes discutent des menus des jours à venir afin que Maria achalande la villa avec les denrées nécessaires. Lana ne veut pas de viande d'animaux terrestres. Des fruits et des légumes. Des amandes. Des protéines végétales. Elle demande à Maria de se renseigner et de prévoir dorénavant pour elle des repas à tendance

végétarienne. Elle mangera des œufs, du poisson, un peu de fromage au lait cru. Elle confirme que Baude demeure omnivore. Carnivore sourit-elle pour montrer à Maria sa tendresse pour cet homme.

Maria passera commande et se fera livrer. C'est la nouvelle façon de procéder prévue par le patron. Elle quittera la maison chaque soir après le dîner et reviendra au petit matin pour être disponible au moment de servir le premier repas.

— Merci Maria de votre implication. Mais je sais que je vais me lever tard. J'ai besoin de dormir, j'ai besoin de grasses matinées ressourçantes. Je vous propose de venir à partir de onze heures, je déjeunerai vers treize heures.

— Madame, je suis payée pour travailler chez vous du matin au soir. Ça serait malhonnête de réduire le temps...

— Non non non, comprenez-moi bien Maria ! Je vous propose de venir plus tard, mais ça ne change rien à votre salaire. Simplement, si vous venez tous les matins, je sais que vous n'aurez rien à faire. Alors, je crois que vous serez bien mieux chez vous plutôt qu'à attendre ici que je me réveille. Et puis, ce sera notre secret. On ne dira rien à Baude, vous pouvez dormir tranquille.

— Vous... vous allez bien Madame. Vous êtes un peu pâle on dirait. Je ne sais pas si je dois accepter...

Lana rit nerveusement. Elle ne confiera rien de ce qui la traverse par l'expressions endolorie de son corps.

— La ville est tellement polluée. On n'y respire plus que des particules fines. Comment voulez-vous avoir bonne mine avec ça ? Et puis, je travaille beaucoup, beaucoup trop. Alors, j'ai besoin de faire le plein de soleil, de lenteur, de promenades. J'ai besoin de bon air senteur lavande, avant de repartir vers le rythme contraignant qui

me lasse tellement ces temps-ci... Vous ne pouvez pas savoir comme je vous envie parfois Maria !

Maria se désole que l'on puisse être obligé de vivre dans cette ville de fous comme elle aime à le dire. Où tout va si vite et se déroule de façon si brutale. Une ville où elle n'irait vivre pour rien au monde. Même si on la payait une petite fortune elle resterait dans son Sud chéri. Loin de la circulation souterraine. Dans des rues saturées de monoxyde de carbone. Loin de la frénésie culturelle qui fait accroire évoluer dans un monde enfin humanisé. Loin du bruit incessant et de l'agitation constante. Aux klaxons des rues empressées elle préfère le chant des cigales. Le vent agaçant d'ici à l'air pollué et les paysages naturels aux expositions successives de toiles de maîtres. Des tableaux, elle, c'est tous les jours qu'elle s'en invente dans les champs alentour comme au fil des ciels nuageux. Et c'est bien assez pour elle.

Maria compatit et Lana l'écoute. Elle sourit. Elle en a assez de sa vie de folie. Elle va s'en tirer et se répète calmement les étapes auxquelles elle pense. Ne rien noter. Ne laisser aucune trace de son projet. Avoir tout en tête. Répéter afin d'apprendre par cœur le processus d'envolée. Se tenir prête. Et passer à l'acte le moment venu. Sans précipitation.

Lana sort pour une promenade dans la garrigue. Elle sera de retour pour le déjeuner.

« J'ai demandé à vous voir de toute urgence parce que quelque chose est arrivé.

Hugo s'est installé chez moi, il m'a fait cette proposition et j'ai accepté, sans réfléchir, j'ai tout de suite donné mon accord, je crois que c'est mieux... quand je ne réfléchis pas... parfois.

Je n'ai jamais vécu avec un homme, je veux dire, avec un homme que j'aime et qui m'aime. Avec quelqu'un avec qui construire une relation sur le long terme... alors, c'est inquiétant, mais je crois que cette inquiétude pas si grave me plaît, au fond... c'est comme un nouveau défi de vie.

Nous allons chercher un nouvel appartement, histoire de vivre un « chez nous » et pas un « chez moi » réaménagé pour deux... Je crois que j'aimerais mieux changer de ville carrément. On y pense. Je cherche un autre travail, Hugo aussi. Le premier arrivé fait le choix de la ville où installer la suite de notre aventure amoureuse.

En fait, je suis en rééducation amoureuse. C'est comme ça que je le dis... comme ça que je le vis aussi. Mon partenaire s'amuse à reconquérir ma libido... de toute façon, dès qu'il y a quelque chose à conquérir, un homme... passons !

Je peux dire que ça va mieux. Oh, je sens les marques toujours. Rien n'est effacé. Mais j'accepte. Il y a des territoires impossibles à investir à ce jour et c'est comme ça. Je n'ai pas joui depuis la scène des

escaliers, mais j'ai bon espoir que les nœuds se délient... je me retape avec patience et ça change beaucoup de choses pour moi. Je me découvre des capacités que j'ignorais : la patience, une confiance aussi, en moi, en Hugo, mon compagnon de route. Peut-être que je fais confiance à ma vie aussi.

Alors, je suis partie prenante de la redécouverte de mon corps. J'ai envie de vivre et d'éprouver pleinement les sensations que je sais avoir existé. Celles dont je me souviens parce qu'elles étaient bonnes. Je me fais exploratrice d'une terre que je croyais connaître qui est pourtant subitement devenue terre inconnue. Je vais à la rencontre de mon nouveau monde... c'est étrange.

Maintenant, quand une main posée à un endroit particulier me crispe et allume dans mon corps cette sensation de cœur fracassé par un assaut trop violent, je me sens devenir comme folle... ça, c'est toujours là... mais je comprends l'alerte... Hugo aussi...

Ça n'est pas toujours évident à connecter cette trilogie : dégoût violent d'un attouchement, arythmie et lien à une scène invisible tentée de se rejouer. Ma sexualité est toujours fracassée... fragmentée... en mille morceaux d'un puzzle éparpillé... ma vie de femme est angoissée... je suis dépendante d'un homme avec lequel je vis... mais je ne voulais pas d'un scénario comme ça moi...

Ma vie professionnelle est compliquée, j'ai des assauts d'humeur, il m'arrive de fondre les plombs au travail, mes collègues trouvent que c'est difficile de travailler avec moi. Je crois que je vais changer de métier... en tout cas, ça me trotte dans la tête ces temps-ci, mais je ne sais pas ce que je pourrais faire... Je crois que j'en ai assez d'être cernée de gens qui me connaissent et qui ont dû apprendre à faire avec une même personne invisiblement transformée... sans que j'aie rien pu leur dire sinon : tu sais, ça ne va pas très fort en ce moment.

Et je n'ai pas envie de leur dire ce qui est arrivé... ce que je crois qui est arrivé... ce que je ne sais pas qui m'est arrivé mais que je sens avoir existé... Genre : tu sais, il s'est passé un truc terrifiant dans ma vie, je ne sais pas trop quoi, c'est-à-dire, je n'ai pas les images mais mon corps, lui, se souvient parfaitement de ce que ma tête ne sait se remémorer, c'était un truc terriblement atroce parce que depuis je suis un peu cinglée, mais.. ça va aller hein ! Genre... je ne peux pas dire ça...

Je vois bien les qualificatifs en suivant : hystérique et autre mots d'amour tellement plaisants à entendre... Je n'ai pas envie de confier mon mystère, c'est bien trop compliqué à comprendre pour celles et ceux qui ont une vie rangée, ordonnée, sans prise de risque, sans connaissance des milieux interlopes de cette société.

Et puis, la compassion, tout ça... La complaisance... Sur le sujet du viol, c'est plutôt douloureux. Je n'ai pas envie de recevoir les regards éplorés de celles et ceux qui sont dégoûtés par l'atrocité de l'acte. Pas plus que les regards pleins de doute des personnes cherchant à comprendre comment on peut être encore vivante après l'horreur. Vivante et, parfois, drôle et souriante. Désirante aussi... un jour... à nouveau. Je n'ai pas envie d'apitoiement, de regards cherchant la faille ou le signe de la douleur passée, de regards anticipant la montée du souvenir, de la sensation...

J'ai vraiment du mal à accepter notre fascination pour la souffrance. Et quand une personne a subi des actes monstrueux, comment certains sont dans l'incapacité de voir cette personne avec cette dualité de sa douleur et de sa possible guérison. Avec sa rage de vivre et d'aller au-delà de la torpeur... Non ! Ils la bloquent dans la case victime. Ils lui servent leur affliction et vont jusqu'à l'empêcher d'exprimer autre chose que de la rancœur, de l'amertume, la folie d'une personne traumatisée, avec les représentations qu'ils se font

de ce que pourrait être leur façon d'exprimer un traumatisme. C'est comme si, après avoir guéri d'un cancer, une personne devait encore parler de la maladie dont elle s'est débarrassée. Dans l'ère de la case à cocher, de la case bornée, tout changement de statut est refusé.

Je crois que... que j'ai désespérément besoin d'être normale. N-O-R-M-A-L-E. Mais j'ai le sentiment que je n'y arriverai jamais !

Je peux rester bloquée en *anormalité* pour le restant de mes jours ? C'est possible ça ?

Excusez-moi, j'ai besoin de me moucher là.

Pourquoi j'ai dit interlope ? Les milieux interlopes ? »

Assise dans le bureau de la maison provençale, dans le fauteuil de cuir qui peine à se réchauffer sous son assise, elle discute avec Baude. Il sonne à dix-sept heures. C'est son heure fixe quand elle est en Provence.

Il prend des nouvelles de sa santé. Il a la voix tendre qu'elle aime quand il s'occupe d'elle. Quand il est bienveillant et attentionné. Quand elle le sent sincère.

— J'ai vieilli Baude, il faut que tu t'en rendes compte. Tu ne peux plus doser comme avant. Ça fait trop mal et je sens que ce n'est pas près de passer même.

— Écoute...

— Attends, laisse-moi finir ! Je n'ai pas envie de mâcher mes mots pour te faire plaisir. J'ai peut-être été indocile, mais la punition est trop sévère.

— Comment ça tu as « peut-être » été indocile ? Tu as désobéi, tu paies, c'est la règle.

— Il faut que tu réévalues les choses Baude. Je ne suis pas ton ennemie. Tu le sais ça quand même. Mais si tu voyais ma tête et si tu vivais dans mon corps ces jours-ci, tu comprendrais de quoi je parle. Ce n'est plus comme avant...

Pendant qu'elle s'entend prononcer un discours rassurant, elle se demande si les lubies, la violence que son patron dose mal dorénavant sont liées à sa consommation de psychotropes ou de drogues. Au fait que lui aussi vieillisse. Son cerveau plus que jamais branché en mode paranoïaque. Baude plein d'ennemis imaginaires. Baude et ses angoisses financières. Baude et ses problèmes en rafale.

Elle doit regagner sa confiance. Sait qu'il n'est pas dupe alors elle se tiendra à carreau. Fera tout comme il le souhaite le temps de l'apaiser. Ça marche à chaque fois. Il la sait fidèle et professionnelle. Ils se séduiront à nouveau pour le bonheur des affaires de Baude. Pour son salaire confortable. Pour les meilleures conditions de soirées et des résultats croissants qui profiteront aussi à son compte en banque.

Tandis qu'elle l'écoute avec courtoisie, elle se décide à épargner davantage en vue de sa sortie.

Baude lui fait part de ses doutes. Il veut développer ce nouveau marché mais il est plein d'interrogations quant aux moyens à mettre en œuvre. Il se sent pris de court par un business qui arrive. Qu'il a insuffisamment anticipé. Les femmes montent dans les affaires. Le pouvoir est toujours aux hommes soyons tranquilles mais les choses bougent et il faut en être.

— Lana, nous devons être réactifs. Il faut travailler une offre séduisante à inscrire au catalogue le plus vite possible, avant que d'autres ne prennent le marché.

— Tu penses à quelque chose de particulier ?

— Oui... et non. J'imagine que les arènes ne seront pas la tasse de thé de ces dames. Il faut inventer, innover ! Je veux quelque chose de fort qui fasse bander les commanditaires, tu vois.

— Des soirées maîtresse dominatrice ? Une femme et ses esclaves sexuels. Va falloir briefer sérieusement les gars pour qu'ils acceptent ce changement, tu crois pas ?

— Je veux les meilleurs là, en tout cas en phase test. Pitz, Masi... Pour le moment, je ne vois pas grand monde d'autre... Les autres sont trop... trop balourds... Encore que, il faut voir un Nacham peut-être... Lana, il faut recruter, renouveler les équipes. On a un taf de dingues !

Lana flatte son inquiétude et se fait apaisante. Elle a des idées pour les arènes de femmes mais aussi pour renouveler les soirées au masculin. Il veut l'entendre. Sa vision l'intéresse. Il sait Lana créative et suffisamment infernale. Fiable aussi. Il le lui dit. Il écoute les suggestions qu'elle lui transmet pêle-mêle.

Elle le travaille en douceur. Émet une proposition et lui laisse la place de la faire sienne. De se convaincre qu'il l'a pensée avant elle.

Il critique. Contredit. Pose des objections. Elle argumente. Expose. Illustre. Il se laisse convaincre et la suit avant de reprendre les offres à son compte.

Ensemble ils projettent et construisent. Mettent sur pied deux opérations à tester. Deux bases à partir desquelles faire évoluer l'offre. Ils anticipent un tarif et son corollaire. Un chiffre d'affaires en croissance. Il jubile.

La conversation n'en finit pas. Ils se disent qu'ils vont y aller ensemble. Main dans la main comme aux plus beaux jours. Il est prêt à confier de nouvelles responsabilités à Lana. Elle hésite. Tergiverse. Se fait désirer. Attend qu'il la convainque. Puis elle baisse la garde et accepte l'offre de promotion. Elle prendra de nouvelles responsabilités c'est d'accord mais elle veut pouvoir demander son aval à Baude si elle en éprouve le besoin. En termes d'organisation

ou de conduite de soirées. Ou le convier pendant certaines arènes. Il accorde.

Ils dressent la liste des étapes à venir : investir un nouvel appartement à proximité de celui de Baude, peut-être dans les étages inférieurs ; agencer le lieu et le décorer de façon à conserver une harmonie entre les deux arènes, un style reconnaissable ; réorganiser le catalogue et l'élargir ; donc augmenter le nombre de reines et de princes avec des éléments triés sur le volet ; ce qui implique de nouveaux rabatteurs.

Elle interrogera les gars de l'équipe à son retour. Pour leur demander des contacts. Pour leur proposer de faire entrer un collègue dans une équipe ou une autre. Elle renouvellera les mises en garde : santé irréprochable, hygiène également, capacité de vie marginale, adepte de drogues multiples, intéressé par l'argent, fiable et nécessairement discret. Les bras cassés fascinés par la place du chef à s'arroger étant évidemment à éviter. De toute façon chacun sera testé par Baude et ses méthodes radicales. Les types peu sûrs seront vite repérés et remerciés.

Le rabattage avait fait ses preuves et constituait un bon outil. Révélateur du meilleur comme du pire en termes de professionnalisme comme de concupiscence. En cas de défection d'une nouvelle recrue un dossier imagé achèterait son silence. Cela avait toujours fonctionné comme ça. Les gars le savaient. Ils sauraient se faire convaincants auprès de leurs connaissances si les choses dérapaient.

— Je veux plus de femmes Baude. Des femmes que je formerai à ma manière. C'est-à-dire, avec un recours moindre aux drogues.

— Attention Lana, comment tu tiendras ton cheptel sans les psychos ?

— Je les forme. Je les plie s'il le faut, mais elles obéissent. Elles sont d'accord pour faire ce qu'elles font. On n'a pas besoin de les défoncer systématiquement. Je veux travailler comme ça. Du moins, essayer de travailler comme ça. Et si je me trompe, je reprends les bonnes vieilles méthodes qui ont fait leurs preuves.

— Tiens, c'est original... Je demande à voir, ma chérie.

— Les drogues nous usent Baude. Je crois que je fatigue et j'aimerais monter une équipe qui tienne sur la durée. Que l'investissement soit fait une fois, principalement une fois, pas à chaque fois ou presque.

— Si tu veux nous faire gagner plus d'argent, je suis preneur. Mais gare à toi si ça ne tient pas avec tes filles ! Parce que si les mecs de l'équipe en veulent tous à ma peau, j'imagine que ça sera strictement la même histoire avec les tiennes. Tu vas pouvoir les mater sévèrement d'entrée de jeu si tu veux que ça marche !

Lana explique pourquoi elle veut préserver le capital des nouvelles recrues. Elle veut des femmes pour la durée. Pas des jetables comme ils l'ont fait auparavant. Des femmes fiables et de confiance. Elle veut des soirées spéciales où les rabatteuses chaufferont les clients pour les conduire les uns vers les autres.

Dans les arènes au masculin, les clients se joueront d'eux-mêmes ce qui implique un moindre recrutement de Natacha. Une équipe de femmes formées. De confiance. Rémunérées à la hauteur de leur travail et du secret de leurs affaires. Le tarif des arènes augmentera mais les frais annexes notamment ceux liés aux tests et aux commandes de drogue pour le personnel seront appelés à diminuer pour dégager de nouveaux bénéfices.

Pour les soirées au féminin même principe : des femmes dominées par des femmes, branlées par des femmes, baisées par des femmes. Moins d'hommes dans le décor. Moins de testostérone et de sueur

acidifiée. Elle veut des formes rondes. Des visages souriants. Faire du féminin la nouvelle carte des arènes. Une signature. L'offre dont on vantera les qualités et les résultats. La singularité qu'on s'arrachera dans « la ville de fous ». Et qu'on vienne de loin même, pour s'offrir un moment hors du temps. Une pause en sexualité tarifée haut de gamme avec prestations d'une qualité irréprochable. Avec des surprises à la hauteur de l'investissement comme des enjeux.

Baude flatte l'esprit pervers de Lana. Elle le remercie. Se dit heureuse de le côtoyer. Fière de ce tandem qu'ils constituent. Ils vont aller loin. Très loin ensemble. Encore plus loin, elle en fait la promesse. Elle ajoute qu'elle aimerait dorénavant scénariser les soirées en musique pour marquer les temps forts. Elle a quelques idées de classiques et de contemporains tournés vers les musiques anciennes. Elle prépare une liste.

Elle souhaite rester deux semaines en Provence cette fois. Le planning est léger ces temps-ci. Elle dit qu'il n'aura pas besoin d'elle avant le mois prochain. Le recrutement peut attendre son retour. Baude tente de la mettre sous pression. Il veut qu'elle rentre plus tôt mais n'obtient pas satisfaction. Elle se sent encore trop fatiguée pour reprendre l'organisation des soirées à venir. Elle a besoin de temps pour réfléchir à leur discussion afin de consigner tout ce qu'ils se sont dit et les pistes que Baude a formulées. Elle souhaite bénéficier du calme de la maison pour clarifier. Pour projeter en termes humains et matériels. Pour poser un rétro planning et le lui proposer.

Vision précisée des étapes. Temporalité. Budget. Il lui faut bien une quinzaine pour avancer le business plan.

Elle l'aime et l'embrasse.

Juste avant de raccrocher elle demande ce qui est advenu de Sophia. La réponse est celle qu'elle attendait. Elle embrasse à

nouveau Baude à travers le combiné. Sourit. Repose le téléphone et caresse son ventre.

Il est vingt heures trente.

Aussitôt le regard apeuré de la jeune femme dans le sien le soir de l'arène. Douleur électrique dans son utérus. Successions de regards jusqu'à celui de Graziela quand elle a refermé la porte.

Lana construit avec beaucoup d'implication le nouveau modèle économique et les affaires associées. Sa vision est technique. Pratique. Professionnelle. Elle vise la rentabilité et le profit. Sans négliger la qualité et l'art de surprendre les clients qui, jusque-là, ont fait la réputation de Baude. Elle se plaît dans cette activité qui la stimule et lui donne des heures de réflexion, de projection, d'organisation qui la galvanisent.

Lana est en mode projet. Les enjeux sont multiples. Elle a le sentiment de vivre à nouveau. De vivre enfin. La nuance qui différencie les deux sensations est encore ténue.

L'appartement de Baude sera entièrement réaménagé et repeint. Blanc mat. Moulures des couloirs gris souris. Lustres et miroirs dorés. Un peu chic. Un peu kitsch. Une ambiance de bordel contemporain. Un vaste lit rond blanc au centre de l'arène. Du cuir peut-être. Elle y dispose reines et princes en en corolle. Visualise. Vêtements assortis au décor pour eux. De nouveaux déguisements pour les clients. Une panoplie d'accessoires à leur associer. Elle dresse une liste.

Elle veut une mise en scène propice à l'affolement général. À l'abandon de la retenue pour des pratiques inespérées. Un décor qui associe mise en confiance et stimulation sans limite. Elle ajoute une table sur roulettes. Un divan d'examen électrique et hydraulique. Deux canapés. Deux cages et autres attirails de soumission.

Au centre du lit, une barre fichée dans le plafond offrant de quoi suspendre voilages, cordes, harnais. Elle note en parallèle quelques idées de scénarios à développer.

Pour la part des affaires qui lui sera confiée elle veut un nouvel appartement d'au moins cent cinquante mètres carrés. Elle pourra faire son affaire d'une plus grande surface. Elle voit une grande pièce entourée de canapés et de méridiennes. Son centre accueillant le mobilier adapté à chaque soirée. Un peu comme chez Baude. Une pièce pour entreposer décors et ustensiles. Costumes et matériel. Une cuisine qui peut être petite. Elle y préparera boissons et expédients. Une vaste salle de bain à aménager pour la rendre pratique selon leurs usages. Ça pourrait être le réaménagement d'une chambre préexistante. Elle veut de l'espace en ce lieu.

En parallèle de ses plans et projections Lana veille chaque jour à se refaire une santé. Deux semaines de marche. De grand air. De prévision et de répétition. Elle est motivée.

Elle boit un grand verre d'eau tiède citronnée avant de se lever. Elle s'étire. S'habille. Elle sort à sept heures, chaussures de sport aux pieds, pour une marche dans la garrigue. Elle circule à l'opposé du chemin que Maria emprunte pour se rendre au domaine. Elle salue les rares agriculteurs qu'elle croise.

Bonheur des champs de lavande qui violacent le paysage comme nulle part ailleurs. Régal pour les yeux. Pour les narines qui transportent dans ses fibres le parfum subtil. Doux et apaisant. De fait, elle se sent sereine. Elle est calme. Éprouve sa légitimité tant dans l'organisation nouvelle des activités que dans l'anticipation de sa fuite. Alors elle profite de chaque instant. De chaque parcelle de paysage que ses yeux embrassent. Elle s'en emplit comme si c'était déjà la dernière fois. Comme si elle se savait contrainte de se passer à jamais de ces paysages. Un jour. Bientôt.

Elle allonge quotidiennement la distance parcourue et se prend à courir. Retrouve des sensations anciennes. Non pas oubliées — elle se rend compte que son corps connaît encore le rythme, la stimulation cardiaque, hormonale — mais remisées. Sensations, émotions même qu'elle avait perdues de vue. Déprogrammées d'elle. Éloignées comme des outils à vivre mieux qu'il lui aurait fallu ignorer.

Elle trouve curieux de se dire ça. Qu'elle a arrêté de courir pour être plus mal. Moins bien peut-être. Qu'elle a accepté cet arrangement avec elle-même. Elle se demande pourquoi elle a été si retorse. Pourquoi elle a depuis tant d'années inscrit sa vie dans cette dépendance à Baude. Dans l'asservissement à la perversité d'un autre qui a forgé la sienne. Avec sa complaisance. Avec son consentement.

Était-elle si perdue quelque vingt ans plus tôt ? Si désabusée qu'elle a trouvé cet avenir-là désirable ?

La course révèle des vertus qui réjouissent Lana. Elle court et clarifie son esprit. Elle court et avance le bilan de sa vie. Elle court et pousse l'analyse de son être. Elle court vers sa nouvelle vie.

Elle prend ensuite le temps de quelques étirements. Progrès encore. Trente minutes vers l'est. Trente minutes vers l'ouest. Elle œuvre à retrouver un souffle profond. Veut suer tout ce que retient sa chair. Clarifier sa lymphe. Purger ses cellules. La sensation de nettoyer son corps l'aide à reprendre le dessus. Elle aime ça. Son esprit devient vif. Il cavale même quand elle prépare ce qui la concerne. Quand elle établit les plans de son escapade définitive.

Elle termine sa course par une contemplation des champs de lavande. Fascination pour cette végétation alignée dont le vert et le violet plongent dans le bleu de la mer. Au bout des tiges, les fleurs s'apprêtent encore. La floraison est commencée pour certaines

variétés. Les éclosions de fleurs se succéderont au fil des mois les plus chauds pour embaumer l'air jusqu'à la fin de l'été.

Elle rapportera quelques navettes dans ses bagages pour prolonger à distance l'apaisement que lui procure ici l'air parfumé. Pour embaumer les affaires de toilette dans les appartements des soirées. Dans ses tiroirs aussi. Elle veut de la lavande dans son paysage olfactif de la ville agitée. Achètera des flacons d'huile essentielle avant de repartir.

Douche salvatrice à son retour au domaine. Vêtements frais et préparation de son petit déjeuner qu'elle prend sur la terrasse. Son appétit revient. Elle abandonne définitivement le café et prépare du thé vert. Croque des tartines grillées couvertes de fromage de brebis frais et d'un filet d'huile d'olive. De beurre accompagné de miel. Quelques anchois parfois quand l'envie de sel se fait impérieuse. Elle ajoute des herbes aromatiques du jardin pour parfumer sa table. La décore de fleurs fraîches chaque jour et Maria la réprimande parce qu'elle lui prend son travail.

Lana se réjouit du fracas dans sa tête quand elle mâche le pain croustillant. Est-ce cela qui lui donne envie d'en reprendre une tranche? Une tranche sonore qui met à distance, le temps de la mastication, le feu des pensées qui bruissent Qui s'agitent. Se disputent sous son crâne et chahutent. Qui pressent. La pressent de changer de vie. L'urgent de prendre la tangente dans un nouvel élan.

Elle boit plusieurs tasses de thé chaud et léger. Lézarde au soleil encore tendre en attendant l'arrivée de Maria. Feuillette les catalogues qu'elle s'est fait envoyer.

Il lui semble rajeunir. Quelque chose en elle est à nouveau opérant. Une reconnexion. Une verdure. Une sorte de joie. Elle pense qu'il lui faudra pondérer son ardeur lorsqu'elle rentrera. Sinon, si elle rentre

pleine de vie, comment donner à comprendre à Baude qu'il lui faut impérativement diminuer les doses et les punitions ?

Son visage gagne en couleur. Le bleu de son regard ressort. Mange sa figure. Les cernes s'amenuisent sous ses yeux. Elle fait l'étrange constat qu'elle aspire à passer sa vie dans ce rythme. Dans cette lumière. Dans cette sonorité. Avec des herbes fraîches chaque matin sur sa table. Dans le calme et la lenteur d'un pays où le langage traîne dans les bouches à en devenir incompréhensible. Un langage étrangement rond. Gouleyant comme un vin de terroir. Un pays où le vent se lève sans prévenir. Déforme l'espace visuel et sonore. Annule la possibilité du langage tant il encombre l'ouïe.

Jour après jour elle prépare la suite. Invente des solutions. Apporte des réponses à ses questions comme aux errements de sa pensée. Se répète une nouvelle façon d'envisager sa vie. Puis sombre dans le doute. Qui survient sans prévenir et la plonge dans des abîmes de nouvelles interrogations sans fin.

En sera-t-elle capable ? Elle se demande si elle pourra prendre un autre cap. Si elle sera à la hauteur de cette ambition nouvelle qui la tient depuis le dernier règlement de comptes. Non... Elle se reprend : qui la tient depuis Sophia dans la salle de bains puis l'arène. Sophia qu'elle a sauvée de son massacre organisé.

Lana veut vivre pour elle-même dorénavant. Par elle. Elle a de l'argent de côté. Sans doute pas assez. Elle parviendra à ses fins. S'en fait une nouvelle raison de vivre. Une philosophie même. Un moteur à traverser chaque journée. À donner à Baude ce qu'il attend d'elle avec une pointe de surprise pour maintenir l'enfumage.

Les idées qui ont circulé depuis la douche de son arrivée sont en pleine expansion. Elle s'en félicite. Se sent créative comme rarement. Restent quelques hésitations. Quelques panneaux à

clarifier pour sa sortie de piste. Le doute à apprivoiser. Une entière confiance à regagner.

Avant de rentrer à la ville agitée elle ira faire une course dans la semaine. Seule. Acheter son billet de train sera un bon prétexte. Elle se rendra de bonne heure au village. À pied. Elle a passé un commande et ira en chercher le colis dans un lieu de dépôt.

Elle en profitera pour prendre un petit déjeuner sur la terrasse de l'hôtel du port. Elle aime l'activité matinale en cet endroit. Le décor des bateaux. L'odeur des casiers et des filets de pêche. La carrure des marins. Leur peau marquée par l'air salé. Par l'excès de soleil sur le miroir de l'eau. Par la dureté de leurs conditions de travail.

Elle pense à la rudesse des siennes.

Lana se félicite d'une autonomie qu'elle sent s'installer en elle avec vigueur. Jeune pousse encore verte à entretenir avec toutes les attentions. Elle est fière de cette nouvelle force qui la tient. La tend et l'impressionne. Et même si elle se sent encore fragile, si des pans de ses projets la plongent dans l'incertitude, elle se convainc qu'elle y arrivera. Elle se rachètera une liberté. Pour Sophia. Pour Graziela. Pour elle aussi.

Elle se couche vers vingt-deux heures. Retrouve un sommeil profond et réparateur. Fenêtres ouvertes au chant des cigales. Aux bruits de la nuit dans une campagne familière.

« J'ai reçu un appel... Quelqu'un m'a prévenue que trois enveloppes me seraient livrées prochainement. Des lettres... comment dire... Des enveloppes dont l'annonce m'a fait l'effet d'une bombe dans le corps.

Où plutôt, l'effet d'un détonateur je devrais dire... enfin, je ne sais pas...

Au téléphone, c'était une voix de femme, une voix qui m'a semblé familière... oui, familière, je ne sais pas dire pourquoi, comme si je la connaissais, comme si je la reconnaissais, cette voix, en tout cas, ça a tout bousculé dedans, c'était très bizarre, comme quelque chose de mécanique, la mécanique de mon corps mise en train par une voix familière qui circulait dans ma chair pour reconnecter avec des passages anesthésiés, des morceaux de moi que je n'avais pas ressentis depuis des mois... des mois d'absence de mon corps spontanément reconnectés... c'est vraiment un drôle de truc, ça m'a fait l'effet d'un interrupteur dont le câblage s'est rappelé à mon existence.

Ça m'inquiète... ça me rend très inquiète, comme un truc vivant qui s'est déplacé dans mes fibres, mon *alien* qui a remué dans mon corps quand j'étais au téléphone...

Ce que la voix disait? Elle me prévenait que les enveloppes contenaient des images, des photos et une vidéo, des images de plus

de trois ans... prises pendant une nuit de novembre où j'ai été embarquée dans une soirée que je n'avais pas prévue... une soirée à laquelle j'étais invitée, conviée même, mais je ne le savais pas... moi je ne savais rien.

Et... à mesure que la voix me parlait, je sentais quelque chose tourner dans mon ventre, un tour d'écrou, une clé dans une serrure, quelque chose qui se desserrait, quelque chose qui venait me dire que tout s'était passé là, dans cette partie de mon corps... dans cette partie de mon corps qui me confirmait que je n'étais pas folle et que vous n'aviez pas à douter de moi ni de mon histoire... pas plus que je ne pouvais douter de la justesse de mes sensations, de la force de mes sensations face à l'absence des images. J'ai compris que tout cela était vrai, sincère, authentique, que ma vie métamorphosée en cauchemar éveillé ce n'était pas du cinéma, de la folie, ou je ne sais quelle pathologie psychiatrique, mais que c'était bien vrai... vous comprenez ? je ne suis ni dingue ni hystérique, quelque chose a été sauvagement bousculé dans ma vie et cette personne au téléphone est venue le confirmer, elle va m'apporter la preuve que ce mystère qui a poussé dans mon corps, qui a mis des angoisses au premier plan de ma vie... que tout ce mal-être existe à cause d'une soirée où tout a basculé...

Et quand j'ai raccroché, je suis immédiatement allée vomir, mêmes douleurs atroces que dans la nuit des marches, même besoin de retourner mon estomac et d'en racler la paroi...

Vous savez, moi aussi j'ai douté de moi, parce que mes absences de preuves, mon vide de mémoire, la béance dans mon mur d'images, l'errance dans ma vie, l'enfer dans lequel je me suis trouvée piégée... les douleurs récurrentes, depuis trois ans, à chaque début du mois de novembre... je ne peux pas faire comme si je ne le voyais pas que j'étais malade à date fixe, que je tombais systématiquement au fond

d'un puits obscur, que j'étais malade à en crever pendant quelques jours avec une suite de maux inguérissables pendant les mois qui suivent, que chaque année, j'avais horriblement envie de mourir plutôt que de revivre ce début de novembre. Et puis, ensuite, chaque année, une prison de moi de novembre au printemps, piégée dans un corps souffrant mais muet, un corps quasiment ennemi, détestable à cause de ces poubelles qu'il remontait à chaque fois pendant des mois...

Avec ce que contiennent ces enveloppes, ça n'est plus possible... plus possible qu'il y ait des doutes, plus possible que mon imaginaire demeure retenu dans les limbes de mon cerveau.

Depuis qu'elle m'a dit que ça arriverait prochainement, j'ai peur... c'est une bombe en puissance ces lettres, j'ai l'impression que ça dégage quelque chose de pourri, de sale, de confondant, j'ai tellement peur de ce que ça contient que je ne sais pas si je pourrai ouvrir... mais en même temps, je crois que j'en brûle... et j'ai l'intuition que je dois tenir Hugo à distance de ces révélations, comme si ce que les enveloppes contenaient pouvait ruiner notre histoire.

J'ai peur, j'ai très peur de découvrir ce qui m'a été annoncé par téléphone, je me demande si je ne vais pas devenir complètement dingue, si ce que j'ai vécu est exposé sur mes rétines alors que l'encéphale ne veut rien savoir... je veux dire, comment sortir avec toute sa tête d'une telle projection ? comment éviter la rechute, la régression, le choc me rendant définitivement folle.

J'ai peur... vous comprenez... j'ai horriblement peur.

Est-ce qu'on pourrait les ouvrir ensemble ? je veux dire, est-ce que, quand j'aurai reçu les enveloppes, je pourrai les ouvrir en votre présence ? j'ai tellement peur de ma réaction... j'aimerais que vous soyez présent pour m'empêcher de faire une bêtise, pour

m'empêcher de me faire du mal parce que j'ai le sentiment que ce qui est dans ces paquets peut me faire très mal... et je ne veux pas qu'Hugo soit témoin... c'est mon histoire privée... vous comprenez ?
Merci ! »

Lana fait un nouveau tour des lieux pour calmer les picotements qu'elle sent dans son corps. Dans ses oreilles. Aucun son ne l'atteint dorénavant. Sensation d'être subitement devenue sourde. Impression de voir dans le noir comme en plein jour.

Elle approche de la porte principale et enfonce le commutateur. Le plafonnier brille aussitôt des vingt-quatre ampoules en fausses chandelles qui ornent ses branches. Pupilles violemment rétractées. La crudité de l'éclairage lui fait mal aux yeux.

Lana tourne la molette pour régler la puissance de feu. Elle veut de la lumière mais pas trop. Elle sait ce qui l'attend et, dans cette réalité-là, elle veut ménager quelque apaisement.

Clients et rabatteurs de ce soir ont été arrêtés. Définitivement figés. Ils ont été mis hors d'état de nuire à nouveau. À quiconque. Hors jeu pour toujours.

Elle a réussi sa première partie. Elle fait l'état des lieux.

Étalé par terre pour l'un dégoulinant de stupre et de sang. Une boule bâillon fichée dans sa bouche. Une ceinture de chasteté métallique entoure sa taille. Retient son sexe. En déséquilibre au bord du canapé rond de cuir blanc pour un autre. Cuissardes de latex noir. Porte-sexe autour du cou. Lui qui fouettait quelques minutes plus tôt tout ce qui entrait dans ce qu'il appelait son territoire est maintenant éteint. Les délimitations de son monde de plaisir figées à

ses pieds. Un troisième est allongé dos sur la table. Nu. Pieds dans le vide. Un anneau enserrant ses testicules. Son sexe encore dressé en une incongruité.

Les quatre hommes sont arrivés à peine après vingt-trois heures. Quatre semaines plus tôt, l'un d'entre eux avait contacté Baude qui l'avait envoyé vers Lana. Ils s'étaient rencontrés dans une brasserie du circuit. Lana en tailleur pantalon gris, chemisier à jabot crème, escarpins sombres. Tour du cou en or rose. Alliance assortie à main gauche en signe de respectabilité. Être la femme du patron donnait du crédit à son nouveau rôle. Son maquillage et sa droiture en affaires faisaient le reste. Elle excellait à son poste. Baude de s'y était pas trompé.

Au cours du rendez-vous ils avaient discuté de la mise en scène. Il avait choisi sur catalogue le type de partenaires et de prestation. Il voulait une soirée d'hommes avec à peine quelques femmes en faire-valoir. La commande validée, ils avaient conclu leur marché. L'affaire avait été rondement menée et encaissée pour les seuls suppléments liés aux tenues dont le client voulait disposer. Tout le reste était offert c'est-à-dire l'utilisation du lieu, du personnel, avec boissons et drogues à volonté, pour un round de quatre heures entre vingt-trois heures et trois heures. Ensuite, la clientèle quitterait l'établissement les yeux bandés. Et chacun serait raccompagné à son domicile par l'une ou l'autre des voitures aux vitres opaques dont l'établissement disposait.

Baude avait très tôt compris que les commandes se payaient comptant. Lana suivait sa ligne de conduite. Dans le business la parole avait tôt fait d'être réécrite par la mémoire sélective d'un ou client ou d'un autre. Parfois économe. Manipulateur. Souvent obsédé à l'idée d'en avoir pour son argent poussant à obtenir le plus pour le moins.

Ce soir les hommes sont attendus comme jamais. Lana a préparé deux reines et trois princes pour les servir. Pour compléter le tableau Pitz est son bras droit. Nacham et Masi — une jeune recrue particulièrement sadique — apportent leur soutien et leur participation aux festivités.

Éméchés, chauffés, surexcités. Dès leur entrée dans l'appartement elle les a trouvés ridicules dans leur costume de bonne facture. Premier outil d'affirmation de leur rang. De distinction de leur caste. Elle a forcé son sourire pour effacé toute trace de son mépris. Les a accueillis comme des rois. Les a mis en confiance non sans rappeler le cadre. La règle du jeu et les codes. Elle les a installés et choyés. Leur a proposé à boire et les a servis. Elle a appuyé son regard dans celui de chacun d'entre eux. Elle a préparé le plateau des expédients. L'a déposé dans la salle et leur a présenté les produits : nom, usage, bénéfices attendus, les a informés du dosage de chacun. Pitz surveillerait leur consommation pour qu'ils se tiennent hors de danger. Elle l'autorisait à leur rappeler les limites voire à retirer le plateau s'il l'estimait nécessaire. Les hommes avaient acquiescé.

Pour son dernier numéro Lana est prête à tous les sacrifices. Elle a tout envisagé. Tout répété. Inlassablement.

Pitz est intervenu assez vite dans la soirée quand l'un des hommes est devenu trop entreprenant à l'égard de Lana. Pitz a dû insister pour que l'homme cède parce qu'il ne lâchait pas le bras de Lana. Il était pesant mais fier devant ses amis. Défiant l'audience en l'absence de Baude. En une posture qu'il ne se serait jamais autorisée en présence du chef.

Pitz l'a fait sortir de l'arène et l'a recadré dans la pièce à costumes. L'homme en a profité pour se changer. Il a fait son entrée entièrement recouvert d'une combinaison de latex. Sous les

applaudissements de ses collègues. Réjouis comme des enfants malicieux ils sont à leur tour allés se déguiser. Leur invitant s'est laissé chauffer par les reines. Il a demandé une nouvelle flûte de champagne pendant que ses acolytes faisaient leur retour dans l'arène : riant, minaudant, comme gênés de leurs accoutrements. Il a appelé les princes qu'il a fait danser et se dévêtir devant eux.

Mariono. Le plus violent des clients auquel elle avait eu affaire. Un type détestable. Une balle de plus que les autres pour lui ce soir. En marque finale de sa déchéance. Les enquêteurs pourront toujours se questionner — si enquête il y a — et chercher à expliquer pourquoi tous avaient encaissé deux balles, sauf lui qui en avait reçu une troisième.

Lana, personne n'y touche. C'est la règle. La même pour tout le monde. Tous s'étaient engagés à respecter le cadre proposé pour la soirée. Mariono y compris.

Le coq qui claironnait encore quelques minutes plus tôt était devenu balourd. Il s'était considérablement avachi. Fanfaron arrêté. Dégommé. Annulé. Mariono n'existe plus. Sa veuve le pleurera peut-être. Ses enfants, ses amis le regretteront-ils ? Profiteront-ils de son effacement pour se ruer à sa place ? Pour prendre à leur tour les rênes d'une trajectoire mafieuse ? Une de plus pour une de moins.

Quand elle l'a visé, Lana l'a revu malmenant Sophia. Le regard de Sophia dans la salle de bains aussitôt superposé au souvenir. Un regard profond. Brutal. Chahutant comme la première fois. Jeune femme apeurée qu'elle avait jetée en pâture avant de lui sauver la mise.

Elle a eu mal dans le ventre en rivant ses yeux sur Mariono. Alors, pour Sophia. Pour venger Sophia. Pour se venger. Pour venger

toutes celles et ceux qui avaient souffert de sa licence, elle a déclenché une fois de plus.

Lana a attendu la fin de *Host of Seraphim* et le début de *Song of Sophia* pour tirer la troisième balle. En plein dans le mille. Elle avait retrouvé la vigilance et la précision de ses jeunes années. Son entraînement a été efficace. Comme la course à pied s'était remise en mouvement en elle, le tir avait à son tour retrouvé des voies préétablies. Sans effort particulier lui avait-il semblé. Il avait suffi de stimuler la pratique pour reprendre contact avec des mouvements connus. Imprimés. Des ajustements précis devenus de quasi réflexes.

Allongé sur le parquet Versailles, Mariono est cerné par son sang. Une balle en plein crâne. Une deuxième dans le cœur. La dernière sous la ceinture. À client si spécial, spéciale dédicace.

Elle l'a vu si souvent mépriser reines et princes de soirées. Les utiliser avec violence sans en tenir compte. Les brusquer. Les blesser. Jouir de leur souffrance. Pisser sur l'un. Défoncer l'autre. En redemander lorsqu'un objet devenait inutilisable. Exiger de la chair fraîche quand les corps s'usaient d'être laminés sans relâche. Tours de rôle à qui mieux mieux dans l'arène. En avoir pour son argent en une permanente négociation.

Pas de retenue. Aucune conscience des limites de l'autre. Sans le moindre respect — un mot fait pour les faibles comme il le prétendait avec morgue.

Lana pense au jeu de ces soirées particulières qu'elle a menées pendant des siècles il lui semble. Où reines et princes disparaissaient dans l'arène. Anéantis par une forme de mépris. De négligence. De manipulation outrancière. Ensuite, elle, Lana, en réparatrice des corps molestés. En infirmière de fortune sauvant de la mort plus souvent qu'à son heure. Restaurant des corps désintégré. Des esprits choqués derrière des barrières infranchissables. Elle en

opératrice de la dernière chance avant le retour dans une vie aveuglée. Muselée. Pleine de fantômes à la chair. Qui serait à nouveau téléguidée vers les soirées.

Ce soir Mariono et ses acolytes paient pour tout. Les quatre pour tous. Mousquetaires morts au combat. Ils paient sans négociation pour la lâcheté de Lana qui ne sait s'expliquer pourquoi elle accredité ce système depuis si longtemps. Qui veut en sortir vivante. Pour l'insupportable vanité de Pitz. Mort à plat ventre sur le parquet. Parfaitement ridicule dans son string gris souris. Poitrine et jambes épilées. Pour la bêtise de Nacham. Assis ensanglanté contre un mur. Pour le jeu pervers de Masi. Mort entravé dans la cage. Pour l'asservissement de Baude enfin. Ses manières coercitives. Son cynisme et sa faculté de manipulation. Et pour tant de choses encore que Lana pourrait lui reprocher. Comme toutes celles qu'elle pourrait se reprocher.

Debout au milieu de l'arène elle sourit. Elle ricane puis rit franchement. Elle s'entend à peine, le son encore assourdi à ses oreilles. Elle les a bien eus ce soir. A joué à merveille l'hôtesse comme elle l'a appris et répété. Gestes, postures, ton de la voix parfaitement programmés. Automatisés. Le masque si souvent porté qu'il en était devenu familier. Illisible pour autrui mais pleinement partie de son personnage. Son masque.

Lana soupire. Tant d'années factices. De mensonges et de dissimulation. Tant d'années perdues à trahir. Pour le fric. Pour la soumission à plus fort que soi. Pour son impossible vie en autonomie. Sa dépendance forgée à l'aune de sa faiblesse. De son pauvre intérêt personnel.

Une fois encore ce soir rien n'a transparu. Rien n'a filtré. Ils se sont laissés piéger. Pour sa plus grande satisfaction elle a fait carton plein. En quinze balles.

Elle a mené sa soirée comme elle l'entendait. La confiance de Baude savamment regagnée et mise à l'épreuve. Elle, depuis des mois, sage. Attentive. Attentionnée. Patiente. Dédiciée au business et à la mise en route des nouvelles soirées. Elle, cheffe de projet de la rénovation. Conceptrice. Décoratrice. Insonorisatrice exigeante. Interlocutrice privilégiée des artisans et autres fournisseurs. Baude et elle en couple pour la logique des entrepreneurs. Leur duo peu regardant à la dépense. Exigeant en termes de qualité comme de

résultats. Une comédie fonctionnant à merveille. Lui gérant l'argent. Négociant les prix et les équipes d'aménagement. Le paiement en cash de la plupart des achats. Elle, laissant aller sa fibre artistique. Jouant la complicité comme jamais.

Après ses vacances forcées en Provence elle avait investi toute sa créativité dans les nouveaux projets. Travaillé d'arrache-pied à leur donner vie. Elle était rentrée à la ville avec ses vieux tennis. Avait poursuivi quotidiennement la course à pied. Conservait le dynamisme avec lequel elle avait reconnecté.

Elle avait évoqué avec Baude l'idée de s'inscrire dans une salle de sport. D'abord soupçonneux, il avait lâché la retenue quand il avait compris l'artifice : Lana partait en recrutement. Salle de sports signifiait rencontre de femmes toniques et achalandage pour les nouvelles équipes.

Elle avait inscrit dans son planning trois demi-journées hebdomadaires de sport en salle. Ne s'y rendait que deux fois et profitait du troisième créneau pour des cours de tir. Elle s'était procuré un revolver déclassé. Chargeurs et balles associées. Son séjour provençal avait été fructueux.

Elle avait recruté des filles fiables. Profils variés. Des femmes intéressées par l'argent promis en soirées. Des femmes prêtes à tout pour augmenter leur train de vie. Pour payer leurs études. Évacuer la monotonie d'une routine pétrie d'habitudes et de concessions. Des femmes dont elle achetait le silence et la part obscure de leur vie nocturne.

En parallèle Baude testait deux rabatteurs.

Une nouvelle lune de miel avait dit Baude enjoué à quelques entrepreneurs. Sa femme et lui auraient dorénavant chacun leur chez soi et pourraient partager des temps forts chez l'un ou chez l'autre. Un choix consenti pour cette tranche de vie commune

« délocalisée ». Tout le monde avait marché dans l'arnaque. Gobé les arguments sans l'ombre de la moindre suspicion. Mais qui pouvait douter des paroles d'un client cherchant à expliquer sa commande ou ses besoins ? Si c'était leur choix de vie et qu'ils avaient les moyens de le financer, ces deux-là pouvaient bien demander qu'on leur décroche la lune. Rien ne comptait autant que le cash de certaines factures.

Baude était fier de Lana. Il voyait son projet avancer. Les éléments s'emboîter et Lana en maîtresse d'œuvre parfaitement à sa place. Il avait augmenté ses émoluments. Elle avait négocié un pourcentage sur les soirées qu'elle dirigeait. Il avait cédé.

Abusé. À chacun son tour. Ou plutôt, après des années d'esclavage consenti, son tour venait enfin d'abuser.

Ils avaient conçu l'arène Mariono avant le départ de Baude pour le Sud. Maria l'avait appelé pour des travaux à planifier sans tarder dans la maison provençale. Il avait pris une semaine et réinscrit les rendez-vous téléphoniques quotidiens. Ils avaient organisé ensemble. Avaient vérifié la veille les éléments par téléphone. Les prévisibles et possibles imprévisibles. Tout était au clair. Tout était prêt. Lana y était.

C'était du gros poisson ce soir. Une soirée festive sans chantage assorti. Une soirée de récompense aux bons clients. Ceux que Baude tenait en estime. Ceux qui contribuaient à le faire prospérer. Mariono commandait fréquemment des dossiers. Il avait un crédit pour trois personnes parmi lesquelles de nouveaux commanditaires à ferrer. Ce serait une soirée flatteuse pour l'équipe de rabatteurs testeurs qui n'auraient qu'à en profiter eux aussi. Sans compte rendu à formuler. Avec de la drogue à profusion. Noël avant l'heure en somme !

Répondant au cahier des charges de la soirée Lana a mis les petits plats dans les grands. Elle a lancé le protocole et attendu une bonne heure. Elle a ensuite appâté l'assistance en faisant croire qu'une scène incroyable allait se dérouler. Un inédit. Ils seraient les premiers à apprécier et deviendraient, dès lors, les aventuriers d'une nouvelle variété de soirées. Elle leur a expliqué qu'ils allaient faire le plein de sensations encore plus fortes. Elle s'est faite provocante. Ses yeux plantés dans ceux de Mariono. Elle a récapitulé la mise en bouche à laquelle ils venaient de goûter. Elle a énoncé le hors d'œuvre et ce qui viendrait en plat principal.

Pitz lui a demandé un moment d'échange. L'annonce qu'elle venait de réaliser n'était pas au programme. Il voulait des précisions. Ils ont discuté. Elle s'est posée en cheffe. A confirmé que Baude et elle étaient en phase test de nouveaux scénarios. Qu'il n'avait qu'à profiter en attendant le petit matin et le compte rendu au patron. Elle l'a berné.

Puis elle a claqué dans ses mains. Reines et princes ont débarrassé les verres. Le plateau de drogues. Ont rejoint la cuisine. Pitz a allumé quatre bougies dans de grands photophores aux angles de la pièce. La mise en scène était belle. Les allumettes immenses. Les flammes créaient une lumière chaude. Elle a trouvé Pitz presque gracieux dans ce rôle.

Depuis la console son du couloir elle a lancé la composition musicale de la soirée. Réduit la puissance de l'éclairage direct pour que les bougies l'emportent. Elle a fait s'installer les sept hommes dans l'arène en positions stratégiques pour que la surprise se déroule au mieux. Elle leur a demandé quelques instants de patience. Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir. La surprise serait de taille. Reines et princes l'ont aidée à agencer les meubles sur roulettes. Le centre de la pièce a été dégagé.

Pour les faire patienter le temps de peaufiner les tout derniers réglages — elle tenait à ce que les choses se succèdent parfaitement — elle leur a confié un appareil photo polaroid. Ils se sont photographiés sous tous les angles. Appuyant de regards complices leurs plaisanteries quant aux risques qu'ils prendraient à laisser circuler ces images d'eux. Ils ont cru que ces photos instantanées seraient en leur possession quand ils quitteraient les lieux. Elle le leur a promis. Il ont consommé deux pellicules.

Elle avait choisi Dead Can Dance et agencé les pièces musicales pour donner du frisson à l'assistance. Musique ancienne. Chants baroques en langue inconnue. Des voix sublimes. Elle augmenterait le volume à mesure de la montée en tension pour la progression de sa stratégie.

Les invités de marque de Baude pouvaient maintenant se préparer. Reprendre la place qu'elle leur avait désignée. Lorsque la lumière serait éteinte le premier acte débiterait. Elle leur a promis le grand frisson comme jamais. Avec les nouvelles recrues de l'écurie préparées spécialement pour eux.

Cupides. Elle les a vus boire ses mots. Leur regard proche de celui d'un enfant auquel on promet l'imminente livraison du cadeau espéré. L'espace d'un instant leur avidité l'a touchée. Puis aussitôt écoeuvée. Elle a respiré. Leur a offert son plus beau sourire. Contrôlant son visage pour que la moindre ombre de perplexité s'en efface. Aucun doute entre eux. Elle a continué de les faire marcher. Scandant ses propos avec un rythme légèrement décalé qui obligeait l'écoute. Jouissant pleinement de leurs croyances.

La veille elle avait répété ses gestes. Minuté. Rejoué le rôle. Elle avait posé un morceau de ruban adhésif fluorescent au sol pour marquer l'emplacement de chacun. L'avait conservé pour qu'ils se

repèrent. Elle avait réparti les sept hommes sur les deux longs canapés, la table et la banquette de cuir blanc.

Ils se sont laissé faire. Si l'enjeu n'avait pas été si important pour elle ce soir elle aurait pris le pari de leur docilité. Elle a laissé Masi en cage pour lui faciliter la tâche le moment venu. Elle a baissé puis éteint l'éclairage. Leur intimant de ne plus bouger pendant les quelques minutes de préparation. Elle a fait claquer ses talons sur le parquet. A baissé la lumière du couloir sans l'occulter complètement afin qu'ils aient l'impression de voir clair en dehors de la pièce. Elle ne souhaitait en aucun cas risquer l'énervement voire la panique que le noir complet pouvait risquer de générer chez l'un ou l'autre des convives.

Elle a envoyé *Sanctus* du requiem de Mozart pour accentuer la tension de la mise en scène. *Dies Irae* suivrait. Elle s'est approchée sur la pointe des pieds. Les a perçus calmes. Tentant de braver le silence pour l'un aussitôt rabroué par un autre réclamant le silence nécessaire au recueillement qu'exigeait une telle musique.

Elle a filé dans la cuisine. Elle avait calculé qu'elle disposerait de moins de cinq minutes pour briefer les reines et les princes. Elle devait tenir son tempo.

Elle leur demande de se couvrir. De garder soigneusement leur tenue de soirée en témoignage de l'histoire qu'ils auront pour mission de délivrer. Elle leur confie les photos polaroid. Leur remet trois enveloppes kraft adressées et affranchies. Ils doivent les poster dans la boîte située à l'angle du boulevard où les attendra le taxi. C'est important. Ils doivent y penser avant de monter en voiture et suivre ses instructions à la lettre.

Ils sortent par la porte de service pour rejoindre le boulevard. Le taxi sera à la station dans deux minutes.

Lana remet à chacun une pochette contenant de l'argent. Les enjoint de se tenir à distance du réseau mafieux dans lequel ils ont été embarqués. Leur conseille vivement de s'en remettre à la protection de la police.

Innocentes victimes d'un trafic, proies à la merci de bourreaux exploités, ils seront pris en considération par les autorités, ils seront écoutés. S'ils témoignent en groupe, s'ils jouent cette carte-là, leur histoire sera d'autant plus crédible. Leur récit similaire. Leurs souvenirs complémentaires.

C'est la suite de cette soirée. Elle leur fait confiance pour appliquer les consignes correctement. Il n'y a rien d'autre à faire pour terminer la mission.

Lana donne l'ordre de témoigner. Cela fait partie du processus. Elle compte sur eux. Et libère les porteurs spéciaux sur les premières notes de *Song of the Sybil*. Retour à *Dead Can Dance*.

Reines et princes filent par l'escalier de service. Lana referme la porte. Change aussitôt le code. Sa mise en scène est parfaite. Juste avant le carnage.

Host of Seraphim. Juste avant *Song of Sophia*. Elle dispose d'encore onze minutes d'ambiance musicale.

Elle marche lentement. Claque le talon aiguille de chaque escarpin contre les lames du parquet. Appuie successivement la pointe de sa chaussure droite contre les corps qu'elle agite légèrement.

Chaos de l'appartement saccagé. Corps baignés de sang. Odeur âcre et chaude. Sept hommes achevés.

Dans le noir, revolver dans sa main droite, bras tendu soutenu par la main gauche, elle a visé, ajusté, les a tirés un à un. La musique a couvert ses mouvements et le bruit du percuteur sur les balles. Elle a visé la tête d'abord. Puis le cœur. Chacun percé de deux balles. Plus une pour Mariono.

Le revolver encore à bout de bras, Lana attend dans la pénombre. Elle respire profondément et écoute son rythme cardiaque quitter ses tempes et s'apaiser.

Elle savoure quelques instants de *Song of Sophia* puis baisse le son et éteint la musique. Tend son attention vers la salle où reposent dorénavant sept cadavres. L'odeur de chair arrive à ses narines. De sang. De corps échaudés.

Lana rejoint la salle de bains et se dévêt. Elle jette ses vêtements de spectacle dans le bac de douche. Tourne le thermostat du mélangeur vers le plus chaud et ouvre l'eau. Le pommeau arrose les fibres synthétiques. Regard de Lana perdu dans les volutes de vapeur. La scène avec Sophie la saisit. Elle verse du savon sur le tas de

vêtements mouillés. Enfile un jean droit. Un pull à col roulé. Glisse ses pieds dans ses chaussures à semelles compensées proches de chaussures de sport. Elle se recoiffe. Prend le temps de passer son visage au lait démaquillant. Accumule les cotons dans le lavabo. Les ramasse et les jette sous l'eau brûlante. La matière se délite aussitôt sous l'effet de l'eau chaude.

Elle glisse un verre sous le robinet du lavabo. Le remplit et boit lentement. Suit le parcours de l'eau le long de son œsophage. C'est frais. Cela lui fait du bien. Elle inspire profondément. Mouille sa main et la passe sur son cou. Bascule un coude. Puis l'autre sous le robinet ouvert. Ses gestes sont calmes. Elle s'éponge. Arrête l'eau de la douche.

Elle se sent bien. Crème pour le visage en massages lents et doux. Elle peint ses lèvres au pinceau à maquiller. Bois de rose. Elle serre un mouchoir en papier. Regarde les traces de son rouge à lèvres. Sourit à son reflet.

Elle sort du tiroir le plateau à cocaïne. Se dit que c'est la dernière fois. Ce soir. C'est vraiment la dernière fois. Elle prépare la poudre dans sa tabatière anatomique et renifle d'une inspiration nerveuse. Droite. Gauche. Sa narine saigne aussitôt.

Elle presse un mouchoir contre l'aile de son nez et confirme qu'elle arrête tout trafic. Tout marchandage. Elle se range et répare — si tant est qu'elle le puisse — les dégâts laissés faire depuis des années. Appuie son regard dans le reflet de ses yeux. Se demande si cela en vaut la peine. Mourir serait plus simple. Vivre lui en coûtera.

Changement de vie. Changement de lieu. Changement d'activité. Ou abandon de sa candidature à la police. Aveu. Repenti. Elle pense aux meurtres. Huit hommes programmés. Sept livrés. Le huitième sous peu si tout se passe comme elle le souhaite.

Elle réfléchit à ce qu'elle encourrait à se rendre. Hésite entre fuir comme son plan le prévoit et capituler. Ne se décide pas. Plus tard. Elle choisira plus tard. À la toute fin de son programme.

Elle quitte la salle de bains. Apprécie la discrétion de ses semelles de crêpe sur le parquet. Entre dans le bureau où l'odeur de Baude la saisit. Cœur qui cogne. Elle ferme les yeux. Inspire lentement. Refuse de céder au doute maintenant. Il est trop tard. Elle ira jusqu'au bout. N'a plus d'autre choix.

Elle tire vers elle un fauteuil design en résine qu'elle traîne à travers le couloir. Elle écoute le bruit des patins contre le bois. Approche du séjour. Suspend tout mouvement. Tend l'oreille qu'elle emplit du silence de la pièce. De celui de l'appartement. Yeux fermés vérifie qu'elle n'entend ni râle ni mouvement et reprend son cheminement.

Silence d'une pièce tellement agitée quelques minutes plus tôt. Elle souhaite ce calme pour sa vie future. Un silence apaisant. Un silence de mort dans lequel elle vivra enfin pour son compte. À son mode.

Elle pense à Sophia. Voudrait la serrer dans ses bras. L'aimer et la protéger. Serrement au bas-ventre. Tiraillement dans la poitrine. Frisson de tout le corps. Soupir.

Elle pense à Graziela. Elle a vingt ans. Elle revoit Graziela et son regard à l'agonie quand elle faisait ses valises. Sans un mot ni une explication. Le même regard que celui de Sophia éplorée.

Graziela mourant sous ses yeux. Sophia des années plus tard.

Graziela questionnant. Implorant. Suppliant. Graziela l'embrassant malgré elle. Graziela hurlant. Menaçant. Claquant les portes. Son incompréhension patente. L'insupportable amour de Graziela. Généreux. Beau. Terriblement sensible et troublant.

Graziela qu'elle avait fuie pour donner sa vie en pâture à Baude. Elle avait perdu l'amour de sa vie. Et vingt ans plus tard une gamine

l'avait rappelée à l'ordre. Une gamine était venue l'obliger à regarder ce qu'elle n'avait pas voulu voir.

Contournant la scène de l'arène elle passe la porte principale et installe le siège à distance face à la porte de l'ascenseur. Elle l'ajuste. S'assoit. Se relève. Le déplace à peine. L'ajuste encore. S'assoit à nouveau. Sourit à son décor. Sourit à son avenir. Celui avec lequel elle a rendez-vous au petit jour.

Elle se lève. Éclaire pleins feux dans le séjour. Contemple l'étendue des dégâts. Se rend aux toilettes. Pour parfaire ses préparatifs elle vérifie le chargeur : trois balles. C'est ce qui lui reste pour parachever son projet. Pour enclencher une nouvelle vie.

Comme elle l'a fait tout à l'heure pour le moment clé de la soirée elle éteint une à une les lumières du séjour et module le variateur du plafonnier pour réduire lentement la perspective. Elle observe la pièce largement rougie qui s'efface à mesure que la lumière décline. Rideau. Corps inertes. Fin grotesque de ces hommes morts des conséquences de leur folie du pouvoir. De sa capacité à ne plus le supporter.

Elle enfonce l'interrupteur de l'entrée. Noir. Elle s'assoit. Baude qui aura roulé toute la nuit arrivera prochainement.

Un sursaut à l'intérieur. Elle se lève et enclenche la levée du volet électrique du couloir indiquant depuis la fenêtre en façade que l'arène est terminée. Que la voie est libre. Elle allait oublier ce code. Pour une fois ce détail s'apprêtait à lui échapper.

Lana se reprend. Se concentre. Elle ira jusqu'au bout et parviendra à ses fins. Elle renouvelle son engagement à elle-même. C'est la fin d'une histoire de lutte et de duplicité. C'est la sortie après une immense attente.

Lana Baude. Baude Lana.

L'histoire est sur le point de s'achever. Elle en est presque soulagée. Elle vérifie une dernière fois le revolver. Tout est parfait.

Elle verse un peu de poudre sur le dos de sa main gauche. Index et pouce relevés. Inhale à droite seulement. Frotte son nez. Dépose la fiole sur le parquet. Elle tient à rester aux aguets jusqu'à l'arrivée de Baude.

Elle ajuste sa position sur le siège. Pose ses pieds bien à plat sur le sol. Le revolver est posé sur sa cuisse sous sa main droite.

34

Dehors, la rue est calme. Tout est en ordre.
Elle est prête.
Elle l'attend.